

Mgr R. LEROUGE

Evêque de Selga

Vicaire apostolique de la Guinée Française

Un fils du Vénérable Libermann :

Le Père Arsène Mell

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur-de-Marie
Missionnaire apostolique de la Guinée Française



" Editions Spes "

17, Rue Soufflot — Paris (V°)

1927

LE PÈRE ARSÈNE MELL



LE PÈRE ARSÈNE MELL.

ARSÈNE CBLTON

Mgr R. LEROUGE

Evêque de Selga

Vicaire apostolique de la Guinée Française

Un fils du Vénérable Libermann :

Le Père Arsène Mell

de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur-de-Marie

Missionnaire apostolique de la Guinée Française

1880-1931



" Editions Spes "

17, Rue Soufflot — Paris (Ve)

1927

IMPRIMATUR,
Lutetiae Parisiorum, die 1^a aprilis 1927,
† LUDOVICUS, Card. DUBOIS
Arch. Par.



Église catholique
en Finistère

Document numérisé en 2020

A
SA GRANDEUR MONSEIGNEUR LE ROY,
ARCHEVÊQUE DE CARIE,
SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES PÈRES DU SAINT-ESPRIT.

Humble hommage de filiale vénération.

† R. L.

Konakry, 10 juin 1926.

Déclaration de l'auteur

Si, dans le cours de cette biographie, nous employons les mots de « saint » et si nous exposons des faits qui pourraient être interprétés comme présentant un caractère surnaturel, nous n'entendons nullement exprimer, sur les personnes et sur les choses, un jugement réservé à l'Eglise.

† **Raymond LEROUGE,**

Evêque titulaire de Selga,
Vicaire Apostolique de la Guinée française.

LE PÈRE ARSÈNE MELL

CHAPITRE PREMIER

Famille et Naissance

Dieu se donne quelquefois le rôle — et c'est une des plus belles manifestations de sa puissance et de sa bonté — de terrasser les âmes rebelles, au chemin de Damas, et d'en faire des « vases d'élection », par un revirement subit et inespéré.

D'autres fois, — et c'est plus normal, et c'est plus fréquent aussi, — la psychologie des saints est expliquée par l'influence vertueuse du foyer : les Blanche de Castille forment naturellement des Saint-Louis.

Telle alors une plante semée en terre grasse et qui produit bientôt cent pour un, telles ces âmes, informées, de bonne heure, par la vertu, se développent, s'épanouissent et, rapidement, s'élèvent vers les sommets de l'Idéal..... *In fide plantatæ et radicatæ.....*

Telle fut l'âme du bon Père Mell, nous semble-t-il. Autour de son berceau, Dieu préposa une « sainte » gardienne et une éducatrice de premier choix. On lui entendra dire bien souvent : « Si j'avais douze enfants, je voudrais les voir tous consacrés au divin Maître ! »

Elle en eut trois : Charles, l'aîné, « très bel enfant,

très intelligent et très affectueux (1) », ne fit que passer sur la terre. Les deux autres, qui devaient rester plus longtemps ici-bas, réalisèrent le vœu de leur mère. Une fille, Jeanne, se sacrifie, aujourd'hui, sous l'habit des Religieuses Hospitalières de la Miséricorde, de Pont-l'Abbé : nous aurons occasion de la citer souvent.

Enfin, le plus jeune des trois ne se fera pas seulement prêtre ; il deviendra religieux-missionnaire, et missionnaire des peuples les plus abandonnés.

Cette mère, si surnaturelle, qui, longtemps, sera l'unique institutrice du « fils de ses larmes », était née Cécile Viers. Elle appartenait elle-même à une famille éminemment chrétienne.

M. Viers, son père, était né aux plus mauvais jours de la Révolution. C'était un homme craignant Dieu, pratiquant scrupuleusement sa religion et la défendant en toute circonstance. Il avait épousé, le 7 mai 1824, Fanny Moysan. Plusieurs enfants naquirent de cette union, entre autres, une fille qui mourut au seuil de la vie religieuse.

M^{me} Viers était très pieuse. Chacune de ses journées commençait à l'église où elle entendait la sainte messe et communiait fréquemment. Membre de la Confrérie de Saint-Vincent-de-Paul, elle était aussi zélatrice de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, qui venait de se fonder sous l'apostolique inspiration de Pauline Jaricot. Elle avait donc une prédilection toute particulière pour les missionnaires, et sa bibliothèque ne comprenait guère que les « Lettres édifiantes » (2), soigneusement reliées et collectionnées.

Une grande charité caractérisait cette pieuse dame. Pour donner largement en faveur des bonnes œuvres,

(1) Sœur Cécile.

(2) Titre sous lequel parurent d'abord les « Annales de la Propagation de la Foi ».

elle se montrait même si économe dans ses achats et dans le train de sa maison, que le voisinage la jugeait « regardante », terme atténué qui sert à cataloguer ceux qui frisent l'avarice.

Un autre trait caractéristique de cette aïeule, c'était sa confiance en la Très Sainte Vierge. M^{me} Viers habitait Pont-l'Abbé, et elle avait, à l'égard de N.-D. des Carmes, une dévotion très particulière. Chaque année, le 16 juillet, la bonne grand-mère faisait célébrer la messe et offrait un cierge « pour que l'auguste Vierge protège bien ses petits-enfants. » Très malade, on lui proposa de la transporter à l'Hôtel-Dieu, où se trouvait sa petite-fille :

« Non, répondit-elle vivement ; je suis née chez N.-D. des Carmes ; j'ai été mariée chez N.-D. des Carmes ; je veux mourir chez N.-D. des Carmes. »

Elle y mourut, en effet, dans la nuit du 19 au 20 juillet 1902, un peu après minuit. C'était un dimanche. Ce jour-là, Pont-l'Abbé solennisait la fête de sa Bienheureuse Patronne. M. Viers avait précédé sa digne femme dans la tombe. Il était mort le 26 décembre 1884.

Le grand-père paternel du missionnaire se noya accidentellement, en 1881. M^{me} Mell décéda l'année suivante.

De leur mariage était né un fils, Charles. Etabli à Quimper, à la tête d'une boulangerie, il épousa Cécile Viers, le 8 novembre 1875.

M. Mell s'installa au n° 2 de la rue Royale, tout près de la cathédrale.

L'affection réciproque des deux époux, la grande bonté de M^{me} Mell, son sens de l'ordre et de l'économie, — ajoutons à cela : une nombreuse clientèle, — tout faisait espérer que le bonheur humain allait, longtemps, favoriser ce jeune foyer. Un garçon était venu cimenter l'alliance de cet homme robuste et de cette maîtresse de maison accomplie ; puis, une petite

filles ; enfin, un « petit frère », celui dont nous voudrions redire la vie édifiante.

Le certificat de baptême de notre futur missionnaire est ainsi rédigé :

« Arsène Mell, fils légitime de Charles-Joseph-Marie et de Cécile Viers, né le 20 juillet 1880, a été baptisé, le lendemain, par moi, vicaire soussigné.

« Le parrain a été Arsène-Marie Marzin.

« La marraine a été Marie Viers.

« Signé : NICOLAS, vicaire de Saint-Corentin. »

20 juillet 1880 ! Ce jour-là naissait également une autre enfant privilégiée. Sous le nom de Sœur Elisabeth de la Trinité, elle devait finir sa pauvre vie d'ici-bas dans les austérités du Carmel de Dijon. A cause de cette coïncidence, l'émule de la petite Sœur Thérèse de Lisieux deviendra la « sœur jumelle » du missionnaire, et, plus tard, celui-ci l'invoquera souvent, comme auxiliaresse féconde, dans les durs travaux de son apostolat !

CHAPITRE II

L'Enfance

« La joie n'est pas de ce monde », dit-on couramment. C'est très vrai. La mort allait bientôt frapper à grands coups et renverser tout l'échafaudage de bonheur rêvé par ce nouveau ménage.

Le 23 avril 1884, l'aîné des enfants, Charles, mourait, emporté par le terrible croup. Il n'avait que quatre ans et demi, mais les leçons de foi et de piété avaient été si fréquentes et si fortes que l'âme de ce « bébé » s'était déjà entr'ouverte aux grands problèmes de l'amour divin. Sur la couche funèbre, où l'enfant étouffait, la mère éplorée se penchait, un crucifix à la main. Et ce n'était pas seulement des paroles de compassion qu'elle disait. A sa manière, elle répétait le cri de la mère des jeunes martyrs : « Mon fils ! regarde le ciel ! » Phrases sublimes et simples à la fois, où le langage maternel, devenu enfantin, parle de cette vision « du petit Jésus qui va venir »... qui emportera, sur les ailes de ses anges, le chérubin de la terre »... Le petit malade a compris. Il saisit nerveusement la croix, et colle ses lèvres sur l'image du Sauveur crucifié....., de « celui qui va venir le chercher, lui a dit sa maman, pour l'emporter, sur les ailes de ses anges, à l'envers du ciel bleu. » « Je veux l'embrasser si dur, murmure-t-il, que je détaillerai ce petit Jésus et qu'il restera avec moi ».

Ce furent ses dernières paroles. Elles n'étaient déjà plus de la terre.....

Deux mois après, le 22 juin, M. Mell mourait à son tour. Il n'avait que trente-deux ans. Il était donc dans la force de l'âge ; malheureusement il ne pratiquait guère la religion. Certes, il n'était ni athée, ni mécréant. Souvent même, à n'en point douter, il dut se sentir ému en écoutant la mère de famille — cette mère si affectueuse pour lui — répéter les premières formules de prière que ses chers petits balbutiaient après elle : « Mon Jésus, je vous donne mon cœur... Gardez mon papa, gardez ma maman, gardez-nous tous pendant la nuit. »

Mais enfin, il est un fait : c'est que M. Mell n'était pas chrétien « pratiquant ». Pour comble de malheur, le mal fut si subit qu'il perdit connaissance dès le début de la crise. Il reconnut cependant le prêtre, prononça son nom, lui serra la main et reçut l'Extrême-Onction.

Les miséricordes de Dieu sont infinies. Si les fils paient les péchés de leurs pères, ne peut-on pas dire aussi que les pères profitent, par anticipation, des mérites de leurs enfants ? Aussi bien, n'est-ce point présomption de penser que Dieu fit « merci » à cette âme droite et loyale, chez laquelle ne faisait que sommeiller cette vieille foi bretonne, qui a des racines si profondes et des réveils si prompts ?

Ce fut pourtant le désespoir de M^{me} Mell, si l'on peut se servir de ce mot païen. Profondément chrétienne, ce fut, toujours, pour elle, un cuisant chagrin, que cette mort sans confession. Aussi, c'est par centaines qu'elle fera célébrer des messes pour le repos de l'âme de son mari. Pendant de longues années, chaque soir, elle fera dire à ses deux enfants cette invocation si touchante : « Mon Jésus miséricorde pour papa ! » Et pour les exciter à multiplier leurs

suppliques, elle leur parlera fréquemment des flammes du Purgatoire « dans lesquelles cette chère âme est plongée (1) ».

*
**

Arsène vit donc le jour, dans cette antique capitale des Corisopites — Corisopitum — nommée encore « Kemper » — confluent — parce que deux rivières, l'Odet et le Steir y viennent mêler leurs eaux. Au v^e siècle, saint Corentin, ami de Gradlon, comte de Cornouailles, en fut le premier évêque. Depuis, la ville s'appelle Quimper-Corentin.

La cathédrale actuelle, au chœur légèrement dévié, pour rappeler l'*inclinato capite* du Sauveur, est un vrai bijou d'architecture. Elle fut commencée au xiii^e siècle. Mgr Graveran, qui occupa le siège épiscopal de 1840 à 1855, en fit élever les deux belles flèches.

Aujourd'hui encore, Quimper montre, ça et là, dans ses rues, des maisons au caractère franchement moyenageux. Dans la rue Royale, en particulier, il s'en est conservé plusieurs. De gauche, de droite, les maisons s'avancent fraternellement les unes vers les autres, par des paliers de plus en plus surplombants, jusqu'à se toucher, pour ainsi dire, au faite. C'est pourquoi la surnommait-on la « rue Denvel » ou « rue obscure ». Officiellement, et depuis longtemps, c'est la rue Royale qui, de Quimper, mène respectivement à Brest, à Saint-Pol-de-Léon et à Morlaix.

*
**

Entrons donc au n° 2 de cette rue pittoresque ; pénétrons dans cet intérieur, déjà malmené par la

(1) Sœur Cécile.

mort et qu'une terrible maladie est sur le point d'endeuiller encore.

A la mort de son mari, M^{me} Mell dût céder son commerce. Dès lors, elle se consacra exclusivement à l'éducation de ses enfants. A vingt-huit ans, le bonheur qu'elle pouvait espérer sur la terre s'est évanoui pour toujours. S'occuper de ses deux orphelins sera désormais sa seule consolation, pendant les quinze années qui lui restent à vivre et qui ressembleront à un long et douloureux chemin de Croix.

« A la maison, dit Sœur Cécile, on ne recevait d'autre périodique que la *Semaine religieuse* du diocèse et, chaque mois, l'*Echo du Purgatoire*. »

La bibliothèque de M^{me} Viers était venue de Pont-l'Abbé. Nous avons vu qu'elle contenait surtout les *Annales de la Propagation de la Foi*. M^{me} Mell les ouvrait quelquefois et lisait quelque trait édifiant de la vie des missionnaires.

Chez cette femme, nous dit encore sa fille, l'amour maternel était encore plus fort que tendre. Elle inclinait parfois vers la sévérité, et certes, ce ne fut point elle qui gâta ses enfants. Elle avait d'ailleurs une très basse opinion d'elle-même.

Un jour, une dame, quêtant pour une œuvre philanthropique, crut se faire bien voir, en commençant ainsi son boniment :

« — Madame, on m'a dit que vous étiez très charitable..... »

— Si on vous a dit cela, interrompit M^{me} Mell, on vous a fameusement trompée..... »

Et le témoin du compliment (peut-être la victime !) raconte que la quêtuse s'en retourna les mains vides, malgré le « haut patronage de M. le Préfet », derrière lequel elle s'était abritée.

M^{me} Mell recevait peu de visites, n'en faisant elle-même presque jamais. Si de rares visiteurs osaient se permettre, devant les enfants, des conversations plus

ou moins légères, la mère de famille les arrêta court.

Sa pieuse fille nous dit encore que « tous les matins, elle entendait plusieurs messes. Son unique consolation était de parler à Dieu. De très grand matin, elle était en prières, et le soir ses recommandations s'élevaient en longues litanies. Elle aimait particulièrement à demander que personne ne se damne plus, mais que tout le monde soit sauvé. Plus de cent fois par jour, elle baisait son crucifix.

Comment dans une telle atmosphère de piété, les deux petites âmes « sœurs » n'eussent-elles point grandi en science et en vertu en même temps qu'en années ?

Hélas ! l'un de ces deux enfants était déjà marqué du sceau de la souffrance ! Période lugubre, s'il en fut, mais que nous ne pouvons passer sous silence. La vie apostolique du Père Mell ne s'expliquerait point, si le lecteur devait ignorer sa lamentable jeunesse. Tant pis, si les « délicats » s'en offusquent ! « Un eczéma, nous révèle sa sœur, affectait spécialement les jambes et toute la tête, y compris la figure. » Avant que ce mal n'eût complètement casematé Arsène en chambre, M^{me} Mell sortait, parfois, le soir, avec ses chers petits. La promenade favorite était le cimetière où, sur la tombe du père, s'égrenaient des prières si pures et qui devaient être si efficaces ! Quelquefois aussi, surtout aux premières feuilles du printemps, on suivait les quais ombragés de l'Odéon, dans lequel se mirait la haute structure de la préfecture. Ou bien, après avoir admiré le va-et-vient du port et le mol balancement des voiles blanches qui s'y reposaient, on s'en allait en pèlerinage jusqu'à l'église Saint-Mathieu. De loin, on apercevait les hautes murailles du séminaire. Arsène se disait-il qu'un jour, à leur ombre, il y trouverait la paix de l'âme et la réalisation de ses désirs d'enfant ? Que Dieu y mettrait de difficultés et d'obstacles !

Pourtant, le fils de la veuve avait déclaré, un jour, qu'il voulait être prêtre, et sa vie tout entière montrera qu'il n'était pas breton pour rien !

Aussi peut-on s'imaginer que les plus douces et les plus belles promenades (il fallait, du reste, les faire courtes, à cause des pauvres jambes), étaient celles qui avaient pour but une église à visiter.

Les visites à la cathédrale, surtout ! Les siècles de foi l'avaient vraiment faite la « bible des humbles ». Qu'Arsène dût y lire de belles choses dans cette bible de pierres ! L'histoire de sa Bretagne religieuse y était écrite, d'un bout à l'autre, dans la dentelle de ses sculptures, la foule de ses statues raidies et l'étincellement de ses verrières. Les vitraux relataient des miracles « vus et vécus » dans ce pays de Quimper : celui des Trois Gouttes de Sang, par exemple, gouttes sacrées qui jaillirent à la tête d'un dépositaire infidèle, prêtant un faux serment, devant le crucifix. C'était encore la vie de saint Guénolé, conseillé par saint Paterne, pour bien diriger son monastère ; puis saint Pol-Aurélien auréolé, mitré, crossé d'or, vêtu de pourpre et d'azur... et saint Yves, portant fièrement l'hermine, qui préfère « la mort à la souillure », et saint René, et saint Corentin lui-même, et saint Roch, le guérisseur, sans oublier la chapelle de la bonne mère sainte Anne !

Oh ! surtout, les longues stations devant Notre-Dame d'Espérance (1) !... La mère d'Arsène, agenouillée devant la mère de Jésus, qui bénissait !! Le marbre n'allait-il pas faire le geste vivant ? Et le Sauveur compatissant qui, jadis, avait eu pitié de la veuve de Naïm, ne verrait pas ces larmes amères, que versait, sur son enfant malade, la femme qui le priaît avec tant de confiance ?...

(1) Groupe de marbre, dans l'intérieur de la Cathédrale, qui représente la Vierge-Mère, faisant bénir le monde par son Divin Fils.

C'est dans cette église qu'Arsène, encore assez valide, assistait aux cérémonies grandioses du culte. Lui qui, devenu missionnaire, s'ingéniera, de toutes façons, pour donner aux offices divins tout le décorum qu'ils méritaient, comme il devait suivre, rêveur et admiratif, ce déploiement de richesses et cette pompe liturgique si imposante, surtout aux grands jours où Mgr Lamarche officiait pontificalement !

Il n'y avait pas de plus grande joie pour l'enfant que de se trouver sur le passage de l'évêque. Le pontife s'arrêtait alors, à dessein, près de lui et lui donnait une bénédiction toute spéciale. Ce fut ce pasteur, « ami des pauvres et des humbles » qui, comme nous le verrons dans la suite, recommanda notre petit infirme à un docteur de sa connaissance.

La maladie, en effet, faisait, de jour en jour, d'inquiétants progrès.

« De sa vie d'enfant, je reste le seul témoin, dit Sœur Cécile. Cette page de son existence ne prendra pas grand'place, dans sa biographie, mais je crois qu'à Là-Haut, les Anges l'ont écrite en lettres d'or.

« Elle se résume en deux mots : souffrance, abjection. Le Vénérable Libermann dut avoir, pour Arsène, de grandes prédilections, car, à mon avis, la voie de son enfant ressemblait passablement à la sienne : mêmes épreuves avant de parvenir au sacerdoce, mêmes ardeurs apostoliques, et, peut-être aussi, même physionomie d'âme.

« Depuis son berceau jusqu'à l'âge de quatorze ans environ, le cher enfant participa, d'une manière étonnante, à la passion de son Divin Maître. Toutes les nuits, pendant de longues années, il était littéralement crucifié, car il fallait lui attacher solidement les mains à droite et à gauche de son lit, pour l'empêcher de se mettre en sang. Pardonnez-moi ce rapprochement, mais je vous assure que rien ne me rappelle mieux les traits de mon frère enfant que l'image de la

Sainte-Face, donnée, ces temps derniers, par le monastère des Carmélites de Lisieux... »

Trente ans plus tard, l'image de cette même Sainte-Face se retrouvait, défraîchie et presque effacée, dans le bréviaire du bon Père. Au dos de cette feuille, son Maître de Noviciat y avait écrit, en guise de testament spirituel et de règlement de vie : « Portrait du vrai missionnaire à la fin de sa journée. P. G. (1). »

Le père Mell réalisera, on le verra, cette suprême imitation.

« Les nuits agitées, continue le même témoin, lui causaient une soif ardente. Aussi, pendant de nombreuses années, sa mère se levait-elle, pour lui donner à boire. Petit à petit, il fallut bien qu'Arsène, devenu grand, s'accoutumât à souffrir... »

« De bonne heure, il avait fallu lui acheter des conserves, le soleil et le vent nuisant également à ses yeux malades. Les gamins du voisinage s'en moquaient et l'appelaient le « Père la lunette ». N'ayant personne pour jouer avec lui, et ne pouvant, à cause de la vue, s'appliquer à aucun travail, Arsène tournait des heures entières, autour d'une grande table, en chantant des cantiques. Les cantiques, comme il les aimait !

« Aussi, aux mois de mars, mai et juin, se faisait-il fête, lorsque sa sœur rentrait de classe, de monter, avec elle, chez une pieuse enfant de Marie, pour célébrer, tout à tour Saint-Joseph, la Sainte Vierge, et le Sacré-Cœur. La vieille demoiselle distribuait ensuite une jolie tablette de chocolat que l'on savait apprécier d'autant plus que les gâteries n'étaient pas de mode à la maison.

« Peu de bonbons ; peu de jouets. Avant la mort de M^{me} Mell, les enfants ne virent qu'une seule fois, le fameux accordéon qu'elle avait acheté, étant jeune

(1) Mgr Genoud, devenu plus tard évêque de la Guadeloupe.

filles, et qui aurait si bien fait leurs délices. M^{me} Mell n'aimait pas le bruit !

« La poupée sortait un peu plus souvent de l'armoire. »

Pauvre enfant ! plutôt que de jouer à la poupée avec sa sœur, il eut préféré l'accompagner au dehors et l'aider à cueillir des fleurs, pour orner l'autel familial des saints préférés.

« Nous avions derrière la maison un tout petit jardinet, mais qui manquait d'agrément, étant entouré de maisons. Nous lui préférions de beaucoup un petit balcon qui se trouvait au-dessus de la porte d'entrée. C'est là que nous prenions le frais, au soir des jours d'été. C'est là que mon cher petit frère, âgé de quatorze ans, m'aida, pendant quelque temps, bien simplement et avec beaucoup de plaisir, à faire un travail de tapisserie.

« Bien que l'espace y fut bien restreint, nous y élevions quelques fleurs, et c'était une de nos meilleures distractions. Le soir, nous les arrosions, un peu copieusement, sans doute, ce qui ne faisait pas du tout l'affaire des marchands de poteries, qui, à cette heure, rentraient leur marchandise. Leur colère amusait Arsène.

« Peu expansif, au fond, il était affectueux. Un jour, en jouant il me renversa à terre et me piétina quelque peu. Je poussai un cri et restai là, sans bouger, les yeux fermés, feignant d'avoir très mal. Mon frère se mit à genoux près de moi et sollicita son pardon, d'une manière si touchante, que je fus guérie sur le champ (1). »

(1) Sœur Cécile.

CHAPITRE III

La Première Communion. — Épreuves

Arsène allait avoir onze ans.

C'était l'âge « canonique » — hélas ! — de la première communion. Or, si l'enfant ne savait rien de la science des hommes, son éducation religieuse était « plus que suffisante », pour employer la formule consacrée. Sa jeune âme était prête.

Aussi, quel fut son bonheur quand on lui apprit qu'il allait recevoir ce Pain des Anges, que lui-même devait, plus tard, distribuer aux fidèles, avec tant de joie !

Jésus répondit à l'amour de l'enfant par une recrudescence de souffrances.

Quelques jours avant la retraite, Arsène tomba malencontreusement et se fit une entorse ; ses jambes refusèrent de le porter ; ses yeux, ne pouvant plus supporter la lumière, ce fut, avec un bandeau sur les yeux, que le petit malade suivit les exercices préparatoires du grand Jour, qu'on n'oublie jamais.

Ne convient-il pas de s'arrêter ici et de contempler ce pauvre souffreteux au milieu de ses petits camarades ? Ceux-ci, heureux de toute la joie que donnent, avec l'émotion d'un acte si divin, l'affection de parents bien-aimés, la vue de cérémonies si touchantes et jusqu'à la place d'honneur qui leur sera réservée dans la famille chrétienne..... L'autre : séparé du monde

visible, par son infirmité, obligé de concentrer sa pure jouissance en son cœur, en ce cœur qui, lui aussi, devait « garder et repasser de si grandes choses ». L'assistance, sans nul doute, ne remarque le petit communiant que pour dire, plus ou moins charitablement : Qu'il est infirme ! que c'est triste pour sa pauvre mère ! Elle ne devina point le colloque d'amour qui se poursuivait entre l'Hostie vivante et cette âme inondée de lumières.

A quelques pas de là, M^{me} Mell pleurait en regardant son fils. Pleurait-elle de joie ? Les mères devinent, bien souvent, les pensées les plus intimes de ceux qu'elles ont formés ; cependant, elles restent toujours « mères ». Celle d'Arsène dut donc s'arrêter un instant, dans la triste contemplation du mal qui poursuivait son enfant. Mais si, tout naturellement, elle se surprit à murmurer la prière du personnage évangélique : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez le guérir », — elle était trop femme de foi pour ne pas ajouter aussitôt : « Néanmoins, Seigneur, que votre volonté soit faite, et non pas la nôtre. »

C'était le 14 mai 1891, en l'octave de l'Ascension de Notre-Seigneur. L'année suivante, le 19 mai 1892, Arsène Mell recevait le sacrement de la confirmation des mains de Mgr Lamarche, évêque de Quimper. L'enfant demanda le beau nom de Joseph, comme patron, et, chaque année, il était heureux de recevoir ses souhaits de fête, le 19 mars.

Cette période de la vie du jeune adolescent est particulièrement pénible. Notre Seigneur se plaît à faire souffrir ceux qu'il aime. Comme au temps des martyrs, ce sont ses « témoins », ceux qu'il regarde avec complaisance et dont il tire, pour ainsi parler, gloire et fierté : *Nunquid considerasti servum meum.....* (1). Voulant faire, de cette âme, une âme d'élite, il l'éprou-

(1) Job.

vait dans le dur creuset d'une humiliante maladie, faisant, comme dit Montaigne, ce que le forgeron fait sur l'enclume du morceau de fer qu'il veut embellir. Le Maître, en effet, frappait, frappait toujours !

Le docteur de la maison ne voyait aucun remède. Le bon Mgr Lamarche, s'intéressant à son petit diocésain, lui envoya un médecin renommé : « Madame, dit un jour celui-ci, en se retirant, la science est impuissante ; la mort serait préférable. »

Combien douloureusement retentirent ces paroles dans le cœur de la pauvre mère. Non ! c'était impossible ! Elle ne voulait pas voir mourir son Arsène ! Elle acceptait tout plutôt que cela ! Elle n'entendait pas, certes, le disputer à Dieu, s'Il en avait demandé réellement le sacrifice, mais elle Le suppliait d'écarter d'elle ce nouveau calice, cette mort qui la briserait. Dieu allait-il entendre sa prière ?

Arsène, malgré son infirmité, gardait un bon caractère. D'une humeur douce et égale, il acceptait la vie telle que le bon Dieu la lui donnait et supportait, avec résignation, les sacrifices si nombreux qui s'imposaient à lui. « Etre là où Dieu veut qu'on soit..... Etre ce que le Maître veut que l'on soit..... Sa très sainte Volonté en tout ! » ne sera-ce point, plus tard, sa maxime préférée ? Le futur missionnaire en faisait le dur apprentissage. L'on se refuse à croire que ce fut sans mérites, et ceux qui, plus tard aussi, admireront, dans l'apôtre, l'acceptation joyeuse devant toutes les souffrances, devineront que l'accoutumance avec celles-ci datait de ces lointaines années. Ne peut-on pas présumer également que la *Voix de la vocation* devenait, en ces sombres journées, de plus en plus pressante ? Folie humaine d'y penser, dira-t-on..... Folie humaine ! c'en était une aussi, dans le pauvre Juif épileptique de Saverne (1), rêvant d'une Congrégation qui conver-

(1) Le V. F. M. P. Libermann, fondateur de la Société du Saint-Cœur-de-Marie.

tirait la moitié du vieux monde ! Dieu se plaît à perdre la sagesse des sages et à se jouer de la prudence des soi-disant prudents.....

L'enfant, cependant, dans toute la vigueur de sa foi et la forte volonté, propre à sa race, avait dit et redisait sans cesse : « Je serai prêtre, — prêtre, ô mon Dieu, pour vous donner aux autres, — prêtre pour vous faire aimer et glorifier. »

Adorables mystères d'une vocation ! Il faut que le Sacerdoce soit une grande chose, pour aplanir tant de difficultés, triompher de tant d'épreuves, surmonter tant d'insurmontables obstacles, on peut même dire, opérer tant de miracles !

A l'époque de sa confirmation, Arsène eut le bonheur de voir, pour la dernière fois, un missionnaire du Saint-Esprit : le Père S....., natif de Gourin. Ce jeune Père, avant de partir pour l'Afrique, était en tournée d'adieux. Il était venu voir, au n° 2 de la rue Royale, une de ses parentes, amie de M^{me} Mell. Cette personne ne tarda pas à présenter le missionnaire à ses voisins. Ce visiteur, tout bon, tout simple, témoignait beaucoup d'affection au pauvre malade, et celui-ci la lui rendit bien.

La piété de ce jeune religieux laissa pendant longtemps chez M^{me} Mell et ses enfants un grand parfum d'édification. Les petites images qu'il leur avait données, en souvenir, furent considérées comme des reliques.

Les hommes se déclarant impuissants à guérir Arsène, on se tourna de plus en plus vers le ciel. Rien ne fut omis pour obtenir, sinon un miracle, du moins, une amélioration satisfaisante.

Chaque année, le 12 décembre, fête patronale de saint Corentin, il se célèbre à la cathédrale, une messe, dite « messe des malades ». M^{me} Mell, pour s'attirer les bonnes grâces du saint, se réservait d'ordinaire l'achat de belles roses, qui devaient orner

l'autel, en cette saison des frimas. Il fallait voir, à la fin du saint Sacrifice, le cher malade baiser, avec foi, la relique insigne du Patron des Cornouailles.

« Ne cessez pas de prier, dit le Sauveur ; demandez et vous recevrez. »

Dieu ne put forfaire à sa parole. Il exauça.

Vers l'âge de douze ans, donc, la vie d'Arsène s'adoucit un peu. Après beaucoup d'instances, M^{me} Mell lui permit d'accompagner sa sœur à la campagne.

La campagne ! le pauvre enfant ne la connaissait guère que de nom. Aussi, quelle joie pour lui de repaître ses yeux du beau spectacle de la nature !

Si l'homme est tout entier dans l'enfant, le futur prêtre avait déjà du « Saint François d'Assise » plein le cœur. Et les oiseaux qui chantaient, les riches moissons qui s'ondulaient au souffle de la brise, les fleurs odorantes du blé noir, nourricières de l'abeille active, la fleur d'or des genêts, les landes sauvages, la rivière qui se cache sous les grands chênes, toutes ces choses créées le faisaient songer à Celui qui les avait produites ; dès lors, leur contemplation devenait une prière, une harmonie, un chant auquel il s'associait, louant Dieu dans les choses visibles, établies pour qu'on s'élève aux choses invisibles, comme il bénira le Seigneur, au déclin de sa vie, devant les grandioses spectacles de l'Afrique indomptée : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino.....*

Ces sorties régulières, ces distractions qui chassaient bien loin l'inévitable ennui, profitèrent tellement à notre convalescent que celui-ci s'enhardit et demanda à servir la Messe.

Cette faveur lui fut accordée.

Abusa-t-il de ses forces renaissantes ?

On pourrait le croire ; toujours est-il qu'il tomba de nouveau malade.

CHAPITRE IV

Le Petit Séminaire

Les années s'ajoutaient aux années, et l'on n'avait pu envoyer Arsène à une école. Il ne savait presque rien. Comment serait-il prêtre ?

Il manifesta néanmoins, et de plus en plus clairement, son désir de faire des études. On se mit donc à lui chercher un professeur particulier. Un prêtre libre, à qui le P. Mell gardera une éternelle reconnaissance, M. l'abbé M....., voulut bien accepter ce poste de dévouement. Pendant deux ou trois ans, il s'occupa de son élève, avec une bonté toute paternelle, lui donna les premiers éléments de latin, et, à Pâques de 1895, comme Arsène était beaucoup mieux, il proposa un essai au Petit Séminaire de Pont-Croix. Il y avait déjà trois quarts de siècle que le Petit Séminaire était installé dans cette localité, lorsque le grand élève de septième y entra.

C'était un bel et vaste établissement, contigu à l'église paroissiale qui, elle même, est une merveille de l'art religieux, dans le diocèse de Quimper. Cette église a, comme titulaire, Notre-Dame de Roscudon, « la Vierge à la rose », très vénérée dans le pays. On peut donc dire, à la lettre, que les petits séminaristes grandissent, étudient et prennent leurs ébats, à l'ombre du clocher de dentelles de N.-D. de Roscudon.

A quelque cent mètres du sanctuaire, se trouve

une fontaine, dite « Fontaine des Miracles ». Elle comprend un petit oratoire qui possède une statue de la Mère de Dieu ; en groupes, soit au départ, soit au retour des promenades, les élèves y font une pieuse station pendant laquelle on chante le *Magnificat*.

Arsène Mell avait donc passé le dernier trimestre de l'année scolaire 1894-1895, dans cette Institution, puis les grandes vacances étaient venues. Au mois d'octobre, il se disposait à revoir son cher collège, lorsque le professeur de notre malade apprit à M^{me} Mell une grave décision du Supérieur de l'établissement : Arsène ne pouvait y être de nouveau reçu.

Quelle triste soirée fut celle du 5 octobre 1895, lorsque la mère communiqua la lettre du bon M. B... à ses enfants.

« Madame, disait-elle, ne sachant à quelle heure j'aurais pu vous rencontrer chez vous seule, j'ai pris le parti de vous transmettre, par écrit, une conversation que j'ai eue récemment avec M. le Supérieur du Petit Séminaire de Pont-Croix. A son avis, il ne croit pas qu'il soit prudent de faire continuer ses études à Arsène, vu son âge avancé et l'état de sa santé dont le rétablissement, à moins d'un miracle, s'opère d'une manière si insensible qu'elle laisse peu d'espoir qu'il puisse dans ces conditions être admis, un jour, au Grand Séminaire.

« Ce serait donc beaucoup d'argent de dépensé sans grand espoir d'atteindre le but désiré, et, puisque cet essai de trois mois n'a pas réussi, il craint tant, pour six mois d'hiver, qu'il m'a prié de vous exprimer ses plus profonds regrets de ne pouvoir se prêter à un nouvel essai.

« J'espère bien qu'Arsène offrira, au bon Dieu, ce grand sacrifice qu'il demande, de renoncer à retourner au collège, et, à l'occasion, je lui répéterai ce que je lui ai déjà dit : qu'il aura tout de même, auprès de Dieu, le mérite de la bonne volonté. C'est cela seul,

du reste, qui est exigé de nous. La réussite de nos projets dépend de la Divine Providence. A ceux qui trouveraient étrange de le voir rester à la maison, il n'y aura qu'à répondre, comme je compte le faire moi-même, que le médecin s'oppose à sa rentrée au collège jusqu'à nouvel ordre. »

La lettre se terminait ainsi : « Dieu dispose, vous le savez, et il paraît qu'il a d'autres vues sur votre cher Arsène. Dans le monde, il sera d'un précieux concours et d'un bon exemple. Mon avis serait de tâcher de lui trouver une place, dans un bureau d'avoué ou de notaire, pour qu'il y puisse faire le stage réglementaire, et devenir, si Dieu lui prête vie et santé, un notaire ou un avoué bien chrétien.

« Avec tous mes regrets, pour la peine que je me vois forcé de vous faire à tous, j'ai l'honneur, Madame, de vous saluer bien respectueusement.

« J. B. »

P.-S. Veuillez, je vous prie, dire à Arsène qu'il sera toujours le bienvenu, ici, du moins.

Arsène a donc quinze ans. Il est en sixième, c'est-à-dire très en retard, et voilà que l'entrée de la vie lui est irrévocablement coupée. La science a dit son dernier mot. Le jugement d'un prêtre, qui se dévoue, pourtant, à la jeunesse, ferme à jamais les portes du séminaire à l'infortuné malade.

Combien auraient désespéré ?

L'enfant, lui, était breton de Bretagne, avons-nous déjà dit, et puis, qui sait ? Il avait peut-être le presentiment que l'épreuve ne serait que passagère. Puis encore, il avait du sacerdoce une idée si haute, que rien ne lui semblerait ni trop long, ni trop dur pour monter enfin au saint Autel.....

On prierait..... Le bon Supérieur avait parlé de

« miracle », eh bien ! on le demanderait ce « miracle », et on l'obtiendrait sûrement, ou bien la parole de l'Évangile serait fausse....

On pria donc, avec ferveur, avec opiniâtreté, et comme preuve qu'on était certain de la future guérison, Arsène, ne délaissant pas son latin, commença le « *De viris* ».

Une seconde fois, Dieu se laissa toucher, et la Providence se servit d'un homme qui s'étonna lui-même des résultats de son traitement, à tel point qu'il répéta, en cette circonstance, la parole d'Ambroise Paré : « Je l'ai pansé, Dieu l'a guéri ».

C'était le docteur Emile Calmette, major au 118^e régiment d'infanterie.

Dès lors, il n'y a plus aucune raison de refuser le jeune homme au Petit Séminaire. Nous sommes en octobre 1896 : les portes qui s'étaient fermées derrière lui, s'ouvrent à nouveau, devant l'humble enfant de Quimper.

A la tête de l'établissement, se trouvait alors un prêtre éminent, M. Belbéoc'h, supérieurement doué du côté intellectuel, et, par surcroît, cœur d'or sous une enveloppe un peu rugueuse. Il eut bientôt une profonde et particulière estime pour celui qu'il n'appelait plus que le « miraculé du docteur Calmette ».

Parmi les professeurs qui furent les principaux instruments de la Providence, auprès du jeune séminariste, il convient de citer encore M. Soubigou, curé de Briec-sur-l'Odét, M. Breton, curé de Lambazellec, M. Floch⁹¹, mort sur la brèche, supérieur du collège Notre-Dame du Kreisker, à Saint-Pol-de-Léon, M. Le Guern, qui eut la joie de guider, vers le Grand Séminaire, cette âme privilégiée et prévenue des bénédictions divines.

« Bien qu'il fût avec des élèves plus jeunes, ses places, — nous confie bien simplement sa sœur, —

⁹¹ Son successeur est nommé le chanoine Hégouber.

ne furent pas brillantes, mais il ne se laissa jamais décourager, et, quand on lui proposa de doubler une classe pour obtenir un meilleur rang, il refusa parce que, disait-il, cela l'aurait retardé d'un an pour la prêtrise. »

« Timide et un peu sauvage, nous dit M. le chanoine Perrot, il ne frayait guère avec l'ensemble des élèves, réservant son amitié aux Quimperois, dont il ne quittait jamais la « bande ».

Il eut, vers cette époque, une de ces crises d'indépendance, d'autant plus explicable, chez lui, que sa bonne santé lui faisait apprécier la liberté. Le contact avec l'un ou l'autre camarade, plus ou moins discipliné, l'eût donc, en cet état d'âme, mal influencé, mais le Petit Séminaire de Pont-Croix s'est toujours fait remarquer par son esprit de piété, et la ferveur était si grande, parmi les élèves, que l'ivraie n'y pouvait pousser.

Et puis, dans la pleine jouissance d'une vie normale et de forces recouvrées, Notre-Seigneur se chargea bientôt de rappeler à son disciple que les épines ensanglantent chacun des jours de la vie. Il allait rappeler vers lui la pieuse M^{me} Mell.

On s'est douté du bonheur de la mère, lorsqu'elle vit son fils prendre définitivement rang, parmi les élèves du sanctuaire. Elle lui écrivait des lettres pleines de sages recommandations ; ce devait être ses *novissima verba*.

Le mal se déclara dans les deux derniers mois de l'année 1896 et donna de telles inquiétudes qu'on crut prudent d'appeler Arsène.

Il obtint donc un congé, mais, comme l'état de la malade restait stationnaire, il repartit, au bout d'une semaine, et reprit, à Pont-Croix, le cours de ses études. Son admirable sœur, qui restait près de sa mère, le mettait au courant de la situation. Le 22 mars 1897, le Supérieur faisait appeler son élève,

des nouvelles alarmantes étaient venues de Quimper. Une deuxième fois, le fils aimant se retrouva près du lit de sa mère. Celle-ci entra bientôt en agonie. Privée de la parole, elle s'unit à toutes les prières qu'on récitait pour elle, puis, voyant que l'heure de son *Consummation* est était arrivée, elle étendit les bras en croix et rendit son âme à son Créateur.

En guise de consolation pour les deux orphelins, le directeur de M^{me} Mell, devenu curé de Saint-Martin-de-Brest, M. le Chanoine Henry, résumait ainsi l'existence de la chrétienne : « Vous vous rappelez sa foi vive, le zèle admirable avec lequel elle vous apprenait à connaître et à aimer le bon Dieu, le désir qu'elle avait de vous voir, tous deux, consacrés à N.-S., sa douleur quand elle vit qu'Arsène ne pouvait plus continuer ses études. Heureux les enfants qui ont eu de telles mères. »

Ici, les leçons étaient tombées en des cœurs dignes de les recevoir. Maintenant que la voie du frère bien-aimé était trouvée, Jeanne allait frapper à la porte de l'Institut des Religieuses Hospitalières de la Miséricorde de Jésus, non loin de cette église que la bonne grand'mère réclamait comme sienne et dans laquelle le futur apôtre chantera sa première messe.

Jeanne Mell, qui va désormais s'appeler Sœur Sainte-Cécile, revêtit le saint Habit le 28 août 1898. Son frère, qui venait de terminer sa cinquième, ne fut pas peu fier de conduire, à l'autel, la fiancée du Seigneur. L'année suivante, le 29 novembre, il assista, avec le même bonheur, aux noces mystiques de celle qui lui restait, seule, au monde. Grâce à une délicatesse de la Bonne Mère Générale, le petit séminariste, n'ayant plus de foyer, prendra pension, pendant les vacances, « à la chère communauté », comme il écrira dans ses lettres.

Il est en quatrième, « calme et doux, moins apte aux jeux violents qu'à la flânerie, bon et souriant,

aimé de tous, davantage peut-être des plus jeunes qui s'étonnaient de le voir si posé et si sérieux ».

« D'emblée, il fut admis, dès sa quatrième, à la Congrégation des Enfants de Marie, dont il fut l'un des modèles. C'est, sans doute, dans la pieuse petite chapelle de la Congrégation, où il aimait s'isoler pour prier, qu'il entendit l'appel d'en Haut, lui désignant, pour champ d'apostolat, les missions africaines (1). »

Il eut été étonnant, du reste, que dans cette pépinière de prêtres, aucun de ces jeunes gens n'eût rêvé de ces lointains horizons, de ces plages étranges, de ces peuples aux coutumes bizarres, de ces pays sauvages, en un mot, où les pionniers du Christ reculent, chaque jour, toujours plus loin, les barrières de l'universelle Eglise. La Bretagne montre, avec fierté, tous ses fils, éparpillés sur tous les points du globe, chevaliers modernes de la grande Epopée, qui durera autant que le monde et qui ne sera écrite que dans le ciel.

Certes, ce n'était pas à Pont-Croix qu'on taisait les noms de ces pacifiques conquérants et qu'on réprimait, chez les jeunes, le grand désir de se faire Volontaires, à leur tour, et d'aller remplacer les aînés, tombés sur le sillon commencé.

Au temps où le jeune Mell faisait ses études, la maison était une obligatoire étape pour les Missionnaires, anciens élèves pour la plupart, qui, avant de quitter leur Arvor, venaient saluer, une dernière fois, la Vierge de leurs premières études et de leurs premières aspirations.

« Aussi, nous dit un témoin de l'époque, c'était avec bonheur que, souvent, les jours de congé, à la messe de règle, on entendait les orgues préluder au chant du « Départ des Missionnaires ». Comme on chantait alors avec enthousiasme, et comme on sen-

(1) Sœur Cécile.

tait vibrer dans la voix de ces jeunes gens, l'ardeur généreuse qui devait pousser beaucoup d'entre eux, vers les lointaines missions.

« Comme exemple de la forte proportion des futurs missionnaires qu'il y avait, dans ce temps-là, au Petit Séminaire de Pont-Croix, je prends la classe du Père Mell. Sur 30 à 35 élèves de rhétorique, en 1901, huit sont partis pour les missions : quatre chez les Oblats de Marie ; trois chez les PP. du Saint-Esprit et un pour la mission d'Haïti.

« Rien d'étonnant donc, que le passage des missionnaires et leurs allocutions aux élèves eussent le don d'entretenir la flamme de l'apostolat au Petit Séminaire. Le Père Mell entendit ainsi Mgr Jolivet, de Pont-l'Abbé, le P. Moullec qui, lui, n'avait pas son pareil pour raconter, avec brio, les histoires de ses petits noirs de l'Ouganda.

» Dans cette maison bénie de Pont-Croix, nous dit M. l'abbé Le Guern, j'ai eu le très grand bonheur de diriger cette âme qui, j'en ai la conviction, gardera toujours intacte la robe de son innocence baptismale... On a dit que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Les écoliers modèles, non plus, n'ont guère d'histoire, n'ayant pas d'« histoires ». Or, Arsène fut un écolier modèle : modèle de régularité, de bon esprit, de travail, de joie encore et de bonne humeur. La tristesse, c'est le huitième péché capital, « *illud Babylonicum* », le mal babylonien, comme l'appelait le Poverello d'Assise. Arsène le savait, et sa bonne humeur était inaltérable. »

Ces premières ardeurs apostoliques qu'il voudra éprouver par trois années de Grand Séminaire, le jeune homme n'attendra pas d'être en Afrique pour les mettre en action.

Pendant qu'il achevait le cours de ses études secondaires, nous avons dit qu'Arsène passait ses vacances à Pont-l'Abbé. Or, un patronage florissant avait été

fondé dans cette paroisse, et, vers le temps qui nous occupe, la direction en était confiée à M. l'abbé Tanguy, aujourd'hui recteur de Goulien.

Chaque après-midi, le séminariste passait, en compagnie de son ami Théophile Durand, chez les jeunes gens de l'Œuvre.

« La franche gaîté d'Arsène, écrit le directeur, sa cordialité lui gagnèrent bien vite l'affection de ses camarades, dont quelques-uns lui sont restés attachés, autant qu'à un frère.

« En même temps, par sa docilité, son dévouement absolu, il facilitait singulièrement ma tâche, parfois si ardue, surtout à l'époque de la préparation des pièces. Il était disposé à accepter n'importe quel rôle et à supporter toutes les fatigues. »

Logiquement, le Grand Séminaire ne pouvait que favoriser l'ascension d'une telle âme vers Dieu, — âme bonne, pieuse, obéissante, charitable, âme de « bonne volonté », dans toute l'acception du mot... C'est ce qui arriva.

CHAPITRE V

Le Grand Séminaire

.....Le jeune homme a vingt ans, « cet âge où l'on se fait prêtre ou soldat, a dit Lacordaire ». Il a fini ses études secondaires et, jusque-là, il s'est plutôt laissé porter par la vie qu'il ne l'a regardée bien en face. A la vérité, sa grande pensée a été de réussir dans ses examens et ses classes. De cela, on l'a félicité. Le grand attrait de son adolescence a été les jours reposants des vacances, au sein de la famille.

Si humble soit-il, il n'est pas sans quelque prétention. Il se figure « connaître » beaucoup. De fait, il a été obligé d'aborder beaucoup de choses, pour satisfaire un programme maladroitement chargé. Ses « manuels » n'ont guère favorisé, en lui, le sens de la réflexion personnelle. Quand il parle, quand il discute, c'est un pillage en règle de réminiscences étrangères, mal digérées et souvent mal éclairées.

Du côté du cœur, c'est mieux. Il ne sait pas ce que c'est que de s'arrêter en chemin, et le choix qu'il fait d'une soutane, en face d'un monde qu'il croit bien plus beau que la réalité, en est la meilleure preuve. Aucun âge n'est plus désintéressé, n'est plus capable de sacrifices, et si le vieux poète a pu dire que « le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays », c'est surtout vrai d'un cœur de vingt ans.....

Seulement, il faut purifier cet « or » ; il faut cana-

liser les richesses de l'âme ; il faut éliminer ce qui est impur et parasitaire, dénoncer le faux éclat, montrer le mensonge des mirages, — en un mot, faire voir à cette riche nature que « l'homme n'est rien et que Dieu, c'est tout (1) ».

C'est là le travail du Grand Séminaire,

Le premier soir qu'il a franchi la porte de cette Maison, le jeune homme est bien un peu saisi de la sévérité des cloîtres, de la simplicité monacale de sa petite cellule, de la gravité quasi-solennelle des Directeurs, de la religieuse réserve que montrent, à son égard, d'affectueux condisciples, déjà dans les Ordres...

Plus de surveillants, plus de longues files d'élèves, plus d'autre cadre disciplinaire que le « Règlement », ce Règlement qu'il faut suivre, parce que c'est la « Voix de Dieu »..... Une retraite s'ouvre. Ce n'est plus la retraite du Collège où l'on goûtait, plus encore que la « substantielle moelle », la belle diction du prédicateur ou la tenue de ses phrases polies *ad unguem*. Celui qui parle est un vieux Directeur. Bien souvent, au lieu d'éloquence, il n'a guère que les saints exemples de sa vie sacerdotale à présenter à ses « disciples bien-aimés », car ici, on ne dit déjà plus « mes chers élèves ».

Parmi ceux qui l'écoutent, d'aucuns envisagent le rayonnement de l'autel au bout de l'année ; d'autres caressent le bréviaire qui va devenir leur inséparable ami. Il y a là quelques vétérans qui, dégoûtés de la vie, viennent offrir la dernière partie au service de l'Eglise. Il y a là de jeunes aspirants, épurés par le passage de la caserne ; des arrivants, qui ont déjà senti, peut-être, le souffle des passions naissantes et qui viennent se mettre à l'abri ; des enfants, presque encore, que la bénédiction d'un père et d'une mère a conduits jusqu'à l'entrée de ce sanctuaire, ou bien,

(1) Dernières paroles du V. Libermann.

qui ont lutté contre l'intérêt ou le faux amour paternel, pour rejeter en second plan, le monde et le patrimoine des aïeux. Il y a là, enfin, — et elles sont les plus nombreuses, — de belles et bonnes âmes qui, comme le lys des vallées, n'attendent que les premiers rayons du soleil levant, pour ouvrir leur blanche corolle, répandre, autour d'eux, la bonne odeur des vertus et se tourner, s'y fixant jusqu'à la mort, vers la source de lumière et de chaleur, qui est Dieu....

Par tout ce qui précède, on peut dire que l'âme de l'abbé Mell se trouvait classée dans cette dernière catégorie. Ce fut au mois d'octobre 1901 qu'il entra au Grand Séminaire de Quimper.

Pendant la période de ses études, à Pont-Croix, l'enfant de la rue Denvel était-il revenu vers sa ville natale ? Tout porte à le croire. Le bon M. B..., qui s'était sacrifié pour lui, ne lui avait-il pas écrit, aux jours les plus sombres de sa vie : « Ma maison te sera toujours ouverte » ? Et puis, la tombe de ses parents n'était-elle pas, pour lui, un attrait, ou plutôt, un lieu de pèlerinage qui s'imposait à sa reconnaissance filiale ?

Disons-le aussi : le P. Mell ne fut jamais « casanier ». Son tempérament le portait quelque peu aux voyages et aux excursions. Maître de lui-même, il dû donner libre carrière à ses goûts d'excursionniste, autant, du moins, que sa bourse le lui permettait.

La chambre de la rue Royale était entre des mains étrangères, mais cette vieille rue obscure logeait encore de fidèles et sympathiques connaissances, qui ne manquaient pas de féliciter leur ancien voisin, au sujet de sa bonne santé.

Sa vieille cathédrale était toujours là, aussi, avec le roi Grallon, montant son éternelle garde à l'ombre des flèches aériennes. Que ces pierres sacrées lui parlaient, que de choses elles lui disaient !

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à mon âme et la force d'aimer ?

Devant le Saint-Sacrement, nous pouvons nous représenter le jeune homme, repassant les longues et douloureuses années de sa vie, revivant aussi le jour inoubliable de sa première communion.

Et puis, ce n'était pas seulement « pour lui » qu'il priait, adorait et remerciait. Sa seconde mère qui menait, à l'Hôtel-Dieu de Pont-l'Abbé, une vie d'abnégation et de charité, avait bien le droit de prétendre qu'Arsène fût son porte-voix, en ces lieux consolateurs, face à face avec le Tabernacle, ou devant ces saints régionaux, témoins de ses supplications et de ses larmes, — larmes et supplications qu'elle avait, si souvent, mêlées aux prières et aux larmes de sa mère bien-aimée et de son frère chéri.

Quel est le bel ange qui recueillit cette prière du frère pour sa sœur, le seul être vivant qui lui restait sur terre, et qui, pourtant, aux yeux trompeurs du monde, semblait lui appartenir si peu, derrière la grille de son couvent ?

Il semble que ces vœux et recommandations atteignirent le summum de leur beauté, quelques heures avant que le « miraculé » n'eût franchi la porte du Grand Séminaire.

Pendant la Révolution, le Grand Séminaire du diocèse subit le sort commun de tous les biens d'église. Au nom de « la Liberté, l'Egalité..... ou la mort », le comité de la ville s'en était emparé et en avait fait un hospice civil. Au moment du Concordat, l'évêque de Quimper obtint, comme compensation, un ancien couvent de Calvairiennes, qui se trouvait un peu en dehors de la ville.

A l'époque où l'abbé Mell y entra, ce devait être un des plus beaux séminaires de France. M. Gadon, qui en était alors le supérieur, y avait fait exécuter

des travaux qui dénotaient son sens de l'utile autant que ses goûts artistiques. Un peu plus tard, Mgr Dubillard y transporta le cloître gothique de l'ancien couvent des Carmes de Pont-l'Abbé. De vastes jardins se complétaient par un bois de quelques hectares, servant de but de promenade et de récréation aux trois cents clercs qui se préparaient au ministère sacré. Ce bois, si frais et si agréable, pendant les mois de mai et de juin, contenait un oratoire dédié à N.-D. de Lourdes. On y accédait, par de multiples sentiers en lacets, aboutissant à une esplanade d'où l'on découvre toute la ville de Quimper. Comme on le voit, nos séminaristes étaient gâtés par la Bonne Providence.

Parfois, cette foule joyeuse de jeunes soutanes franchissait les limites du parc et choisissait, comme but de la sortie hebdomadaire, la chapelle de Ti-Mam-Doué, maison de la Mère de Dieu. C'est devant l'autel de ce petit sanctuaire que le grand missionnaire de la Bretagne, au ^{xvii}^e siècle, le Père Maunoir, se réfugiait souvent, pour demander à la Bonne Mère de l'aider à surmonter les difficultés de la langue celtique qu'il lui fallait apprendre, afin d'évangéliser les campagnes environnantes. Le pieux lévite s'y agenouilla lui-même souvent, implorant la « Mam-Doué » pour le succès de ses futures missions. Obligé, plus tard, de se mettre à l'étude d'un dialecte barbare, l'émule du P. Maunoir se reportera, bien des fois, par la pensée, aux pieds de la Madone vénérée. Car en même temps qu'il parcourait le programme des sciences sacrées et que chacune de ses années se couronnaient par la réception de la Tonsure, des ordres mineurs et du sous-diaconat, un travail intérieur, intense, se faisait en l'âme de ce clerc.

L'abbé Mell voulait être prêtre. Mais n'y avait-il pas un moyen de parfaire, pour ainsi dire, son sacer-

doce et de consacrer à Dieu, sans réticence, ni partage, jusqu'à la dernière fibre de son être ?

Dans ses oraisons, dans ses communions, dans ses directions, le généreux lévite y songeait. Il sentait que le don complet, absolu, était pour lui une équivalence envers Dieu, un acte de justice, un *tantum pro tanto*.

Quid retribuēs Domino ? interrogeait le Maître jaloux.

Me voici, répondait aussitôt le disciple. Je suis prêt. Que voulez-vous que je fasse ?

Il venait de recevoir le sous-diaconat. Il envoya, à sa chère sœur, un souvenir de cette ordination. L'image représentait l'Appel Divin..... Notre-Seigneur, assis près d'un jeune homme, met sa main gauche, sur les mains jointes de celui-ci ; de la droite, il lui montre des terres lointaines...

C'était la réponse du Maître.

CHAPITRE VI

L'Appel Divin

Nous ne pouvons mieux résumer les années que l'abbé Mell vient de passer au Grand Séminaire de Quimper, qu'en reproduisant ce témoignage officiel, adressé à Sœur Cécile, par M. le chanoine Gadon, vicaire général du diocèse :

« Comme supérieur du Grand Séminaire, j'ai bien connu votre frère, pendant les trois ans et demi qu'il y a passés, et je me plais à lui rendre cet élogieux témoignage qu'il a été constamment un séminariste modèle, pieux, laborieux, observateur fidèle du règlement, d'un caractère doux, un peu timide, modeste, aimé et estimé de ses condisciples; donnant à tous les directeurs, comme à moi, l'assurance bien fondée qu'il serait un bon et saint prêtre.

« M. Cogneau, son directeur, n'a pu que confirmer, sur tous ces points, mon propre témoignage. Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de l'appuyer sur des détails, dont les plus probants ne vaudraient pas cette unanimité de l'excellente opinion qu'avaient de lui et les directeurs du séminaire et les séminaristes, ses condisciples, qui ne furent nullement surpris de son départ pour entrer en religion et pour se consacrer aux missions. »

On conviendra qu'avec de pareilles notes, M. Mell pouvait frapper à toutes les portes.

Mais où se trouvait sa vocation « particulière » de missionnaire ?

Dans quelle société ? En vue de quelles missions ?

Certes, il n'avait qu'à se rappeler des noms d'amis pour avoir l'embarras du choix. Celui-ci fut vite arrêté en ce qui concerne les sociétés sans vœux et les instituts religieux. Il optait, sans hésitation, pour ces derniers, quels que fussent le brillant passé, l'esprit apostolique et la renommée si justement méritée des premières. Il voulait être « religieux » pour être plus saint prêtre, pour être plus parfaitement et plus pleinement missionnaire : *Nolite portare neque peram, neque calceamenta*. Le P. Mell ira, plus tard, jusqu'à réaliser, à la lettre, cette recommandation du Sauveur.

Il continuait ses soliloques ; dans chacune de ses visites au Saint-Sacrement, une idée revenait sans cesse : Il sera beaucoup demandé à celui qui aura beaucoup reçu..... Mais, lui ?.... jadis, rebut de la société, renvoyé d'un séminaire, « miraculeusement » guéri, par quelles voies extraordinaires, le bon Dieu l'avait fait avancer jusqu'au palier de l'autel ! Il fallait, oui, il fallait que, pour compenser toutes ces faveurs particulières, son âme, assoiffée de reconnaissance, écrasée par les bienfaits divins, le poussât jusqu'aux dernières limites de la générosité et du sacrifice.

Quelle vie de rachat, quelle harmonie surnaturelle, il y aurait, s'il devenait, un jour, apôtre des lépreux, par exemple ; si, passant plus ou moins d'années dans ces lamentables laderies, il finissait par où il avait commencé, s'endormant dans la décomposition de ses chairs, mais aussi dans la sainte confiance et la paix sereine du débiteur qui se libère, jusqu'au dernier denier, avec son créancier ? Toute la vocation du futur apôtre tient dans ce raisonnement, et non seulement toute la vocation, mais chacune des moda-

lités par lesquelles il l'effectuera, en terre d'Afrique.

Dans cette recherche de la vraie voie, l'image du P. Damien passa, certainement, bien souvent, devant ses yeux.

Cependant, il s'était arrêté, — et ce que nous venons de dire n'y fut pas étranger, — à deux congrégations : celle des Pères Maristes et celle des Oblats de Marie, car, a-t-il avoué, plus tard, à sa sœur « il voulait appartenir à une famille consacrée à la Très Sainte Vierge ».

Or, parmi les anciens condisciples de l'aspirant missionnaire, se trouvait le P. Le Bloch. Il venait de faire sa Consécration à l'Apostolat et l'obéissance religieuse l'envoyait au Gabon.

Venu faire ses adieux au pays, il rencontra, un jour, son camarade qui lui dit, en même temps que sa détermination, l'hésitation qui lui restait au sujet de la société : « Mais, lui dit le Père, puisque nous sommes sous le vocable du Cœur Immaculé de Marie, pourquoi ne viendrais-tu pas chez nous ? »

« — Tiens, c'est vrai, » dit simplement l'abbé.

Et son choix fut fixé. Il serait missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie... Il irait en Afrique, et, près des âmes les plus abandonnées, il y porterait la Bonne Nouvelle.

Sans rien dire à personne, il avait mûri sa vocation, car sa confidente, elle-même, nous dit qu'« à l'approche du sous-diaconat, elle avait seulement pressenti qu'il s'y préparait avec une grande ferveur et qu'il se produisait, en lui, un grand changement. »

L'image de l'ordination n'avait pas été un révélateur suffisant, car, ajoute Sœur Cécile, « quelques semaines après, il m'annonça son prochain départ pour le Noviciat des PP. du Saint-Esprit. Je ne m'y attendais pas du tout, mais, malgré le sacrifice, je fus heureuse et fière. Je ne pouvais rien rêver de

mieux pour cet enfant que j'aimais plus que moi-même. »

La chose décidée, il l'annonça, sans phrases, à ses amis.

A Pont-l'Abbé, il visitait toujours le cher patronage, et, à la grande nouvelle, des entraînements « passagers » s'y produisirent. Les meilleurs moments de loisir, — ceux qu'on sent être les derniers, — se passaient près de sa sœur, ou même étaient occupés par des entretiens édifiants, avec la bonne Mère Générale des Sœurs Hospitalières qui avait pour l'« abbé » des attentions vraiment maternelles.

Il revit son cher premier maître, sa N.-D. de Roscudon, l'église-mère de son diocèse, se recommanda à sainte Anne et voulut renouveler, aux pieds de N.-D. de Lourdes, en même temps que l'hommage de sa piété filiale, la donation entière de tout ce qu'il avait et de tout ce qu'il était.

Un ami et compatriote, l'abbé Joseph Trévidic, l'accompagna dans ce voyage. Laissons-lui la parole :

« Ce fut donc pendant les vacances qui précédèrent son entrée au Noviciat que nous accomplîmes ce pèlerinage. Arsène voulait, à cette étape de la vie, saluer, chez elle, la Madone qu'il aimait tant. Nous étions seuls et voyagions avec un billet circulaire. Le premier soir, nous nous arrêtons à Vannes où j'avais une tante religieuse. De là, nous partîmes directement pour Lourdes, qui nous retint cinq ou six jours. Je n'ai pas à dire combien j'eus à m'édifier de la bonté et de la piété de mon compagnon.

« De Lourdes, nous allâmes à Toulouse, où nous eûmes pendant quelques heures, le loisir suffisant pour visiter la cathédrale Saint-Etienne et surtout l'église Saint-Sernin, si riche en reliques.

« L'arrêt suivant fut plus long ; nous désirions rester deux jours à Poitiers où Arsène avait une tante religieuse au Calvaire. Nous y fûmes reçus, avec cor-

dialité, soit au séminaire, où nous logions, soit à la communauté, où nous prenions nos repas. Je me souviens que nous visitâmes, avec intérêt, les belles églises de la ville, la cathédrale Saint-Pierre, N.-D.-la-Grande, où est enterré le cardinal Pie, Sainte-Radegonde et Saint-Hilaire. De Poitiers, nous partîmes pour Tours, où nous descendîmes pour vénérer le tombeau de Saint-Martin, dans sa nouvelle basilique, la Sainte-Face de M. Dupont et la cathédrale, qui était autrefois la métropole de la Bretagne.

« De Tours, nous allâmes à Paris. Notre première visite fut pour le Sacré-Cœur. Nous servîmes la messe dans ce sanctuaire de Montmartre, puis nous vîmes longuement Notre-Dame. Le lendemain, nous répondîmes encore la Sainte messe à N.-D.-des-Victoires. Notre périple touchait à sa fin. Encore une étape à Chartres où nous saluâmes la Vierge noire, dans sa vieille basilique nationale. »

Ainsi, sentant que les jours, les heures, les minutes, le rapprochent de l'inévitable séparation d'avec tout ce qu'il y a de plus profondément ancré au cœur de l'homme : ses champs, ses landes, ses rivières et ses coteaux, le tumulte de ses villes et la calme poésie de ses campagnes, l'abbé Mell veut montrer, par ce dernier salut à la « douce France » chrétienne, que la vocation n'éteint pas le sentiment et que les grandes âmes ne sont pas des âmes de marbre...

S'étant acquitté de cette dette d'affection et d'admiration envers son pays, le cœur rempli de ces souvenirs sacrés, résolument, comme un bon laboureur qui ne regarde pas en arrière, il entre au Noviciat.

CHAPITRE VII

La Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur-de-Marie. — Le Noviciat

« Fondée à Paris, le 20 mai 1703, en la fête de la Pentecôte, par un étudiant breton de vingt-quatre ans, Claude Poullart des Places, la Société du Saint-Esprit se proposa d'abord de former des prêtres destinés aux ministères les plus difficiles et les plus humbles, ceux pour lesquels on trouve d'ordinaire le moins d'ouvriers. Elle-même se composait de très peu de membres, sa seule ambition étant de fournir de bons prêtres et de bons missionnaires à toutes les œuvres abandonnées. Le Bienheureux Grignon de Montfort y trouva ses premiers associés ; d'autres, parmi eux, se donnèrent aux Missions étrangères ; mais ce fut surtout vers l'Acadie, Terre-Neuve et le Canada que le séminaire du Saint-Esprit dirigea ses prêtres au XVIII^e siècle.

« En 1763, les Iles Saint-Pierre et Miquelon, ayant été laissées à la France, par le malheureux Traité de Paris, qui lui enlevait le Canada, la Congrégation du Saint-Esprit en fut tout naturellement chargée. La Guyane française lui fut ensuite confiée et, peu après, la petite colonie du Sénégal.

« Supprimée à la Révolution, la congrégation fut rétablie, par Napoléon, en 1805, et confirmée dans son existence légale par Louis XVIII, en 1816, avec la

charge de pourvoir au service religieux des colonies françaises.

«Mais, le temps était venu, vers le milieu du siècle dernier, où la France, agrandissant son empire colonial, particulièrement en Afrique, il lui faudrait des missionnaires pour s'occuper des nombreuses populations dont elle avait la charge. La Providence y avait pourvu. En 1802, naissait en Alsace, d'un rabbin de Saverne, Jacob Libermann, qui, converti et baptisé au collège Stanislas, à Paris, passera au séminaire de Saint-Sulpice, où il rencontrera deux jeunes créoles, Frédéric Le Vavascur, de l'île Bourbon, et Eugène Tisserant, de Saint-Domingue. Ceux-ci, profondément émus de l'état misérable des noirs des colonies et du continent africain, avaient résolu de se dévouer à leur évangélisation. M. Libermann adoptera leur idée, et avec eux, sous le patronage de N.-D.-des-Victoires, il fondera la nouvelle société des Missionnaires du Saint-Cœur-de-Marie (1841). En peu de temps, celle-ci prendra position, non seulement à l'île Maurice, à la Réunion et à Saint-Domingue, mais encore sur la côte occidentale d'Afrique.

«Les premiers enfants du P. Libermann s'embarquèrent pour l'Afrique, au nombre de sept, le 13 septembre 1843, à Bordeaux. Le 29 novembre, ils débarquaient au cap des Palmes (Libéria), seuls prêtres catholiques, sur toute cette côte, depuis le Sénégal jusqu'au Cap de Bonne-Espérance.

« Un mois après, l'un d'eux, le P. de Régnier, mourait d'une insolation, et, successivement, les autres tombaient à ses côtés.

«Dix-huit mois après la mort de ces premiers missionnaires, le P. Libermann apprit enfin que l'un d'eux, le P. Bessieux, avait survécu et se trouvait au Gabon..... Le P. Le Berre, envoyé à son secours, trouva son confrère, faisant tranquillement le catéchisme à quelques enfants noirs, sous une case en

feuilles de palmier. La chapelle était près de là, et du même style. On visita la caisse : c'était une petite boîte de fer, qui contenait un sou ! »

« En 1848, le Vénérable Libermann, avec ses fils, s'unissait à la Congrégation du Saint-Esprit, dont il devenait Supérieur général (1). »

Actuellement, les Missions desservies par les PP. du Saint-Esprit comprennent douze Vicariats et sept Préfectures apostoliques.

Depuis plusieurs années, le noviciat de cette Congrégation avait été établi à Grignon, hameau de la petite paroisse d'Orly, au sud de Paris, à quelque distance seulement du grand centre ouvrier de Choisy-le-Roi.

Mais au moment où l'abbé Mell y postule son admission, la persécution religieuse bat son plein. Combes vient de déclarer, en pleine Chambre, le 17 octobre 1902, que « puisqu'elle a la force », la majorité sectaire doit aller « jusqu'au bout ».

Quoique congrégation autorisée, la société des PP. du Saint-Esprit partagea l'honneur de cette persécution. Ne pouvant l'étouffer, le sinistre personnage voulut se donner le plaisir de la décimer. Il « décréta » la fermeture d'établissements qui lui semblaient inutiles (!) et Grignon fut compris dans cette liste de mort.

Tristes, comme des exilés, les Novices vinrent donc demander asile à la maison du Saint-Cœur-de-Marie, sise à Chevilly.

Superbe propriété, comme nous le dirons plus loin, Chevilly était déjà occupé. Cent cinquante scolastiques y faisaient leurs études théologiques. Le noviciat des Frères y était installé. Sous la conduite d'anciens profès, ceux-ci s'initiaient aux cultures et à différents métiers, dont la connaissance est indispensable

(1) Mgr Le Roy. Notice sur la Congrégation.

en Afrique. La ruche était donc pleine ! Et les « exilés », reçus, pourtant, comme des confesseurs de la Foi, furent obligés de s'installer tant bien que mal, et plutôt mal que bien, en des locaux qui n'étaient nullement faits pour un Noviciat. Sur le seuil de cette demeure si hospitalière, le P. Maître en avait averti ses enfants : « Souvenez-vous que nous ne sommes pas chez nous ; que nous avons donc à nous effacer et à nous gêner ! »

Ce fut dans ce Noviciat « de fortune » que notre postulant arriva au mois d'octobre 1904. Au fait, cette pauvreté de campement provisoire, ces dortoirs à l'aire d'asphalte, cette petite chapelle hâtivement restaurée, cette salle de communauté prise sur l'ancienne cordonnerie, ne furent pas pour déplaire au nouvel arrivé. Nous le verrons dans toute sa vie : il n'eut jamais cure ni des agréments de l'habitation, ni du confortable dans la demeure. Nous le verrons aussi, par ses lettres : il était fils de sa mère du côté de la « sévérité » ; il sera toujours le « pauvre missionnaire », l'« homme indigne de tout bienfait et de toute faveur ».

Un jour, par exemple, un docteur « avancé » lui interdira l'entrée dans son hôpital. Quelle sera la conclusion de cette humiliation ?

« Je m'en allai la mort dans l'âme, écrira-t-il, me demandant si ce n'était pas à cause de mes péchés qu'une telle mesure avait été prise ; si ce n'était pas à cause de mon peu d'esprit apostolique que tant de malheureux seraient privés de la visite du prêtre... »

On comprend qu'avec cette basse opinion de lui-même, tout était encore trop bon pour lui. Ajoutons à cela, la résolution arrêtée de parvenir à une très haute perfection : le P. Mell sera toujours très heureux de souffrir pour le bon Dieu.

L'acceptation joyeuse de la souffrance fut la base de sa vocation et le ressort de son apostolat. Aussi, de

ce côté, le Noviciat ne lui apprit pas grand'chose. Il ne fit qu'éclairer encore ses idées de sacrifice et d'immolation.

Il n'y écrivit point son journal intime, ou s'il le fit, il anéantit ce manuscrit qui nous eût été si utile pour suivre l'ascension de cette âme vers Dieu.

Cette année de probation, elle non plus, ne devait pas avoir d'histoire. Il n'y a que Notre-Seigneur, l'Ange Gardien et l'âme à connaître le remplissage de ces trois cent soixante-cinq jours.

On peut affirmer cependant que le novice passa une année heureuse, parce qu'il se sentait bien là où la Providence le voulait. Aussi arriva-t-il « sans s'en douter », au bout de l'année probatoire. Il n'oublia pas de mettre ordre à ses affaires personnelles, car « il voulait être pauvre à la saint François, nous dit une de ses lettres ».

Il écrivit donc à sa chère sœur, lui donnant procurations et indications. Ses biens immeubles furent vendus ; ses souvenirs de famille légués à un bienfaiteur de la jeunesse. Il n'oublia personne, pas même les pensionnés de l'Hôtel-Dieu de Pont-l'Abbé : « ...Quant à la lingerie, écrit-il le 12 août 1905, dépense-la au profit des malades et des pauvres. La montre de maman, ainsi que la chaîne, donne-la, de ma part, à Maria, en lui disant que c'est son parrain qui la lui offre, et qu'en retour, elle prie pour lui... La statue de l'Enfant Jésus, je désire la donner à M. X... ; cela l'aidera à penser un peu à moi dans ses prières. »

«Tu vas dire que je suis avide de prières. Oui. Jamais je n'en aurai assez, car j'ai bien besoin que le bon Dieu prenne pitié de moi. Loin de répondre, comme je le devrais, à ses bontés divines, je ne sais seulement pas l'en remercier. Je me demande parfois comment Il va recevoir l'offrande que je lui ferai à ma profession. Enfin, j'espère en sa miséricorde.

« Le 2 octobre, jour de cette profession religieuse, au Saint Sacrifice de la Messe, offre-moi à Dieu le Père, en union avec son Divin Fils, afin qu'un à cette divine offrande, ou plutôt, perdu en Elle, Il veuille bien me recevoir.

« Je termine en te proposant quelques pensées qui m'ont le plus frappé.

« La première est une parole sortie de la bouche d'un jeune Père de notre Congrégation, mort il y a quelques années. Après avoir soupiré, durant toute sa jeunesse, après les travaux de l'Apostolat, en Afrique, il se mourait après son scolasticat et, sur son lit de mort, il s'écriait : Seigneur, vous n'avez pas besoin d'hommes pour faire vos œuvres, pour étendre et faire connaître votre nom ! Ce dont vous avez besoin, c'est de sacrifice. Eh bien, me voici (1).

« L'autre jour, je lisais, je crois, en Louis Veuillot : La vie est un continuel effort de conversion.

« Enfin, je te soumets cette dernière pensée afin de t'encourager à prier pour moi et à faire prier pour tous les missionnaires. Mgr Le Roy, notre vénéré supérieur général, dans un de ses entretiens, nous disait : En Afrique, le principal ennemi du missionnaire, ce ne sont pas les lions, les sauvages ; c'est l'homme.

« Il faut donc qu'avant d'y aller, l'homme apprenne à se dominer et à se dompter. A cette intention, je te prie de faire, avec moi, une neuvaine à tous les saints, mais, en particulier, à saint Joseph, à sainte Thérèse, au Bienheureux Curé d'Ars et au Vénérable Père Libermann. Je veux demander à Dieu, par l'intercession de tous ces saints, les grâces de per-

(1) On comprend le sens donné par le mourant à ces paroles qui ne détruisent pas du tout la nécessité des messagers de l'évangile : *Quomodo credent sine prædicante... Fides ex auditu.*

sévérance, d'énergie, de volonté, de soumission aveugle et d'esprit de foi. Je veux lui demander aussi de m'éclairer dans mes études que je vais reprendre. Prie pour moi ; je prie pour toi. »

CHAPITRE VIII

La Profession religieuse. - Le grand Scolasticat

Le nouveau profès a revêtu les livrées de la Congrégation. Il en fait part à sa sœur, dans une lettre du 5 octobre 1905 :

« Bien chère Jeanne et bien chère sœur en religion,

« Nous voilà donc tous deux consacrés à Dieu, pour jamais ! Comment t'exprimer les joies dont le Seigneur a bien voulu combler mon âme ? Tu l'as compris avant moi : ces joies sont ineffables et intransmissibles.

« Merci pour les bonnes prières que tu as faites et fait faire à mon intention et à celle de mes chers confrères. J'en avais bien besoin, moi.

« La cérémonie de profession a eu lieu lundi, à 2 heures de l'après-midi. Tout s'est passé bien simplement : tout pour le cœur, rien pour les sens.

« Revêtus de la sainte soutane, nous étions quinze, agenouillés au pied des autels. Là, après avoir récité, tous ensemble, l'acte de consécration, nous avons prononcé successivement nos vœux qui devaient nous séparer, à jamais, des obstacles à la perfection, pour nous unir indissolublement à Dieu. Je parle de perfection ; n'oublie pas que je suis seulement dans la

voie. Ne te lasse donc pas de prier et de faire prier pour ton pauvre petit frère et ses chers confrères, afin qu'entrés dans le chemin, ils approchent de plus en plus du terme, qui est Dieu. C'est alors seulement qu'ils seront forts et pourront quelque chose. De la sorte, tu prendras part aux labeurs du missionnaire : tu auras aussi part à leur récompense...

« Prie pour moi... Ah ! je ne te le cache pas : je souffre, non pas seulement de me sentir si imparfait, mais aussi de voir que j'ai été infidèle à la grâce du bon Dieu. Comme nous le disait le Père Maître du Noviciat et comme on le comprend facilement, la cause de la déchéance du prêtre, c'est l'abus des grâces pendant son temps de probation.

« Que je voudrais faire connaître, à tous mes chers condisciples d'autrefois, les horizons que Dieu a bien voulu me dévoiler ! Aide-moi. Demande au bon Dieu qu'Il veuille bien les éclairer, leur faire comprendre qu'ils ne sauveront le monde qu'en se sacrifiant eux-mêmes, qu'en s'immolant, qu'en devenant d'autres Christs.....

« Il a donc fallu partir du Noviciat pour avancer dans le chemin de la vie. Pourquoi ne pas te le dire ? Je n'ai pas quitté ce cher Noviciat, sans verser une larme. C'était la joie et c'était la douleur qui se partageaient mon cœur. Je comprenais à ce moment, plus que jamais, les bontés que Dieu avait eues pour moi et je regrettais de n'avoir pas répondu plus tôt à sa grâce. Enfin la joie l'emportait néanmoins, car, à côté de mes injustices, je voyais la miséricorde divine.

« Deux mots encore pour te faire connaître ma situation au Scolasticat de Chevilly. Je suis donc en théologie, mais mes cours sont un peu embrouillés. Je suis, en partie, de la seconde année, en partie, de la troisième, si bien que n'étant pas doué de bilocation, je me vois obligé de sacrifier un cours commun

pour en faire un autre en mon particulier. En voici la raison : c'est que les matières que j'ai vues en première année de théologie, à Quimper, ne concordent pas avec le programme de Chevilly.

« Je ne sais si tu comprends ce langage ; je te dis cela, afin que tu pries pour moi. Demande au bon Dieu qu'Il m'éclaire, s'Il veut qu'un jour, je le fasse connaître aux petits noirs.

« Ton tout pauvre petit frère qui t'aime,

« A. Mell. C. Sp. S. »

Puisque Chevilly est le domaine des Grands Scolastiques, on nous pardonnera d'esquisser, ici, une brève description de cette belle et grande propriété.

L'historien de Chevilly, le Frère François-Marie, en fait remonter l'origine jusqu'à Charlemagne. Appartenant successivement au Chapitre de N.-D. de Paris, à partir de 1280, à messire Barthélemy Choissard de Jouy, vers 1750, à M. Jaune, qui acheta ce parc, en 1791, à MM. Outrequin, père et fils, enfin au baron Schieckler (1854), qui y bâtit un haras, la propriété de Chevilly fut achetée par les PP. du Saint-Esprit, en 1863. Elle a la forme d'un vaste quadrilatère, entouré de murs et d'un « saut-de-loup ». Aux anciennes constructions, il a fallu évidemment ajouter de nouveaux et vastes locaux, appropriés aux besoins de l'œuvre et au nombre des étudiants.

« Franchissons la clôture.... Les pavés inégaux de la cour intérieure rappellent leurs frères et contemporains du Palais de Versailles. Ces bâtiments vétustes, qu'habille une robuste vigne vierge, datent, en effet, de la première moitié du XVIII^e siècle, et sont l'ancienne ferme du « château », un petit château, genre Trianon, où logèrent quelquefois, à ce qu'il paraît, Louis XV et Jeanne du Barry. Bien déchu de

sa splendeur antique, le château fait maintenant partie du Grand Scolasticat. Tout à l'heure, nous le contemplerons à l'aise. Devant nous, dans l'ouverture d'un haut porche, s'encadre une statue de saint Joseph ; plus loin, apparaissent les murs de la ferme modèle, entourée des ateliers où travaillent les Frères.

« Traversons cette arche de verdure, à main droite. Une splendide allée de 60 à 70 mètres, parallèle à la construction principale, laisse entrevoir le perron du château. A gauche : le cloître. Entrons : voici la « galerie fermée », où les portraits des quinze Supérieurs généraux, depuis 1703, redisent aux cadets les vertus de leurs pères ; puis, le réfectoire, la salle d'études, l'oratoire tout simple qu'illumine le doux sourire d'une statue fort ordinaire, une petite Vierge en bois doré, la « Vierge de la Neuville ». Donnée en 1841, au Vénérable Libermann, par les Dames de Louvencourt, cette statue fut la première richesse de la nouvelle congrégation : on la conserve, pieusement, comme une relique.

« Nous ressortons devant le château ; vraiment, il a encore grand air, aux belles heures du matin, et les rocailles de la façade, les balustres croûlants, les marches usées du perron se reprennent joyeusement à vivre, dans l'air tout vibrant de lumière. Le rez-de-chaussée abrite maintenant le musée africain.

« Les grandes allées nous appellent ; soudain, nous y débouchons et c'est un enchantement ; l'allée du sud-ouest, longue de près de 500 mètres, nous salue du murmure de ses trois cents tilleuls. Surélevée de quelques mètres au-dessus du plateau, oasis d'ombre dense au milieu d'un petit Sahara, elle regarde, à l'horizon lointain, les collines boisées de Verrières et de Chatenay, dont les maisons, d'ordinaire enfouies dans la brume violette des paysages de France, apparaissent, aux jours clairs du printemps, toutes blanches, sous le coup de baguette magique du soleil.

« De ci, de là, de rustiques bancs de pierre qu'éclaboussent des lichens rouges. Nous découvrons, à notre gauche, le potager et le verger, puis les cultures. Il paraît qu'autrefois tout ce terrain était planté de roses. Souvenir plus tragique, trop historique, celui-là : durant la guerre de 1870, les Allemands occupèrent la propriété ; son mur d'enceinte, ses allées en terrasses, doublées d'un saut-de-loup profond, en faisaient une redoute assez forte. Les soldats du 35^e de ligne, partis de Villejuif et du fort de Bicêtre, une taupinière invisible, au nord, s'y firent massacrer, sans pouvoir l'emporter. Souvent encore, l'on trouve des balles de chassepot, en labourant la terre, ou des éclats d'obus incrustés dans les arbres.

« Voyez-vous, au milieu de l'allée sud-est, cette construction légère, dont la silhouette élancée imite de son mieux la Sainte Chapelle ? C'est le « Tombeau. » Les restes du Vénérable Libermann y reposent ; autour de lui, plus de cent de ses fils, Pères et Frères, que la mort a frappés, à Chevilly ou à la Maison-Mère, depuis un demi-siècle. Toute menue, avec ses fers forgés, d'une vraie valeur artistique, la chapelle jaillit de cette nécropole comme une fleur mystérieuse : symbole de l'Eglise africaine des temps qui vont venir, dont les missionnaires, autrefois, ont jeté les fondements et qui, nourrie de leur sang généreux et de leur sacrifice, grandit aujourd'hui sur des ossements desséchés, mais vainqueurs.

« Tel est à peu près le cadre extérieur, charmant au temps du renouveau, plus austère sous le ciel bas et les brouillards humides de novembre, où vivent, dans l'étude et la prière, une centaine de jeunes gens, nos Aspirants, ou, en style religieux, nos Scolastiques (1). »

(1) *Annales Apostoliques des PP. du Saint-Esprit* (mai-juin 1922), revue mensuelle, 30, rue Lhomond, Paris (V^e).

C'est parmi ces futurs missionnaires que le nouveau profès va prendre place.

Les études du Grand Scolasticat sont celles de tout grand séminaire, avec, en plus, quelques cours de linguistique et de médecine élémentaire.

Disons-le de suite : le théologien ne prit point rang parmi les « as » et ses argumentations n'auront jamais l'honneur de la publicité. Un autre point de vue nous intéresse davantage, celui de la sainteté.

M. Mell avait toujours médité cette grande parole du Seigneur : *Sine me, nihil potestis facere*. Tous ses efforts porteront à se convaincre que cette parole n'est pas un vain mot. D'un autre côté, comme son grand esprit d'humilité le conduira à se méjuger constamment, constamment aussi, ses désirs, sa volonté le pousseront à se rapprocher du Maître, à s'unifier avec Jésus afin de réaliser la parole de saint Paul. Il priera pour arriver à ce degré « d'identification » ; il fera prier et sa correspondance ne sera guère qu'un long et incessant cri de pitié, en considération de sa bassesse. Ses lettres ne contiendront guère que des demandes de prières, pour lui, pour ses confrères, pour les « pauvres » missionnaires, pour les âmes qui grouillent dans l'erreur et le péché.

Les lettres du P. Mell ! Elles reflètent, toutes, un parfum de piété douce et forte, d'humilité profonde, de soumission entière à l'égard de la souveraine Volonté ; la soif de âmes en est la caractéristique constante ; l'idée de sa sanctification en Dieu, en est l'immanquable fonds.

En les lisant, on se reporte naturellement aux « Lettres spirituelles » du Vénérable Libermann ; entre celles-ci et celles-là, il y a une vraie relation de père à fils : même simplicité d'expressions ; même douceur de langage ; même mode de persuasion ; mêmes redites, quand il faut appuyer sur un sujet important ; même mépris personnel de celui qui écrit

et qui conseille ; même touchante confession, — a nos yeux, exagérée, comme c'est l'habitude chez les saints, — de ses misères morales ; même doctrine aussi solide que simple, appuyée sur un très petit nombre de vérités directrices ; même conformité aux desseins de Dieu ; même conviction de l'inutilité de nos qualités humaines ; en action, comme en valeur, l'homme n'est rien : c'est « Dieu qui est tout » et qui opère tout..... Oui, vraiment, le jeune Religieux est bien « dans sa » Congrégation et « de sa » Congrégation !

Voici la lettre qu'au milieu de ses études, il écrivait, le 2 janvier 1906, à sa sœur bien-aimée.

F.-Ch.-S. (1) « Ma bien chère Jeanne,

« Jamais, encore, je n'ai été si en retard pour t'exprimer mes souhaits de nouvel an. Enfin, tu m'excuseras, car je ne t'ai pas oubliée, près du Bon Jésus. Je lui ai demandé, pour toi, en cette année qui commence, l'union la plus intime avec son Divin Cœur. Là, tu trouveras toutes les grâces dont tu auras besoin pour travailler à l'œuvre de ta sanctification. Pour t'aider dans ce travail d'union intime avec Notre-Seigneur, je t'envoie, enfin, le petit opuscule que je t'ai depuis si longtemps promis : *La vraie Vie, du P. Genoud*. Lis-le ; relis-le ; médite-le avec le cœur ; tu verras qu'il renferme la vérité. Oh ! si l'on comprenait ce que c'est qu'être avec Jésus ! si l'on comprenait qu'en Lui seul se trouvent la Lumière et la Force dont nous avons tant besoin !

« Le dernier jour de janvier, au réfectoire, pendant le petit déjeuner du matin, je vais faire le premier

(1) Ces lettres, qui sont devenues comme la devise épistolaire des Religieux du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, signifient : *Ferveur, Charité, Sacrifice*. Ce furent les dernières paroles du V. Libermann, à son lit de mort.

sermon de ma vie. Comme sujet, j'ai choisi le texte de saint Paul : *Cum infirmor, tunc potens sum*. — Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. Ces paroles, je vais tâcher de les commenter, en les appliquant à la vie du Bienheureux Curé d'Ars, qui, dans son néant et sa faiblesse, à cause de son néant et de sa faiblesse, fut fort de la Force même de Dieu. Demande au bon Dieu que je travaille ce petit sermon, et, si la Providence le permet, que je m'inspire toujours de l'esprit de mon héros : accomplir la plus grande gloire de Dieu, travailler au plus grand bien des âmes, et, cela, sans recherche aucune de moi-même, sans crainte des difficultés. Demande aussi qu'à son exemple, je m'abandonne entre les bras de Dieu.

« Hélas ! bien souvent, le démon vient me porter au découragement, soit sur le terrain de la perfection, soit sur celui des études. Je suis porté à mettre trop ma confiance en moi-même, et, tu sais ce que l'on peut par soi-même ! Je te fais ainsi ma confession, pour que tu exposes bien mes petites misères au bon Jésus et que, par tes prières, Il m'accorde la grâce de les vaincre généreusement.

« Prie pour moi, je prie pour toi.

« Ton frère qui t'aime et t'embrasse dans les Cœurs de Jésus et de Marie.

A. Mell, C. Sp. S. »

Ceux qui ont connu ces débuts de la prédication, dans un réfectoire de jeunes théologiens, au bruit plus ou moins assourdissant des assiettes, doivent se rappeler combien l'entraînement oratoire est difficile et combien peu, le prédicateur, dans ces « escholes de la parlerie » est porté à l'éloquence : la parole, l'« ars dicendi » y est réellement malaisée, voire pénible. Heureux encore est l'orateur, quand ses belles périodes, — des périodes qu'il avait crues « à

effet » — ne sont pas accueillies par des sourires prolongés, qui sont loin d'être approbateurs.

L'histoire rapporte que la veille du jour où M. Mell devait paraître en chaire, l'un ou l'autre de nos « futurs broussards » se promettait une bonne « tranche » de gaité, pour le lendemain matin. C'est un témoin, peut-être un acteur ! qui nous le dit, mais ce témoin ajoute que l'apôtre transpira tellement dans le débutant que les auditeurs furent « empoignés » et profondément touchés. M. Mell avait fait du bien. « C'est un saint homme », concluait-on à la récréation suivante, et les sentiments d'affection, qu'on avait pour ce religieux si modeste et si pieux, s'en trouvèrent, dès lors, considérablement renforcés.

Quand il eut à faire son second sermon, il s'en ouvrit encore à sa sœur. Lui avouant son impuissance et son insuffisance humaines, il lui dévoila ce qu'une fois pour toutes, il entendait être, en parlant aux hommes, au nom de Dieu : « Dans une date plus ou moins prochaine, je dois, dit-il, annoncer la Parole divine. Je prêcherai sur la reconnaissance. Sans doute, je n'aurai pas à convertir mon auditoire, (c'est toujours l'exercice du réfectoire) mais quel qu'il soit, le bon Dieu peut lui faire du bien et il peut se servir, à cet effet, de son plus misérable instrument. Je ne demande qu'une chose au bon Dieu : c'est qu'au moins, je provoque un sentiment d'amour à son égard. Avec cela, je me croirai grandement récompensé. Une fois de plus, donc, prie pour moi. » [Lettre du 16 juillet 1906.]

Cette lettre portait, comme lieu d'origine, le timbre de l'abbaye de Langonnet, où nos jeunes aspirants passaient joyeusement leurs grandes vacances. Elle avait été précédée d'une autre, datée de Chevilly, écrite le 24 juin précédent :

« Fête de la Saint-Jean-Baptiste, ton saint patron ! J'ai pensé à toi ce matin, surtout à la sainte commu-

nion. J'ai demandé au bon Jésus que nous soyons, tous deux, comme son saint précurseur, « une lampe ardente et luisante ». Une lampe ardente, — dans nos relations continuelles avec Dieu ; une lampe luisante, — par l'édification, dans nos rapports avec nos semblables. La seconde chose ne va pas sans la première ; si nous aimons véritablement le bon Dieu, nécessairement, nous ferons tous nos efforts pour le faire connaître et aimer de plus en plus..... Continue de prier pour moi, non pas seulement pour mon progrès intellectuel, mais, aussi et surtout, pour mon avancement dans la perfection.

« En effet, je t'annonce une grande joie : le bon Dieu semble me réserver, pour le 8 juillet, la grande grâce du Diaconat. Oh ! demande bien à N.-S. que ce ne soit pas pour ma perte que je reçoive cette faveur, mais pour sa plus grande gloire, ma sanctification et le plus grand bien des âmes. Je vois venir ce jour avec crainte, mais aussi avec joie, car je vais recevoir le Divin Esprit de Lumière et de Force qui guérira mon ignorance et ma faiblesse. De mon côté, je prierai Dieu de te faire participer à ce même Esprit. »

Quand cette ordination du diaconat fut passée, M. Mell en fit évidemment part à sa bonne sœur : « *Pax tecum !* lui écrit-il. Que la paix et le Seigneur soient avec toi ! Ces deux souhaits sont synonymes. Qui possède le Seigneur, possède la paix, et nul ne peut jouir de la véritable paix, sinon dans le Seigneur. La paix ! quel mot profond ! Scrute-le bien, et tu verras que cette paix consiste à ne se troubler d'aucune chose, ici-bas, mais bien à se servir de tout, même de ses propres défauts et imperfections, pour s'unir de plus en plus intimement au Divin Maître.

« Hier, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, nous avons eu salut du Très-Saint-Sacrement, et j'ai rempli ma plus noble fonction de diacre. J'ai tenu, entre mes mains, le corps de Notre-Seigneur, pour le mettre

dans l'Ostensoir et le déposer ensuite sur le Thabor. Je t'assure que le cœur me battait bien fort. J'aurais voulu manifester, au bon Dieu, ma reconnaissance, par un plus grand amour.

« Demande, je t'en supplie, que je sois moins de glace à l'égard du Divin Maître qui me comble de ses plus grands bienfaits. »

Une année d'études thologiques s'est donc écoulée. L'année qui va suivre sera pour M. Mell la « grande » année, celle du sacerdoce et de la Consécration à l'Apostolat.

CHAPITRE IX

Le Sacerdoce.

La Consécration à l'Apostolat

Notre-Dame-de-Langonnet est un vieux monastère fondé par saint Maurice au x^e siècle, sur les bords de l'Ellé, aux confins du Morbihan et du Finistère, Cachée dans ses landes, fière de ses gros chênes et de ses pommiers, l'abbaye s'égaie, chaque été, d'une singulière colonie de vacances : les scolastiques de Chevilly y viennent se reposer pendant deux longs mois. Le grand espace, l'éloignement de tout centre enfiévré d'affaires, les promenades solitaires, les pèlerinages aux petites chapelles blotties dans les ajoncs, la participation joyeuse aux travaux de la moisson, l'étude reposante de quelque science ou art d'agrément, tout concourt à faire de Langonnet l'étape idéale où l'on refait ses forces et où l'on s'entraîne aux excursions apostoliques.

Nous y avons laissé M. Mell, doublement heureux de revoir sa Bretagne si hospitalière et de se rapprocher de sa « chère Communauté de Pont-l'Abbé ». Une permission fut accordée au scolastique pour aller saluer Sœur Cécile et la bonne Mère Supérieure. « J'espère que, sans trop tarder, le bon Dieu nous permettra de nous entretenir plus intimement. En attendant, fais une bonne retraite. Mets-toi bien sous

l'entière dépendance du bon Dieu : que ce ne soit plus toi qui vives, qui agisses à l'avenir, mais que ce soit Lui qui vive et agisse en toi. Bon courage ! je serai avec toi, durant ces saints jours et j'espère avoir un peu part aux grâces abondantes que le Divin Maître, une fois de plus, se prépare à verser sur toi. Prie pour ton pauvre frère. Il en a besoin.

« Ce soir, mardi, puis jeudi, puis samedi, de 3 h. 3/4 à 4 heures, je m'exerce à dire la messe. Aie pour moi un petit souvenir à ce moment, car alors je m'appête à faire le plus grand acte qu'on puisse imaginer, au ciel et sur la terre. Bien dire la Messe, c'est tout. La mal dire, c'est le plus grand des malheurs. Souviens-toi que je ne dirai bien la Messe que dans la mesure où je serai pur et saint : donc, prie en conséquence. »

Il n'y a point de petites choses pour les saints, a-t-on dit. Et ainsi, il n'y avait point de côté négligeable pour notre scolastique. Un exercice quelconque, un essai de sermon au réfectoire, une répétition de cérémonie, tout est pris par le grand côté, le seul vrai, le seul profitable : le côté surnaturel. Tout est voulu, tout est exécuté en vue du grand et unique but de M. Mell : le sacerdoce. Il ramasse toutes les miettes de sa vie avec une sainte avarice. Il se croit si pauvre, si incapable de faire des choses extraordinaires qu'il s'applique à faire les moindres, extraordinairement bien.

Le grand jour de l'Autel approchait en effet.

Le 21 octobre, une lettre part pour Pont-l'Abbé : « Je ne puis t'écrire que deux mots. Il n'y a que deux jours que j'ai appris mon appel définitif à la prêtrise. Que je sois un prêtre selon le cœur de Dieu, voilà ce qu'il faut demander toute cette semaine pour moi. Notre-Seigneur a beaucoup encore à faire pour vaincre ma résistance à sa divine grâce ; mais Il est

le Dieu infiniment bon, infiniment puissant, qui peut tout en un seul instant. »

Le pouvoir du diacre est déjà bien grand, certes. Il prêche, il baptise, il porte le Corps de l'Homme-Dieu, il le distribue aux fidèles. Il reste cependant « ministre » ; il n'est encore que « serviteur ». Entre son rang, dans l'Eglise, et la place de prêtre, la distance est immense. Pour essayer de faire comprendre la grandeur du sacerdoce nouveau, la langue sacrée se fait petite, à dessein, pour balbutier à la créature des mots, des termes, des comparaisons qui en font deviner l'élévation, sans la définir, ni la montrer équivalamment. Le langage humain n'a jamais eu, n'a pas, n'aura jamais un nom pour déterminer Dieu, d'une manière adéquate. Il n'en peut avoir non plus pour expliquer le sacerdoce.

Si le Seigneur, cependant, éclaire suffisamment le prêtre sur la beauté et l'importance de son état et de son rôle, c'est bien dans la retraite préparatoire à son Ordination. Quelles pensées assiègent le cœur de cet homme, par exemple, quand, remettant son âme à son Créateur, la veille de ce grand jour, il s'endort, en se répétant à lui-même : Demain, je serai prêtre ! mon pouvoir dépassera tout ce que je puis imaginer. Ma bouche, mes paroles, mes gestes bénissants deviendront les paroles et les gestes de Dieu !

Que n'avons-nous, consignés sur le papier, ces désirs de l'âme, ces accents du cœur, ces actes d'amour, d'humilité, de sainte joie et de reconnaissance qui occuperont la veillée sainte du futur prêtre !

Comme joie de la terre, comme témoin de sa nouvelle dignité, M. Mell avait, près de lui, le bon abbé B..., le professeur dévoué, l'ami fidèle des anciens jours malheureux.....

Puis, le matin du 28 octobre parut..... Une fête d'apôtres..... un apôtre vénérable qui sacrait de jeunes apôtres..... On se reportait aux temps lointains

de l'Eglise naissante, comme le racontent les légendes du bréviaire : tel pape, tel pontife ordonne des prêtres, consacre des évêques, et, il les envoie aux terres nouvelles, barbares, qui, bien souvent, boiront le sang de ces martyrs.....

Dans cette humble chapelle de missionnaires, la vie de l'Eglise se renouvelle, comme en ses premiers jours..... *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terrae verba eorum.....* S'ils sont aujourd'hui si beaux, sur la Montagne, ces nouveaux prêtres, pour descendre dans la plaine, où les moissons succèdent aux moissons, c'est pour s'en aller aux derniers avant-postes..... et pour y mourir. *Fecit ordinationes, creavit presbyteros et misit eos !*

Encore humide des saintes onctions, la main prit la plume pour porter, à Sœur Cécile, les sentiments de joie et de gratitude, dont débordait le cœur de l'élu :

« F.-Ch.-S.

29 octobre 1906.

« Bien chère Jeanne,

« *Quid retribuam Domino pro omnibus quae retribuit mihi ? Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo. — Misericordias Domini, in aeternum cantabo !*

« Je ne te donnerai pas la traduction de ces paroles que tu connais sans doute. Oh ! oui, remercie le bon Dieu pour ton pauvre frère ; fais rendre beaucoup de ferventes actions de grâce. Que, par vos prières, j'obtienne enfin, du bon Dieu, cette immense faveur à laquelle Il veut me faire parvenir, à savoir : se faire tout en moi ; me faire tout en Lui. Ainsi, les amis agissent entre eux. Que tout l'univers puisse, à chaque instant de ma vie sacerdotale, se réjouir de la grande grâce qui, hier, a été déposée en l'âme de ton bien pauvre frère, et que, jamais, aucune âme n'ait à se plaindre de l'abus des grâces que Dieu lui donne, non

seulement pour sa sanctification personnelle, mais aussi pour toutes, toutes les âmes.

« Je descends du saint autel. Je t'ai immolée. J'ai immolé toute ta chère Communauté. J'ai immolé, offert, toutes les âmes qui nous sont chères. Je me suis offert, moi-même, avec la divine Victime. Ainsi, perdus en cette divine Victime, je suis convaincu que Dieu le Père aura bien voulu nous recevoir, malgré l'indignité de son ministre visible.

« Et maintenant, de ma main de prêtre, de ma main d'autre Christ, je te bénis, toi et toute ta chère Communauté, sans oublier personne. Que cette bénédiction retombe, copieuse, sur toutes vos chères âmes que j'aime de tout mon cœur de prêtre !

« Oh ! bien chère sœur, c'est à trembler quand on songe qu'un prêtre, qui pourrait sauver tant d'âmes, qui « devrait » les sauver, est peut-être cause, par sa tiédeur, sa lâcheté, son peu d'amour du bon Dieu, de leurs longues souffrances dans le Purgatoire, de leur perte éternelle, quelquefois. Donc, prie et fais prier pour que ton pauvre frère fasse fructifier, fructifier au centuple, pour lui et pour les âmes, le trésor de grâces que le bon Dieu lui a confié. »

Le nouveau prêtre a vingt-six ans. Du haut de son glorieux Thabor, il jette un regard sur son passé..... Que ce quart de siècle doit lui paraître « petit », malgré l'interminable chaîne de souffrances qu'il lui a fait porter ! « Petit », en durée, d'abord, en face d'un avenir qu'il désire si fructueux ; mais « petit », encore, et « bien peu de choses », quand il additionne la somme de ses larmes, de ses deuils, de ses déceptions et qu'il compare « cela » avec ce qui en est comme la providentielle résultante et le splendide couronnement.

Et pourtant, le terrible mal d'autrefois s'était, presque à la veille de l'ordination, dressé, de nouveau, menaçant. Le Père directeur avait hésité et c'était

pour cela que la décision avait été si tardive. A la fin, le bon et saint Père Fraisse (1) avait répondu affirmativement, mais il n'en restait pas moins vrai que la situation était angoissante. Le mal pouvait, de rechef, défigurer le visage ; les pays chauds, les Missions étaient pour aggraver encore cette infirmité. Il faudrait, sans doute, aux périodes où il n'y aurait pas d'inconvenance pour le Saint-Sacrement, se résigner à célébrer, tout seul, et pour le reste de sa vie, dans un petit oratoire d'infirmerie....

Huit jours après son ordination, le frère s'en ouvre à sa sœur : « Pourquoi ne te parlerai-je pas franchement ? Ma lèvre supérieure ne va pas mieux ; au contraire. Bientôt elle sera toute prise. Je souffre à ce sujet, non pas physiquement, car il me semble que je serais heureux de souffrir quelque chose ; si telle était la volonté du bon Dieu, mais je crains d'être en opposition habituelle avec cette Très Sainte Volonté. Voici pourquoi : par négligence, j'ai longtemps retardé de me soigner.

« J'ai plus de confiance en tes prières et en celles qui se font pour moi, qu'en la science de tous les médecins. Aussi, joins tes prières aux miennes et demande au bon Dieu que, s'Il veut que je souffre, eh bien ! je souffrirai, mais qu'Il ne permette pas que je fasse plus longtemps obstacle à sa Très Sainte Volonté. Mon âme et toutes les pauvres âmes y sont intéressées, et, par suite, la divine Gloire. Donc, assaut de prières ! En attendant, je dis la messe à l'infirmerie à un petit autel surmonté de la statue du Sacré-Cœur. »

Et c'est ainsi que commença, et se continua la dernière année d'études de l'aspirant missionnaire. Mais, il était si résigné, — on pourrait dire : si habitué de

(1) Directeur des Grands Scolastiques, mort à la suite d'un voyage en Afrique, où il avait été envoyé comme Visiteur des Missions.

souffrir, — il avait tellement confiance en la Providence que ce malaise ne l'empêcha ni de continuer ses cours de théologie, ni surtout de posséder cette tranquillité d'âme « que le monde ne peut donner » et qu'on ne trouve qu'en Dieu.

« Ce que j'ai prié le bon Dieu de nous accorder, écrit-il le 7 janvier 1907, ce que je Le prierai de nous accorder de plus en plus, c'est la Paix, « sa Paix ». La Paix du bon Dieu, mais c'est tout pour une âme qui veut L'aimer, puisque le ciel ne consiste pas en autre chose qu'à jouir de cette Paix, sans mélange et sans fin. Tu sais comment on l'obtient : cependant, comme on ne sait bien une chose qu'en se la remémorant fréquemment, si tu le veux bien, je te soumettrai quelques réflexions à ce sujet. Elle consiste uniquement à faire la Très Sainte Volonté du bon Dieu. Et comme nous sommes des enfants gâtés, sous ce rapport ! en effet, cette adorable volonté nous est clairement montrée par les commandements de Dieu, les préceptes de l'Eglise et spécialement les saintes prescriptions de nos Règles. Sois intimement convaincue de ceci : la Volonté du Bon Dieu n'est pas ordinairement que nous fassions de grandes choses, mais que nous suivions fidèlement, avec beaucoup d'esprit de foi et d'amour, toutes les prescriptions de notre Règlement, jusque dans les plus petits détails. Demande au bon Dieu que nous comprenions bien, d'une manière pratique, cette vérité.

« Mais pour arriver à cette Paix, par la soumission au Divin Vouloir, quel en est le moyen ? Le renoncement, en ce qu'il a de plus intime dans notre volonté et dans notre amour-propre. C'est là une immolation, un sacrifice, un martyre de tous les instants, mais combien il est agréable à Dieu ! Et ici, prenons garde ! cette immolation constante doit se faire par Jésus-Christ et en Jésus-Christ. Si nous agissons autrement, c'est en vain que nous travaillons. Dans la satisfaction

de notre amour-propre, nous ne saurions trouver le bonheur, le repos, la Paix. Abandonnons-nous donc au bon Maître, pour qu'il vive et agisse en nous, comme bon lui semblera. De la sorte, nous serons en garde contre la satisfaction de nous-mêmes et contre le découragement. Quand nous aurons été fidèles à la grâce du bon Dieu, nous nous en réjouissons en Lui, lui en attribuant toute la gloire. Quand, hélas ! nous aurons manqué de générosité à son égard, nous remercierons encore le bon Dieu qui permet que nous touchions du doigt notre faiblesse.....

« Mais je me perds à faire des considérations qui te sont familières ; je rougis presque de ce que je viens d'écrire ; enfin, j'espère que le bon Dieu en tirera sa gloire.

« Allons ! bon courage ! Paix et union en Notre Seigneur Jésus-Christ ! Prions beaucoup l'un pour l'autre et ne nous laissons pas troubler par quoi que ce soit.

« Ton pauvre frère qui t'aime, t'embrasse et te bénit.

« A. MELL, prêtre. »

Remarquons que cela est écrit à quelques mois seulement du jour qui doit à jamais fixer sa vie. Et il est malade, quand il parle ainsi de la Paix, malade d'une infirmité qui semble l'éloigner, pour toujours, de ses chères Missions. C'est qu'il la possédait tout entière, cette Paix de Dieu, avant de l'enseigner.

Résigné, heureux d'une résignation qui n'est ni plus ni moins qu'héroïque, il s'est fait l'épave, ballottée au gré des flots, ou plutôt, le jouet dont le Maître doit user selon son bon plaisir. Il a compris le problème du sacrifice ; il en a apprécié le prix ; il est convaincu que c'est lui qui, comme au Calvaire, purifie, sauve, convertit, sanctifie ; il sait que la souffrance, qui regarde le Golgotha, est la monnaie divine avec laquelle le vrai prêtre du Crucifié paie la rançon des

âmes. De se trouver en possession d'une telle richesse, il surabonde de cette joie supérieure que saint Paul connaissait si bien. Et la possédant, son grand désir est de vouloir enrichir les autres de ce même trésor de Rédemption. La sœur fidèle qui le suivait, les pas dans les pas, sur les sentiers du renoncement, avait, elle aussi, payé son tribut à la maladie. Voici comment son frère la console :

« Je descends du saint autel. Une fois de plus, je viens d'offrir à Dieu le Père, l'adorable Victime. Est-ce pour sa plus grande gloire et le plus grand bien des âmes que je sentais, haletantes, à mes côtés ? Parlons de la tienne. Tu souffres, me disais-tu, dans ta dernière lettre. Eh bien, ma chère Jeanne, je n'ai pas osé demander au bon Dieu de retirer, de dessus toi, sa Main, parfois bien pesante. Puisses-tu dire comme je l'ai dit pour toi : Que ce calice s'éloigne de moi, s'il est plus utile à votre Gloire qu'il en soit ainsi, mais, avant tout, que votre Volonté soit faite, et non pas la mienne. Le bon Dieu ne défend pas que nous lui demandions l'exemption de la souffrance ; nous lui témoignons, en le faisant, notre néant, notre misère, notre faiblesse, reconnaissant que, par nous-mêmes, nous ne pouvons rien. Ce qu'Il veut, c'est que nous acceptions avec joie, reconnaissance et amour son Divin Bon Plaisir. Si je te parle ainsi, ce n'est pas dans la crainte que tu n'aies pas cette bonne volonté de soumission, mais c'est que, vu notre pauvre nature, nous sommes portés à nous attrister quand nous ne ressentons pas, dans les sens, la dévotion, la charité envers le bon Dieu, la soumission à sa Très Sainte Volonté. Parce que nous serons insensibles, comme de véritables bûches, ne perdons pas courage, pour autant, mais, en toute paix et douceur, continuons à vivre, à agir, à souffrir et à mourir pour le plus grand bien des âmes. »

Cependant, l'année scolaire touchait à son terme.

Pour ceux qui avaient terminé l'apprentissage de la vie apostolique, Chevilly, une dernière fois, s'était paré de sa belle robe de printemps. Au bosquet, les violettes, qui symbolisent l'humilité, et les lierres tenaces qui s'agrippent aux vieux tilleuls, comme l'âme doit s'attacher à son Dieu, semblaient faire la cour à la « Vierge des Missions ».

Devant cette Madone accueillante, les prêtres d'hier, chaque jour avec plus de ferveur, venaient s'offrir au Saint Cœur de Marie :

Adsumus, alma Parens, missuri retia Verbi.

Les grandes allées n'étaient plus qu'une longue voûte gothique de sinople, sur le sol de laquelle s'étaient étendus les tapis de l'incomparable Fête-Dieu. Que Chevilly semble beau et doux à ceux qui vont partir jeter les filets du Verbe et se faire pêcheurs d'hommes !

On approchait du 14 juillet. Cette année-là, la Congrégation du Saint-Esprit célébrait la fête de la Dispersion des Apôtres, et, comme tous les ans, c'était le jour où les nouveaux missionnaires « réunis pour la dernière fois » recevaient leurs obédiences.

Le 2 juillet, une dernière lettre était partie de Chevilly. « Pour la dernière fois, disait-elle, je t'écris du Scolasticat et plus que jamais je t'écris pour te demander des prières. Prie beaucoup ; fais prier beaucoup pour ton bien pauvre frère et ses chers confrères qui, je le crois, sont aussi un peu tes frères. Dimanche 14, nous aurons une journée bien précieuse devant le bon Dieu. En ce jour, Il répandra sur nous ses plus grandes grâces et je voudrais, en faisant prier pour nous le plus possible, faire participer à ces grâces, un grand nombre d'âmes. Le matin, nous aurons grande ordination : 35 tonsurés, 27 minorés, 21 sous-diacres, 1 diacre et 3 prêtres. Et puis, le soir, 31 partants, dont ton tout pauvre frère,

vont faire à jamais leur Consécration à l'Apostolat. Nous ne nous appartiendrons donc plus, mais nous serons à jamais la chose du bon Dieu, pour aller où Il voudra, pour faire ce qu'Il voudra, et rien autre chose. C'est beau, mais c'est terrible. Si l'on n'avait pas une confiance illimitée en la grâce du bon Dieu, l'on serait tenté de reculer. A partir de ce jour, devant le monde, nous serons appelés « Pères ». Hélas ! devant le bon Dieu, le serons-nous également ? Pourrons-nous rendre le témoignage que, sans cesse, nous travaillerons, à l'exemple de saint Paul, à engendrer des âmes à Jésus-Christ ? Plaise à Dieu que nous ne nous attribuions jamais les honneurs de cette paternité, si nous ne devons pas en assumer la charge, car ce jour-là deviendrait, pour nous, le suprême motif de condamnation. Où serai-je envoyé ? Dieu le sait. Pour moi, malgré mes préférences, je ne demande qu'une chose au bon Dieu : c'est que là où je serai, je n'aie, partout, en tout, et toujours, qu'un but, le vrai but du prêtre, de l'apôtre : la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de toutes les âmes. Prie donc ; fais donc prier beaucoup ; agis, souffre pour nous tous...

« Ton pauvre petit frère qui t'aime, qui t'embrasse et qui te bénit en les cœurs de Jésus et de Marie.

« A. MELL, prêtre, c. sp. s. »

Rien n'est théâtral dans la cérémonie de la Consécration de l'Apostolat, chez les PP. du Saint-Esprit. La scène, pourtant, n'est pas sans grandeur. Encadrant trente, quarante jeunes gens qui vont partir, des vétérans d'Afrique sont revenus, pour la circonstance, au berceau de leur vie religieuse ; l'exotisme les a marqués pour toujours ; leur figure révèle la perniciose emprise des climats sous lesquels ils ont travaillé et souffert. Les « benjamins » de la famille

sont là aussi, et Dieu sait quels sentiments font battre leur cœur en ce moment. Le Supérieur général, tel un patriarche des temps antiques, est à l'autel. Lui aussi, avant d'être le « Père » a été le rude tâcheron d'Afrique. Il parle : son discours, comme toutes les choses de l'affection, est sensiblement le même, chaque année, sans qu'il soit pour cela une répétition. Le salut solennel commence ; les fronts s'inclinent au *Tantum ergo*, s'inclinent, plus bas encore, devant l'ostensoir d'or. Puis, dans le religieux silence, une voix forte, assurée, s'élève. C'est l'adieu ! Des larmes coulent bien souvent :

Loin du berceau, nous creusons notre tombe,
Mais Dieu le veut ! mais Chanaan succombe !
Au ciel ! au ciel le rendez-vous !

Au fond de la petite chapelle, parmi le groupe des parents et amis, l'émotion se prolonge et l'on surprend quelques sanglots. C'est touchant, en vérité, pas autant, néanmoins, que cette scène renouvelée de quelque catacombe, celle où le Pontife s'étant assis, il donne, combien affectueusement ! le baiser du départ à ceux qu'il envoie au nom du Seigneur.

Et maintenant, dans la grande salle d'études, le Père Général va distribuer à chacun un morceau de son vaste domaine..... C'est fait..... Le soir, au Tombeau, la dernière prière, près des morts, près du Vénérable Fondateur..... Un dernier chant..... C'est tout. La vie de préparation est terminée.

Le Père Mell, — dorénavant, il aura droit à ce titre, — fut, avec un autre confrère, désigné pour la Guinée Française.

Le lendemain, après avoir visité N.-D. des Victoires et Montmartre, il prend le train pour sa Bretagne. Le 16, il est à Sainte-Anne-d'Auray, où il célèbre la messe. Le soir, il arrive à Pont-l'Abbé.

Le dimanche suivant, il chantait sa première grand-messe dans la belle église de N.-D. des Carmes. Quelques jours plus tard, il prêchait la « messe de départ » d'un de ses confrères, le P. Quélenec. Il avait pris comme texte de sermon « *Sitio ! j'ai soif des âmes* ». Il redoutait presque de monter en chaire, car c'était la première fois qu'il devait parler dans une église paroissiale. « Je m'attends bien à descendre de chaire, écrit-il humblement à sa confidente. Enfin, ça ne fait rien, si, de cette manière, je dois faire du bien aux âmes. »

Un témoin de la fête dit, au contraire, que ce fut très bien et très beau.

CHAPITRE X

En avant ! — La traversée

La lettre d'adieu, que le missionnaire écrivit à sa sœur, est la suivante :

Paris, 23 septembre 1907.

« Ma bien chère Jeanne,

« Je viens de N.-D. des Victoires où, comme je l'ai dit sur une carte que tu as dû recevoir, j'ai pris congé de tous ceux que j'aime et qui m'aiment encore ici-bas. C'est là aussi, comme le firent mes pères dans la Congrégation, le Vénérable Libermann, les PP. Le Vavas seur et Tisserand, que je me suis prosterné devant la Madone, pour qu'Elle daigne faire de moi un instrument moins indigne et moins inapte de la divine grâce.

« Je suis heureux, heureux d'être enfin arrivé au but auquel il a plu au bon Dieu de m'appeler. Mais je tremble aussi à la pensée de la terrible mission que je vais avoir à remplir au milieu de mille difficultés, qui viendront du démon, des créatures et surtout de moi-même. Je ne me fais pas illusion : je ne ferai du bien aux âmes, je ne procurerai la gloire de Dieu, je ne serai missionnaire et apôtre que dans la mesure où je serai vide de moi-même, uni au Divin Maître, perdu en Lui, en un mot, je ne serai missionnaire qu'autant que je serai saint. Et pour

cela, que faut-il ? Etre fidèle, attentif aux inspirations du bon Dieu. Oh ! prie donc ; fais beaucoup prier pour moi, ton pauvre frère, pour tous les prêtres, pour tous les missionnaires, afin qu'ils deviennent saints au sens que je viens de te montrer, et alors, j'en suis convaincu, tous feront du bien, beaucoup de bien, car, si c'est le bon Dieu qui vit en eux, peuvent-ils faire autre chose ?

« Je pars ce soir, à 8 heures 20. Je serai demain à Bordeaux. Notre Révérend Père Préfet apostolique de la Guinée, le bon Père Ségala, rentre avec nous. Prie spécialement pour lui ; il rentre, je crois, par dévouement, car il est loin d'être en bonne santé.

« Le Père Maître des Novices, le P. Genoud, nous a dit, hier, en nous faisant ses adieux, de faire du bien en toute simplicité, en toute paix et douceur, ne se faisant nullement souffrir, en faisant nullement souffrir les autres, mais en laissant bien simplement le bon Dieu vivre et agir en nous.

« Fais mes adieux à tous ceux qui veulent bien s'unir à moi, dans mon apostolat, à tous nos chers parents ; dis-leur que le pauvre missionnaire africain que je suis, ou, du moins, que je veux être, ne les oubliera pas, quoique éloigné d'eux ; que je les porte, de plus en plus, dans mon pauvre cœur d'Apôtre, afin de prier, souffrir pour eux...

« Allons, bien chère Jeanne, je n'ai pas le temps de t'écrire plus longuement. Il est 5 h. 1/2. Encore deux heures, et, en route pour Konakry. Bon courage ; je prie, je vis, j'agis, je voudrais souffrir aussi un peu pour toi et pour tous ceux qui prient, vivent agissent et souffrent pour moi.

« Ton pauvre frère qui t'aime, t'embrasse et te bénit en les cœurs de Jésus et de Marie.

A. MELL,

« prêtre, miss. apost. de la Guinée française. »

Le lendemain, c'était Bordeaux, la Procure des Pères du Saint-Esprit, l'enregistrement des bagages, les derniers achats, l'embarquement. Le P. Mell fit, comme tout jeune missionnaire, son journal de bord. Nous l'avons heureusement entre les mains. La note surnaturelle n'en sera pas exclue.

Mercredi 25 septembre. — Le Paraguay est à quai. Il est 3 heures du soir ; le trottoir roulant est enlevé ; le canon retentit..... Adieu, France ! Les quatorze missionnaires, qui sont à bord, se découvrent, se signent et chantent, à mi-voix, l'*Ave, Maris Stella*. C'est fait. Peu à peu, nous nous éloignons, glissant bien tranquillement sur les eaux sales de la Gironde. Appuyé au bastingage, je dis mon bréviaire et récite mon chapelet. Ma pensée s'envole vers tous ceux qui, là-bas, aiment le missionnaire, quelle que soit son indignité. Je suis des yeux la côte. Ça et là, j'aperçois les clochers des églises ; je me transporte, par le cœur, au pied de N.-S. qui y réside. Il est 6 heures ; la nuit tombe, la terre est déjà, là-bas, loin, bien loin..... La cloche sonne pour le dîner : roulis, tangage se font sentir. On tient bon quand même. Le repas fini, on monte sur le pont, où nous attend notre chaise longue : elle nous servira pour faire la sieste, autant, du moins, que le bon Dieu et la nature nous le permettront. Tout va bien dans le « clan » missionnaire : on parle, on rit, on étudie les divers moyens d'éviter le mal de mer. Celui qui obtient le plus de vogue, c'est celui de la ficelle. Il suffit de se serrer le cou, tout juste pour ne pas étouffer : le malaise disparaît aussitôt ! Pl.....

Vers 9 heures, les prières sont dites ; chacun se met en devoir de gagner son logement ; nous sommes à quatre, dans notre cabine : deux Gabonais et deux Guinéens. Les lits sont étagés ; j'ai l'honneur d'occuper la couchette supérieure. On a bien ri, en nous ins-

tallant dans ce dortoir nouveau genre, autant ri que nous avons bien dormi.

Jeudi 26 septembre. — A 3 heures du matin, grand branlebas. Par la lucarne entr'ouverte une vague audacieuse s'est précipitée, sans crier gare : les PP. C... et G... sont arrosés d'importance. On se lève ; on ferme le hublot, et, après avoir ri un bon coup, on se rendort. Pas pour longtemps. On se consulte pour savoir qui a le pied assez marin pour dire la sainte messe ; couchés, ça va ; mais debout, la situation n'est plus la même. Grâce à l'autel portatif, le P. Olivier (1) et moi pouvons célébrer. N.-S. veut bien descendre dans notre petit réduit. C'est qu'il n'est pas comme les petits princes de la terre, — Lui ; qu'il lui faut peu de choses pour nous aimer ! — Déjeuner ; chaise longue. Somme toute, le mal de mer ne fait pas encore trop de ravages parmi nous, et puis, du moins, nous, nous saurons souffrir en missionnaires, avec joie et amour.

L'après-midi, je me suis cru trop marin ; le bon Dieu a voulu m'éprouver ; sans être précisément malade, j'étais assoupi, étourdi, dégoûté, prêt à vomir. Bref, je l'avais ce fameux mal de mer ! Je n'ai pas essayé les remèdes soi-disant efficaces..... J'étais content de souffrir, mais j'aurais voulu souffrir davantage en missionnaire. — Dîner ; au bout de la table, dominant les autres de toute sa grandeur, siège le P. Ségala. Il paraît souffrant, le bon Père. De fait, la mer « moutonne » fameusement. On parle de tempête prochaine : en avant, quand même, pour Dieu et pour les âmes ! Le mal de mer règne en maître ; plusieurs s'absentent de table pour revenir plus ou moins crâneurs, mais si blêmes !!! la plupart de

(1) Jeune Père, envoyé en Guinée, et qui mourut six mois après son arrivée, frappé d'insolation. Il repose à Boffa, non loin du cher Père Mell.

ceux qui s'éclipsent ne se montrent plus ; les sonnettes résonnent de tous côtés. Où donc est la fameuse ficelle ? Malgré tout, on est joyeux, mais, par prudence, on ne monte pas sur le pont ; on rentre dans sa cabine : on y rit, on y chante, on y jase. A 9 heures, prières, puis, au lit. Vers minuit nous doublons le cap Finistère.

Vendredi 27 septembre. — On côtoie l'Espagne. Ce matin, il y a quatre messes à bord, dans notre pauvre petite cabine. Les PP. Ségala et Côté (1) sont fatigués. Je me crois passé marin tout à fait... pas pour longtemps : à peine ai-je dit la sainte messe, fait mon action de grâces et pris le petit déjeuner que je me vois, une fois de plus, obligé de nourrir les petits poissons du bon Dieu.... Au déjeuner de 11 heures, j'essaye de faire bonne figure : venu à table, je constate la vérité du proverbe : « L'appétit vient en mangeant. » — Formidable sieste, puis, bréviaire et chapelet sur le pont. On y a tendu de vastes toiles qui doivent nous mettre à l'abri du soleil. Les côtes d'Espagne ont disparu ; de l'eau, de l'eau, partout de l'eau. Nous attendons, avec impatience, les Canaries. De temps en temps, des vapeurs : on échange les saluts, les sirènes se font entendre. A 3 heures, on stoppe en pleine mer : grand émoi parmi les passagers : on vient, on va, on court, on descend, on monte. Ce n'est rien : une avarie de machine. — Le soir, dans la cabine, réédition gratuite de plain-chant grégorien, mélange de « Botrel ».

Samedi 28 septembre. — Nous dormions ce matin, très paisiblement, quand, tout à coup, de terribles vagissements se font entendre ; c'est un pauvre chat qui s'est égaré dans nos parages, un pauvre chat qui,

(1) Préfet Apostolique de l'Oubangui-Chari.

probablement, est, comme nous, victime du mal de mer. Nous sommes sans pitié, menaçant cette bête importune de lui faire prendre le chemin du hublot ; elle semble comprendre, et part... Bon ! voilà que le chauffeur nettoie ses machines : c'est un grincement agaçant de ferrailles, de l'autre côté de la cloison. — A 4 h. 1/2, tout le monde est debout, mais on constate que le roulement du bateau a considérablement augmenté. Pour moi, par prudence, j'ai cru devoir m'abstenir de célébrer. Après le déjeuner, je suis monté sur le pont, où, étendu sur ma chaise longue, j'ai dit mon office, récité mes chapelets et.... rêvé. Oui, j'ai rêvé devant les beautés de la mer, et, me rappelant la parole du psalmiste : *mirabile maris consueti sunt iter*, j'ai compris que cette phrase pouvait se traduire ainsi : ils ont suivi les chemins à la fois admirables et redoutables de la mer. Perdu dans ma rêverie, je crains, pour ainsi dire, de bouger, — et c'est pour cela que j'ai qualifié de « redoutable » la route de la mer. Ça ne va pas.

Qu'il fait chaud le soir, en rentrant dans sa cabine ! Bah ! il faut bien souffrir d'une manière ou de l'autre, sinon l'on ne serait plus missionnaire.

Dimanche 29 septembre. — Le beau jour du Seigneur ! Comment va-t-il se passer à bord ? Bien tristement, pour un cœur de prêtre, de missionnaire, d'apôtre. Sur 100 à 150 passagers, un tout petit nombre seulement est venu à la messe. Enfin, nous sommes favorisés, nous. Le malaise est définitivement « à l'eau ». Seuls, nos deux anciens Pères ne vont pas ; ils n'ont pu célébrer, mais leur sacrifice d'abstention n'a pas été moins agréable au bon Dieu, j'en suis sûr. Le P. Ségala souffre de la fièvre ; il se console en songeant que, dans six jours, il sera dans sa bonne ville de Konakry. Hier, soirée à bord.

Lundi 30 septembre. — Grande joie. Les PP. Ségala et Cotel sont devenus gaillards : la famille est complète. La mer est très belle et très calme, et d'un bleu !... Le soir, après le dîner, tout le monde s'est réuni sur le pont, et là, concert à notre façon : une petite flûte à quatre sous faisait tous les frais d'orchestre : alors, chacun de nous y est allé de sa romance. Il fait encore jour ; on signale Ténériffe ; nous ne nous y arrêtons pas ; la nuit nous empêche de voir la neige éternelle et la fumée de son volcan.

Mardi 1^{er} octobre. — Après notre soirée musicale d'hier, je me suis attardé sur le pont... Retiré à l'écart, accoudé sur le parapet, j'écoutais le bruit des vagues. Il faisait nuit noire, mais je voyais..... je voyais, tour à tour, et la Guinée et la Bretagne, avec tous ceux qui me sont chers en ces deux pays. Si je m'étais écouté, j'aurais dormi sur le pont, mais, me rappelant ce qu'on m'avait dit, j'ai regagné ma méchante cabine, où, selon mes prévisions, j'ai beaucoup sué, beaucoup remué et peu dormi. C'est une accoutumance à la souffrance.

4 heures du matin. Sainte messe. Enfin ! nos deux bons Pères ont pu la célébrer également. Le bon Dieu a dû être bien content, car leur divin sacrifice a été précédé de petites, mais longues souffrances.

Mercredi 2 octobre. — Fête des Saints Anges Gardiens. Second anniversaire de ma profession religieuse. J'aurais été heureux de célébrer en ce jour, mais le bon Dieu ne l'a pas voulu : que son saint Nom soit béni ! J'ajoute que la privation de la messe n'est pas due au mal de mer. Nous sommes trop nombreux pour un temps relativement restreint ; nous sommes donc obligés d'avoir un « tour ». Par ailleurs, nous sommes comme des princes. Il me semble que le missionnaire, véritablement abandonné au

bon Dieu, est une énigme. Un jour, il est dans le bien-être, et même, l'opulence, et alors il remercie le bon Dieu qui le comble de ses bienfaits dans l'ordre de la grâce. Le lendemain, il est dans la pénurie, la misère, la souffrance, et alors il remercie encore le bon Dieu de ce qu'Il veut bien le faire participer ainsi à sa divine Croix, et par là, à sa Gloire et à l'œuvre de la Rédemption des âmes. L'essentiel, ce n'est pas de souffrir, ce n'est pas de jouir ; l'essentiel c'est de faire en tout, partout et toujours la très sainte Volonté du bon Dieu, avec beaucoup, beaucoup d'amour. Jouir, sans aimer, ce n'est rien ; hélas ! c'est même offenser le bon Dieu. Souffrir, sans aimer, c'est une chose terrible. Jouir, en aimant Dieu, c'est le bonheur. Souffrir, en L'aimant, c'est un trésor.

Il y a donc deux années depuis ma profession. Aujourd'hui, suis-je plus religieux qu'il y a deux ans ? je tremble quand j'y songe.

Demain, nous allons coiffer le fameux casque colonial. A Konakry, nous prendrons la soutane blanche. A quand les photographies de ma pauvre personne africanisée ?

Jeudi 3 octobre. — Tous, sauf le R. P. Ségala, nous disons la sainte messe. Nous devons arriver à Dakar, vers midi. A 10 heures, grande tornade, pluie, vent, tonnerre : tout se met de la partie. Je descends vite du pont où je me trouvais, à ma cabine, pour fermer le hublot. Chacun barricade les portes, et ordre est donné de rester, chacun, à l'endroit où il se trouve, qui, en haut, qui, en bas. Me voilà donc emmuré, tout seul, dans ma cabine, sans pouvoir jouir du beau spectacle de la mer déchaînée qui, furieuse, frappe à grands coups de vagues contre la fenêtre. La tempête a duré une demi-heure. — Encore une histoire de hublot... A table, pendant le déjeuner, on étouffe ; on ouvre donc, mais allez vous fier

à l'océan ? Pendant qu'une religieuse se sert une portion d'omelette, une vague entre, toujours sans se faire annoncer : les verres sont renversés, et l'omelette est « soufflée », enlevée du plat qui chavire dans la main du garçon. Pauvre petite Sœur Bleue (1) !..... mais elle n'a pas froid aux yeux..... un tour à sa cabine, et elle revient, souriante, presque vainqueur, au milieu d'une hilarité générale. On croise l'*Europe*, autre bateau de la Compagnie des Chargeurs Réunis : pavois, sirène, saluts... Nouvelle alerte, nouveaux signaux : c'est Dakar. Nous apercevons le superbe palais du Gouverneur. Nous aurions voulu apercevoir aussi la pauvre petite église qui sert de cathédrale ; là où qu'il soit, je salue Notre-Seigneur.

Quelle a été ma première impression, en voyant pour la première fois, mes pauvres, mes chers noirs ? Je dois le dire : c'est la profonde impression de tristesse et de pitié. Les Européens, qui sont à bord, se précipitent au parapet, pour les voir ; ils leur jettent des sous à la mer, et ces pauvres noirs, vêtus... très à la légère, laissant leur pirogue voguer à la dérive, se jettent à l'eau, pour ramasser le sou du « mous-sié » ou de la « mondame », comme ils disent. Moi, à vrai dire, j'éprouve un serrement de cœur. Je souffre de voir que ces pauvres créatures, semblables à nous, ne sont, aux yeux de ceux qui n'ont pas la foi, en rien supérieurs aux animaux. Je ne suis pas descendu à terre. Il fallait payer deux francs, et la simple curiosité ne doit pas faire déroger au vœu de pauvreté. J'écris des cartes ; je récite mon bréviaire ; je me mets à prier pour ces pauvres noirs et pour ceux qui veulent bien encore les aimer.

A 6 heures du soir, tous les passagers rentrent.

(1) Sœurs de l'Immaculée Conception de Castres. On les appelle communément « Sœurs Bleues », à la Côte, à cause de la couleur de leur vêtement.

Autour du paquebot, c'est une forêt de pirogues qui nous valent, jusqu'à 8 heures, des regards indiscrets à travers le hublot : cette étrange et subite apparition nous fait bien rire, une fois de plus. Enfin, la sirène retentit, le canon tonne, l'hélice se remet en mouvement, le bateau reprend son mol balancement : en route pour Konakry ! Nous y serons samedi, vers midi, paraît-il. Notre cabine devient inhabitable ; je m'étends tantôt ici, tantôt là, sur les bancs de la salle à manger : tous ces déplacements ne m'empêchent pas de suer. Mais ne nous plaignons pas : je fais seulement mon apprentissage de missionnaire.

Vendredi 4 octobre. — A 4 heures, lever, oraison, sainte messe. Tous, sauf encore le bon Père Ségala, nous avons le bonheur de communier.

Samedi 5 octobre. — Konakry n'est pas encore en vue, mais on sait qu'il n'est pas loin. Cela réjouit tous les Guinéens qui, malgré la bonne traversée, sont heureux d'arriver. Les messes sont donc dites de très bon matin... Terre !... Terre de Guinée ! Terre de Konakry ! A l'horizon, la masse bleuâtre des îles de Los... Nous les contourrons bientôt, nous extasiant sur la prodigieuse végétation qui les revêt... Au fond, Konakry... Nous sommes en grande rade. Le *Paraguay* veut repartir aussitôt. Nos bagages sont descendus dans une chaloupe. Nous les y suivons nous-mêmes. Nous sommes au wharf... Comment ? pas un Père de la Mission ?... Des chrétiens, seulement, qui ont reconnu le bon P. Ségala... Comme on voit qu'il était aimé ici ! Je participe à ces manifestations de sympathie, puis, nous montons la grande rue du Commerce.

A la Mission, on doit ignorer le jour de notre arrivée ?... le paquebot a dû aller plus vite que le télégramme lancé de Dakar ?... ça peut arriver, en

Afrique, paraît-il ! Pourtant, en approchant d'une jolie concession, nous devinons un remue-ménage insolite... Nous franchissons la grille : le P. Quillaud accourt... on s'embrasse, les enfants se précipitent vers nous, les cloches sonnent à toute volée, les catholiques accourent. C'est la joie ! c'est le délire !! ce qui est tout naturel, surtout si l'on songe que l'on n'attendait plus guère le P. Ségala, dont le départ a été décidé à la dernière heure. Les cloches (un joli carillon !) sonnent toujours ; à genoux, devant le tabernacle, dans l'église provisoire, nous remercions Notre-Seigneur et, lui faisant don complet de nos personnes, nous nous mettons à son service.

Nous sommes à table, quand arrive le fameux télégramme. Il avait été ainsi rédigé : Ségala arrive avec Mell, Olivier ! Oyez l'intelligence supplétive de l'administration des P. T. T. Le P. Quillaud lit : Ségala arrive avec Mademoiselle Olivier... On rit, on rit longtemps à cette table de famille. Comptons-nous : avec le P. Quillaud, qui faisait fonctions d'administrateur apostolique, il y a les PP. Reeb et Sage et le bon Frère Claudien. Comme on sent ici la vérité de la parole biblique : *Quam bonum habitare fratres in unum* !

La maison, — la Préfecture, comme on dit —, est provisoire comme l'église ; elle est ombragée par une magnifique allée de manguiers.

Dans la soirée, nous allons saluer, avec le R. P. Préfet, les Sœurs de la Mission. Quelle ovation, en revoyant le P. Ségala ! Je connais quelque sœur, là-bas, en France, à Pont-l'Abbé, qui eut été heureuse de se trouver au milieu de ces bonnes et dévouées religieuses de Saint-Joseph de Cluny.... Tout le monde est en fête, et puis, on travaille à décorer de tous côtés : demain, c'est la solennité du Saint-Rosaire. Le P. Ségala, trop fatigué pour chanter la messe, me délègue. J'accepte cet honneur. Mais, en attendant de

pontifier dans cette humble cathédrale, il faut songer à trouver un gîte pour la nuit. Nos chambres sont préparées à la Résidence de Saint-Antoine. Nous y sommes, le P. Olivier et moi, reçus, comme des fils, par le bon vieux P. Stoffel. Il est en Afrique, depuis 1868, et il espère y rester encore longtemps, nous dit-il. C'est de bon augure pour nous !

Dimanche 6 octobre. — A 4 heures et demie, lever, oraison. Je répons la messe du P. Olivier puis, en route pour la mission Sainte-Marie de Konakry.... Plus d'un kilomètre à parcourir, mais qu'est-ce que cela pour un missionnaire, surtout, un missionnaire revêtu de la soutane blanche et du large casque colonial ?

Sur la route, beaucoup d'indigènes.... Un groupe d'enfants s'en va, devant nous : « Bonjour, Pères ! » nous disent-ils. — « Wo maman (bonjour !) leur répondis-je. Où allez-vous ? » — « A la messe ! » — « Ah ! très bien, et moi aussi. » — « Tu es le Père nouveau ? » — « Oui. » — « Et l'autre ? » — « Père nouveau aussi. » — « Tu vas rester à Konakry ? » — « Tu veux ? » — « Oui. »

Nous arrivons. A 8 heures, l'église est pleine : plusieurs Européens, des noirs surtout. J'étais tout fier, oh ! non pas pour moi, mais pour le bon Dieu. Du fond du cœur, je disais et répétais : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam* ! J'avais, à côté de moi, non pas un diacre, non pas un sous-diacre, mais six petits enfants noirs, habillés en petits cardinaux, avec leur soutanelle, leur rochet et leur camaï. Ils n'avaient ni bas, ni gants blancs ; tout était en... peau naturelle : c'est plus économique. Après l'évangile, le R. P. Préfet est monté en chaire. Il a souhaité le bonjour à tous et a montré aux noirs l'amour dont ils étaient l'objet de la part du mis-

sionnaire et comment ils devaient répondre à cet amour.

Au dernier évangile, le P. Quillaud a demandé de chanter un *Te Deum* en actions de grâces du retour du P. Préfet. Nous l'avons fait de grand cœur ; ici, en effet, tout le monde chante et il faut voir avec quel entrain...

Le « Journal » se termine par ces lignes :

« Pussions-nous accomplir, puisque nous voilà en Afrique, les desseins que le bon Dieu a sur nous, pour sa plus grande gloire et le plus grand bien des chères âmes que nous aimons tant et que N.-S. aime encore infiniment plus que nous. J'en suis convaincu, tout cela, nous le ferons, si nous sommes véritablement saints, c'est-à-dire morts à nous-mêmes, vides de nous-mêmes, remplis de Dieu seul, unis à Lui, perdus en Lui. Nous le comprenons ; nous ne nous faisons pas illusion, mais hélas ! l'esprit est prompt et la chair est faible. Nous sentons, en nous, les deux hommes de saint Paul. Voilà pourquoi je termine, en demandant plus que jamais, le secours des prières de ceux qui aiment le bon Dieu et, aussi, son missionnaire. Je le demande spécialement pour celui qui a écrit ces choses et qui demeure uni de cœur à tous ceux qu'il aime. Adieu ! »

CHAPITRE XI

Konakry.⁽¹⁾ — *La Guinée*

Quand on arrive du large, Konakry fait l'effet d'une corbeille de feuillages, jetée au milieu de l'Océan. Cette luxuriante végétation, qui a peut-être le tort de cacher l'importance de ses établissements — on aurait dit, jadis, de ses comptoirs —, donne, en revanche, à l'île, une impression de repos et d'abondance. Qu'il soit à bord d'un de ces grands navires, aussi rapides que confortables, ou qu'il ait pris passage sur l'un de ces petits cotres, marchant au gré des vents, le nouvel arrivé aspire, de suite, à descendre à terre, en apercevant cette riante oasis. Ces gigantesques fromagers (2), ces hauts panaches des palmiers à huile (3), ces manguiers (4) à l'épaisse frondaison, tout cela lui promet une ombre bienfaisante, une fraîcheur délicieuse, après l'implacable réverbération du soleil.

Et de fait, sitôt que le passager a franchi le bout

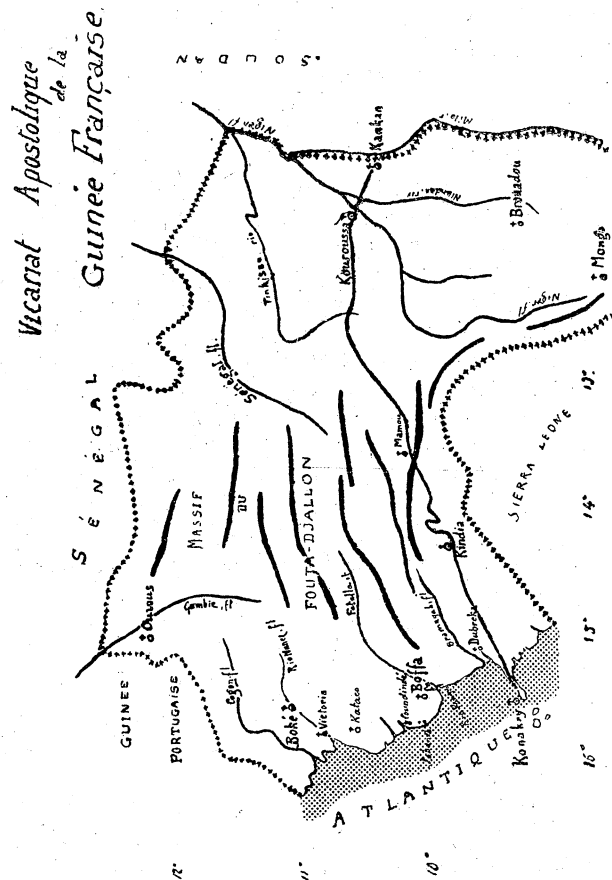
(1) Il semble que l'orthographe « Konakry » est préférable à celle de « Conakry » notre « k » français étant l'équivalent du « kef » arabe. On ne voit pas pourquoi on écrirait « Conakry » avec un « c », quand on continue d'écrire « Kouroussa », « Kankan » et non « Couroussa », « Cancan ».

(2) *Criodendron anfractuosum*, dont la graine est entourée de kapok.

(3) *Elæis guineensis*.

(4) *Mangifera indica*.

du wharf, le bonheur promis devient une réalité : la belle nature tropicale a donné, à la ville, une parure



qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. Quelle cité neuve de la côte possède, par exemple, ce petit coin si tranquille de Boulbineh, ou même cette place des Travaux

Publics, que domine un des plus beaux échantillons d'eriendron ? Quelle autre capitale africaine peut offrir, à ses visiteurs, le charme de cette longue avenue du Gouvernement, plantée de vigoureux manguiers, dont le haut enchevêtrement des branches fait penser à la voûte de nos cathédrales d'Europe ? L'œil se repose et jouit en parcourant ses boulevards, tracés au cordeau et balayés, sans cesse, par le vent marin, en apercevant cette pointe du Lazaret, caché sous les grands plumets de ses cocotiers, en faisant, traîné par un « pousseur » agile, le tour de cette route circulaire qui vous découvre, ici, la haute pyramide du Kakoulima (1), là, les falaises gréseuses de Manéah et de Coiah. Tout cela, et bien d'autres choses encore, donnent, vraiment, à Konakry, le droit de s'appeler « la Perle de l'Atlantique ».

Ce fut le docteur Bayol, alors lieutenant-gouverneur des Rivières du Sud (2), qui, le premier, fit voir en haut lieu, tous les avantages qu'il y aurait à bâtir, sur l'île de Tumbo (3); la capitale d'une colonie qui deviendrait nécessairement autonome. Par traité du 1^{er} juillet 1885, il acquit du chef de Dubréka, la permission d'y construire sa résidence. Cette convention fut ratifiée par le traité du 8 juillet 1889 : le roi du pays donnait, par cet acte, « en tous biens et toute propriété », l'île de Tumbo, au gouvernement français. C'est sur ce terrain que M. Ballay, nommé, le 17 décembre 1891, gouverneur de la « Guinée Française et Dépendances », allait tracer le plan de la

(1) Dernier contrefort occidental du Massif du Fouta-Djallon (1.020 mètres).

(2) Nom donné à la colonie par rapport aux Rivières du Sénégal. Les Sierra-Léonais l'appelaient, au contraire, Northern-Rivers.

(3) La plus orientale de l'archipel des Iles de Los, aujourd'hui reliée au continent par un viaduc.

ville de Konakry et le réaliser, grâce à la collaboration de son fidèle secrétaire général, M. Paul Coustonier.

Pendant que se bâtissait la capitale, la jeune colonie s'enfonçait vers l'hinterland. Les Foulahs passaient traités avec nous : de hardis explorateurs, entre autres Olivier de Sanderval, Gaboriaud, en avaient préparé les voies. Dans la région du Niger, de Faranah à Kouroussa, de Kérouané à Siguiri, les intrépides soldats de notre infanterie coloniale pacifiaient le pays, venaient à bout des rebelles, dont le plus tristement célèbre fut Samory. Archinard, Combes, Gouraud, Mangin sont des noms de preux que le Nigérien répète, le soir, dans ses cases, aussi religieusement qu'il redit le nom de ses fétiches. Chez les Malinkés, en pays Sankaran, chez les Kouranko, chez les Kissi, les Toma, les Guerzés, le drapeau français flotta bientôt partout, et, à son ombre, les tortures des captifs cessèrent, les marchés d'esclaves furent supprimés, les scènes horribles d'anthropophagie, toujours sévèrement réprimées, n'eurent plus, comme habitat, que les profondeurs des forêts vierges ou le mystère des sociétés secrètes.

Les missionnaires catholiques suivaient, avec intérêt, les progrès de la pénétration française. Depuis 1877, ils étaient établis au Rio-Pongo. Quoique dépendants de Sierra-Leone, au point de vue religieux, ils s'y faisaient les ardents propagateurs de notre influence nationale, dans un pays peuplé de descendants d'américains, anglais de langue et de cœur, par conséquent. Pinet-Laprade, Brière de l'Isle furent heureux de le constater. En 1890, le P. J.-B^{te} Raimbault fondait la jeune mission de Konakry. En 1897, le R. P. Lorber, premier Préfet apostolique, jetait les fondements de celle de Boké.

Au moment où le P. Mell débarque en Guinée, la Croix brille, non seulement au Pongo, au Nunez et

à la Côte, mais elle rayonne encore sur les hauteurs de Kindia et jusque dans le pays Kissi. Le nouveau missionnaire fut attaché à la Mission Sainte-Marie de Konakry.

Il eut, comme beaucoup de jeunes, à faire le sacrifice de la « brousse » et des races primitives, chez lesquelles, certaines influences d'importation malsaine n'ont pas encore déteint. Le lot de terre qu'on lui donnait à défricher eût pu lui sembler, de prime abord, appareillé avec quelque vicariat de Basse-Bretagne, n'était la couleur de ses ouailles. Le P. Mell eût été assez généreux pour accepter cette... déception. Au fond, il n'en était rien. Les missionnaires de nos villes coloniales sont tout autant missionnaires que ceux qui parcourent les savanes et qui dorment sous des cases de chaume : il serait juste d'ajouter qu'ayant un ministère qui atteint, tout à la fois, les Européens, les noirs civilisés et les indigènes « nature », ils rencontrent encore plus de difficultés que les broussards et ont besoin de plus de savoir-faire.

Si donc, le « vicariat » du P. Mell lui demandait la préparation régulière de sermons et l'astreignait presque à la « résidence », la paroisse, cependant, n'était pas toute ramassée dans l'île de Tumbo. Du nord au sud, elle mesurait 150 kilomètres, 80 de l'ouest à l'est. Dedans : un millier de catholiques ; le reste était ismalisé, protestant, fétichiste. Il y avait donc de l'espace pour se dégourdir les jambes et pour se croire missionnaire... à poste fixe.

Dans l'ardeur, qui ne connaîtra jamais d'éclipse et dans l'inexpérience de tout débutant, le généreux apôtre aurait voulu vivre, dès le premier jour, en Soso et en Baga (1). Il se scandalisera presque de voir, en même temps que la bière indigène, le vin de

(1) Races dont est peuplée la ville et les environs de Konakry.

France apparaît sur la table, à la fin du repas. Sur ce point, néanmoins, il fut d'autant plus facile à « raisonner » que les verres étaient petits et la rasade légère.... et puis on lui cita saint Paul : *modico vino utere, propter stomachum* — use d'un peu de vin, à cause de ton estomac. « Ici, véritablement, on ne se croit guère missionnaire d'Afrique ; vu la facilité des relations, nous connaissons la viande, comme en Europe, sauf que nous mangeons du riz, du riz à l'eau, bien assaisonné de piment. Mais attendons ! prenons patience ! viendra le jour (que j'en remerciais le bon Dieu !) où j'irai à deux cents kilomètres dans l'intérieur, et alors, ce sera tout autre chose : adieu vin, viande et toute cette alimentation d'autrefois ! »

« Je souhaite aller à l'intérieur, comme je te l'ai dit, toutefois si le bon Dieu veut agir autrement, s'Il veut mortifier mes goûts, peut-être mon amour-propre, j'ose lui dire que je serai toujours prêt partout. Je te le répète : je voudrais être tout à fait missionnaire, mais le bon Dieu est plus intelligent que moi. Il a placé à notre tête des anciens qui ont de l'expérience : ceux-ci n'hésitent point, pour conserver les missionnaires, un peu plus longtemps, aux pauvres noirs, surtout les débutants, à faire des dépenses qui peuvent paraître excessives à de petites intelligences, comme la mienne.

« Jusqu'ici, la fièvre ne m'a pas encore visité. Il est fort probable que le bon Dieu ne me fera pas trop souffrir pour sa Gloire : je n'en suis pas digne. Cependant, comme le lot du missionnaire est surtout de souffrir, j'espère bien avoir ma petite part. Demande donc que, le cas échéant, ton frère sache souffrir, avec beaucoup d'amour, toutes les petites misères de la vie (1). »

(1) Lettre à sa sœur, 13 octobre 1907.

« Je viens de recevoir ta bonne lettre, écrit encore le jeune missionnaire à sa sœur, le 5 novembre 1907. J'ai laissé le *Paraguay*, notre cher *Paraguay*, repasser sans lui confier un mot. Je suis toujours à Konakry, mais j'ai tort de me lamenter, car je fais la Très Sainte Volonté de Dieu. »

« 7 novembre. — J'ai dû abandonner mon bout de lettre, avant-hier. Je voulais te faire connaître nos occupations. En principe, je n'ai que la langue indigène à étudier, mais des imprévus ne me laissent pas toujours le temps de « bûcher » mon « soso ». C'est ainsi que, depuis deux jours, je remplace, en classe, le frère Claudien qui a la fièvre. Et quelles classes ! J'ai deux divisions d'enfants. Pour apprendre leurs leçons, c'est à qui va crier le plus fort : pendant que les uns redisent, à tue-tête, les définitions des quatre règles, les autres, tout aussi bruyamment, sont à démembrer les propositions en propositions principales, subordonnées, etc., etc. Me voilà donc professeur. Je suis le premier à en rire. Mais enfin, on est professeur, missionnaire, pour faire la sainte volonté du Maître, pour obéir. De 11 heures à 11 h. 3/4, je fais le catéchisme à une trentaine de petits garçons. Le soir, j'ai aussi une vieille femme à qui j'apprends les prières. Que c'est dur ! Elle sait à peine les premières demandes du *Notre Père*. Si je lui disais tout ce qu'elle a encore à savoir, avant de recevoir le baptême, sûrement qu'elle se découragerait. »

« 8 novembre. — Je viens de recevoir une nouvelle fonction. Vers les 4 heures, je fais le catéchisme à un groupe de petites filles. Même système que pour les garçons : il faut crier la formule ou le bout de phrase, et tout cela est répété sur un *crescendo* qui doit fatiguer la gorge. Je viens de faire un baptême : une petite fille de onze ans ; je l'ai nommée Marie.

Sa sœur a été également baptisée, il y a quelque temps. Dans tes prières, pense un peu à cette chère âme que je viens d'engendrer à Jésus-Christ. »

« 13 novembre. — Mon cours de professeur est terminé. Le frère est guéri. J'ai le temps de reprendre mon épistole. Tu as sûrement pensé à moi, le 28 et le 29 octobre, jours anniversaires de ma prêtrise et de ma première messe. De mon côté, j'ai dit ma messe libre comme messe d'actions de grâces, pour ces grandes faveurs, et aussi d'expiation, pour toutes les indignités dont j'ai payé Dieu, en retour. Oh ! chère sœur, ne suis-je pas maintenant encore prêtre, pour ma propre condamnation ? Que c'est terrible d'être prêtre ! Tu me traitais dans ta dernière lettre, d'ouvrier de la première heure. Hélas ! mille fois ! cet ouvrier que fait-il ? Chaque matin, souvent aussi pendant le jour, il a de bons desirs, et... le soir, qu'est-il ? Un pauvre ouvrier, qui a fléchi devant la difficulté, qui n'a pas su se refuser une commodité, une de ces satisfactions qui sont, à notre portée, dans cette « grande ville européenne » de Konakry. La nature est satisfaite, mais le cœur en souffre... J'en souffre, car, comme je te le disais tout à l'heure, je me demande si je suis réellement prêtre, missionnaire, apôtre ? Enfin, Daniel a été récompensé parce qu'il avait été un « homme de bons desirs ». Pourquoi le bon Dieu n'aurait-il pas pitié de moi ?

« Mon cher confrère, le Père Olivier vient d'avoir ses desirs réalisés, lui. Il part dans un poste de l'intérieur, où il aura le quart de l'utile et les deux tiers du nécessaire. Le bon Dieu l'a choisi, probablement, parce qu'il était digne de souffrir : que son Saint Nom soit béni ! »

« 14 novembre — Nouvelle recrue : un pauvre noir, baptisé à l'article de la mort. Je lui apprends le caté-

chisme. Il est bien misérable. Je crois qu'il n'a, comme nourriture, que les quelques bananes que je lui donne. Ma catéchumène noire sait presque son « Notre Père » en entier. Mes petites filles de la ville se réunissent à Saint-Antoine. Le bon P. Stoffel a mis à ma disposition le grand catéchisme en images. Il faut voir comme ce petit monde écarquille les yeux... Les miens se ferment. Il est tard. Bonsoir. A demain. »

« 18 novembre. — Me voici à l'avant-veille d'un départ de courrier. Il faut donc que j'active ma lettre. Hier encore, j'ai eu le bonheur de faire un nouveau baptême. On est heureux de faire des baptêmes ! Eh bien, en ce qui me regarde, le bon Dieu ne veut pas que son pauvre missionnaire soit tout entier à la joie. J'éprouve, en effet, une double appréhension. Je crains, d'une part, que quelque chose d'essentiel soit omis, et, d'autre part, j'ai peur que ce sujet, nouvellement baptisé, ne se rende, un jour, à cause de son infidélité, à cause, peut-être, du peu de sainteté du ministre, indigne du sacrement reçu. L'indignité du sujet fait souffrir, car on aime ces âmes dont on est réellement le Père dans la foi. On craint aussi, à cause de son indignité personnelle, de son peu de sainteté. Je sais bien que le sacrement opère par lui-même, mais il me semble que le bon Dieu aimerait davantage cette âme régénérée, si le prêtre était plus saint. Hier, j'ai fait l'enterrement d'un petit enfant, d'un « petit voleur » de paradis, mort aussitôt après son baptême.

« Tu me parles de chapelets. Envoie-m'en le plus possible. L'autre jour, j'accoste un petit enfant de la Mission, qui portait un chapelet, à son cou, pour la bonne raison qu'il n'avait point de poches : « Eh bien ! Louis, est-ce que tu dis quelquefois ton chapelet ? » — « Oui, Père, me répond-il. » — « Et

quand cela ? moi, je ne te le vois jamais dire, sinon quand tu le récites avec les autres. » — « Voici, Père, la nuit, quand je me réveille, je dis quelques *Ave Maria* ». Inutile de dire que je l'ai encouragé à continuer. Je lui ai dit qu'il fallait qu'il prie pour le Père, pour ses parents, pour tous ceux qu'il avait laissés en France. J'admire la simplicité de tous ces chers petits noirs : ils doivent être bien aimés du bon Dieu. Quand je dis mon bréviaire, ou récite mon chapelet, et que je vois ces enfants, je ne puis m'empêcher de dire au bon Dieu que je voudrais qu'ils fussent à ma place et que je voudrais être créature d'aussi peu d'importance qu'ils le sont.

« Me voici à la fin de cette longue lettre. Je voudrais que tu m'aies bien compris. Comme tout missionnaire, je voudrais, en tout et toujours, procurer et la plus grande gloire du bon Dieu et le plus grand bien des âmes. Comme je te l'ai dit bien des fois : tout ne marche pas comme sur roulettes. Il faudrait que le missionnaire, instrument intelligent du divin Maître, fût rompu au service du bon Dieu, afin que son action disparaisse, qu'elle devienne comme une espèce de tulle, à travers lequel apparaît l'action de Dieu. Pour arriver à cette transformation, il faut passer par bien des chutes, car la voie de la perfection est comme celle de tout progrès : il faut tâtonner, se reprendre, recommencer. Il faut donc de la patience, non seulement avec les autres, mais avec soi-même. Oui, il faut de la patience, de la douceur et aussi de l'amour, pour que le bon Dieu ne se fatigue pas de nos incessantes rechutes et qu'Il continue d'accomplir son œuvre envers nous. Prie et fais donc prier pour moi, pour moi et pour tous les missionnaires, principalement ceux de la Guinée, pour tous les prêtres, présents et à venir. Ne nous laissons pas de prier en ce sens, car le bon Dieu ne peut pas ne pas nous exaucer. Il y va de sa plus grande gloire et du salut

des âmes qui est son œuvre la plus chère. Si l'on comprenait ce qu'est un bon prêtre, ce qu'est sa puissance ! Demande, pour moi, l'intelligence pratique de ces choses. Il ne faudrait pas beaucoup de curés d'Ars, pour sauver la pauvre France, pour sauver la malheureuse Afrique...

« Allons, je te quitte. Prie pour moi ; je prie pour toi.

« Ton frère qui t'aime, t'embrasse et te bénit à travers les mers.

« A. MELL,

« prêtre, miss. apost. de la Guinée Française. »

CHAPITRE XII

Les débuts du ministère

« Je suis misérable sans fin », écrira le 27 février 1907, c'est-à-dire vers la même époque, l'ermite du Sahara, Charles de Foucault.

Tous les saints sont poursuivis par cette « misérabilité » de leur personne. Une seule chose, une seule pensée les console, les soutient, c'est la conviction intime que, malgré tout, ils veulent le bien et le veulent ardemment. Le P. Mell, qui ne voyait, lui aussi, que cette misère morale du « pauvre missionnaire » de la « pauvre Guinée » aurait donc pu ajouter, avec le solitaire de Béni-Abbès : « Je suis misérable sans fin ; pourtant, j'ai beau chercher en moi : je ne trouve pas d'autre désir que celui-ci : *Adveniat Regnum tuum ! Sanctificetur nomen tuum !* » Le cœur de ces apôtres est plein de Dieu ; leurs pensées sont alimentées de son Amour ; leur nature est submergée tout entière par la grâce. Les confrères du débutant ne furent pas longtemps sans s'en apercevoir. En attendant que les gens de Boffa disent : « Obéissons au P. Mell ; autrement, Dieu nous punirait », les indigènes de Konakry, les chrétiens comme les païens, répétèrent bientôt : « Ce Père-là, il ne connaît que la religion (1). » Traduction simpliste autant que forte, qui attestait que Dieu transpirait dans son prêtre.

(1) Textuel.

Lisons encore pour nous convaincre, la lettre qu'il écrivait à sa sœur pour le renouvellement de l'année : ce sont des pensées qui ne se rencontrent pas sous toutes les plumes, à l'occasion d'un 1^{er} janvier.

F. Ch. S. « Konakry, le 27 décembre 1907.

« Encore quatre jours, et voici que l'année 1908 va commencer ! Sans aller plus loin, je te souhaite une bonne année, une bonne année spirituelle, et aussi, corporelle, si le bon Dieu le veut bien.

« Je te souhaite une bonne année spirituelle. Je ne veux pas m'étendre là-dessus, mais je veux cependant te dire quelque chose. Que le bon Dieu bénisse mes mots, qu'Il les imprègne de sa divine Grâce, afin que, par moi, Il veuille te faire quelque bien. Que faut-il pour que cette année soit « bonne » à ton âme ? Il faut que chacun de ces 365 jours qui la composent, tu puisses dire : je fais véritablement tout mon possible pour aimer le bon Dieu de plus en plus. Et pour aimer le bon Dieu, que faut-il ? Ne compliquons pas les choses. Ne cherchons pas (peut-être par trop de bonne volonté mal comprise), à mêler du nôtre à l'action du bon Dieu, mais laissons agir le bon Dieu tout seul, c'est-à-dire, mettons-nous à sa disposition pour faire, à chaque instant, ce que bon Lui semblera. Voilà : la Volonté du Maître en tout ; en tout ce qui nous plaît, même selon la nature, comme en tout ce qui nous déplaît ; dans les plus petites choses, par exemple, en chacun de nos pas, en chacune de nos respirations, etc., comme dans les plus grandes, telles que la récitation de l'office divin, l'audition de la sainte messe, etc. Je dirai plus : nous devons nous efforcer de faire chacune de « ces très petites choses », en apparence, avec d'autant plus d'esprit de foi que nous les faisons souvent. Par là, nous montrerons au bon Dieu que nous voulons L'aimer, et ainsi, Il ne

peut manquer de nous faire progresser dans son saint amour. Mais, si je désire te voir faire ainsi, de tes plus petites actions, des actes de grand amour, je désire que tu le fasses sans contention, sans fatigue, comme naturellement. Ne te dépote jamais. Si tu vois parfois tes lâchetés, tes misères, tes fautes, même, eh bien ! remercies-en le bon Dieu qui veut bien te les faire constater. Humilie-toi. Prends-en occasion d'aimer davantage le bon Dieu, à l'avenir. Voilà comment tout, même le péché, doit coopérer au bien de ceux qui veulent véritablement aimer le bon Dieu.

« Passons à d'autres choses. Je suis placé, de par la Volonté de Dieu, à Sainte-Marie de Konakry. De par la Volonté de Dieu : oui, et c'est là ma grande consolation. J'aurais voulu (peut-être un peu, peut-être beaucoup par amour-propre) aller loin, bien loin dans les terres, à l'intérieur, au milieu des brousses. Le bon Dieu ne l'a pas voulu dans sa Bonté. Il préfère m'humilier. Il préfère me faire toucher du doigt mon incapacité, mon inutilité à son service. Il préfère me voir sacrifier mon amour-propre. Que son saint Nom soit béni ! je le dis du fond du cœur. Je suis prêt à tout, même à me voir inutile, ici, jusqu'au dernier instant de ma vie. Je ne demande qu'une chose, c'est que, même en ne faisant rien de bon, ici, je puisse à la fin de ma vie, au moins, dire que j'ai travaillé, partout et toujours, à faire la Sainte Volonté du bon Dieu. Et pourtant, c'est dur ; oui, c'est dur..... »

Nous devons la vérité historique d'arrêter ici la citation et de la contredire. Le P. Mell, quoique nouvellement arrivé, faisait un bien immense.

En Afrique, la renommée se fait vite. Le noir est observateur, au possible, et il a tôt fait de « mesurer », comme il dit, tel ou tel personnage. Les missionnaires n'échappent ni à cet examen, ni à ce jugement. Le P. Mell, nous l'avons déjà dit, fut vite repéré. Aux yeux des musulmans, il devait être, dans la reli-

gion d'Issah (1), ce que sont les « wati » (2), dans les confraternités de l'Islam. Un chef Baya, fétichiste, dira, un jour : « Il était si souvent avec « le » Dieu que, quoique jeune, sa barbe et ses cheveux étaient déjà ceux d'un vieillard. « Le » Dieu lui avait fait ce « don », car il n'y a qu'un vieillard qui puisse bien parler, bien commander et bien être obéi. » On pense aux « charismes » des premiers âges chrétiens, en relatant ce verdict.

Nascuntur poetae, fiunt oratores... (3) N'en déplaise à l'axiome, le P. Mell était naturellement orateur, à la manière d'un saint Paul ou d'un saint François-Xavier. Son éloquence, du reste, se nourrissait presque exclusivement, de la forte doctrine du premier. C'est le cœur qui fait l'orateur. Le sien débordait, sans retenue, de l'amour de Jésus-Christ : « La charité du Christ me pousse, disait l'apôtre ». En chaire, le missionnaire, lui aussi, semblait « poussé », « possédé » par une sainte énergie : qui ne se rappelle, en particulier, son beau regard de feu ? L'accent convaincu de sa voix, ample et sonore ? Souvent, hélas ! comme il arrive en mission, il n'eut le temps ni d'écrire, ni d'apprendre son sermon. Il n'improvisait pas, cependant, d'une manière inconsidérée. Obligé de départir le pain de la parole, il se recueillait devant le Saint-Sacrement ; ses phrases, alors, coulaient d'elles-mêmes, agréables à suivre, s'enchaînaient avec rigueur, formaient faisceau pour présenter, clairement, quelque vérité fondamentale du Christianisme. Le P. Mell ne sortait pas, d'ailleurs, d'un petit groupe d'idées ; la bonté de Dieu, la nécessité de bien vivre, l'horreur du péché, tels étaient ses thèmes favoris et il les traitait en maître. Ses prédications portaient du fruit. Mais c'était surtout dans le

(1) Nom de Jésus, dans le Coran.

(2) Saint personnage, espèce de « voyant ».

(3) On naît poète, on devient orateur.

secret du confessionnal, que la bonne semence devait germer. Il dut, comme directeur de conscience, exceller dans ce genre et ce n'est qu'au ciel que nous saurons tout ce que les âmes lui doivent.

Quant à son ministère actif, il fut intense. L'*opus evangelistæ* (1) prenait tellement tous les moments de la journée que, bien souvent, la récitation du bréviaire dût être reportée fort tard, dans la soirée. Harassé de fatigue, le Père sentait ses yeux s'alourdir. Il se jetait sur son lit, et, après une heure ou deux de repos relatif, il se levait de nouveau et reprenait son office. Ce n'est pas une fois seulement que le R. P. Ségala, apercevant de la lumière, chez son voisin de chambre, aux environs de minuit, frappait à la cloison, et, comme on se le figure bien, commandait l'extinction des feux. « Le démon de la Guinée est un de ceux qui se chassent par la mortification », disait l'apôtre du Gabon, Mgr Bessieux. Il a été dit plus haut que le P. Mell se reprochait jusqu'à ces petits avantages de la côte qui compensent tant de déboires et tant de déceptions. Il ne sut jamais ce qu'est un vestiaire convenable. On eut dit qu'il était heureux lorsque, se trouvant dans un pays souffrant de la famine, il était réduit à grignoter quelques amandes de palmes et à tromper sa faim par l'absorption d'une eau plus ou moins saine.

Pourtant, il n'avait rien d'un triste saint, ni d'un saint triste. Son directeur de séminaire l'avait bien jugé, quand il affirmait qu'Arsène Mell ne connaissait pas la neurasthénie babylonienne, *illud babilonicum*. Toujours content, toujours souriant, on eut dit que cet homme vivait sans souci. Gai, causeur, rieur en société, il ne faisait rien qui pût le distinguer des autres. Presque toujours par monts et par fondrières, dans les dernières années de sa vie, il

(1) La prédication de l'évangile.

était souvent reçu par les Européens, installés dans les factoreries de la brousse. On l'invitait avec plaisir, parce qu'on le connaissait. A table, il y allait franchement d'une joyeuse conversation, acceptait, de même, le petit verre traditionnel qu'il savourait au milieu d'une bonne odeur de cigare. Les Blancs disaient : « C'est un ardent, celui-là, mais il est « abordable ». Il était « abordable », en effet, non pas pour réfuter ce que nous avons dit de sa frugalité et de ses goûts culinaires, mais parce qu'il savait qu'un rigorisme eut été mal pris, en pareil milieu. Il se faisait « tout à tous, pour les gagner à Jésus-Christ ». Etant reconnu « abordable », c'était bientôt lui qui abordait insensiblement certaines questions intimes. L'amphitryon commençait bientôt une confession qu'il eut facilement répétée au confessionnal ; de bonnes pensées jaillissaient du fond de cet homme, plus à plaindre qu'à blâmer. Le lendemain matin, c'était l'assistance à la messe, célébrée dans un coin de véranda : « Père, vous m'avez fait du bien », disait le vieux colonial, tout ému, en serrant la main du missionnaire et en lui glissant une généreuse obole pour ses œuvres. Un prêtre était passé dans l'isolement de ce comptoir et y avait poursuivi sa tâche.....

Dans le cercle étroit de la vie de communauté, il ne fallait lui demander ni questions d'histoire locale, ni renseignements ethnographiques. Chez un autre, on eut même déploré cette lacune. De sa part, on savait que l'inconnaissance de ces côtés scientifiques ne provenait ni de la paresse, ni de l'insouciance. « Il ne connaît que la Religion » avait-on dit de lui : ce point de vue le prenait tout entier. On ne trouvera donc, dans sa correspondance, aucune de ces descriptions de pays ou de villages, aucune de ces relations d'explorateurs, aucune de ces études de mœurs, aucune de ces révélations sur des us et coutumes d'un intérêt souvent palpitant, aucun tracé géographique,

aucune leçon de linguistique, en un mot, aucune chose qui soit exclusivement profane. Par contre, il se plaira à décrire une cérémonie religieuse, une procession de Fête-Dieu, une ornementation de grande fête, etc.

« Hier soir, écrira-t-il, j'ai baptisé une petite fille protestante de huit jours. Ce soir, à la même heure, je l'enterrais. Sans doute, il ne faudrait pas que tous nos chrétiens meurent après leur baptême ; cela ne ferait guère de familles catholiques, qui sont la base de tout. Mais enfin, je puis le dire, je chantais de tout cœur le *Benedicite* en faisant la conduite au cimetière et quand je disais : « Anges de Dieu, bénissez le Seigneur », je sentais que je m'adressais bien à ma petite baptisée de la veille. J'espère qu'elle me protégera du haut du ciel et qu'elle m'aidera à lui faire des petits frères et de petites sœurs sur terre, en attendant qu'ils aillent, comme elle au ciel.

« En qualité de Préfet de culte, j'ai débuté par les grandes fêtes de Noël. Notre crèche était magnifique. L'assistance était très nombreuse à la messe de minuit. Le chant a été enlevé avec brio. Comme ces fêtes font du bien au cœur du prêtre ! »

Il y avait cinq mois que le P. Mell était à Konakry, lorsque son supérieur l'envoya visiter le petit poste de Dubréka, situé à 50 kilomètres de la capitale. On devine la joie du jeune missionnaire. Naturellement, le récit de ce voyage est envoyé au monastère de Pont-l'Abbé :

« Mardi, à 2 heures, écrit-il, je faisais le pied de grue sur la jetée de Konakry. Le capitaine (un noir) m'assurait que le cotre allait partir immédiatement. A 5 heures j'étais encore au même endroit. Enfin, à 5 h. 1/2, on lève l'ancre, et l'*Hélène*, voilier qui comporte cinq hommes d'équipage avec le capitaine, démarre, emportant le pauvre missionnaire. A vrai dire, je ne me trouvais pas très crâne et je voyais le moment où le terrible mal de mer allait revenir. Assis,

ou plutôt à demi-couché sur le pont, je récite mon bréviaire, puis, avec le catéchumène qui m'accompagne, je dis mon chapelet, en guise de prières du soir. Après cela nous mangeons. Le bon frère Claudien a bourré mon sac : un pain, un bout de saucisson, une bouteille de vin. L'appétit vient en mangeant ; en peu de temps, tout a disparu, sauf le vin. Pour gagner les bonnes grâces du capitaine, je lui présente ma bouteille qui fait aussitôt ses délices. Il vient de m'assurer, du reste, que nous serons à Dubréka, vers les 9 heures.

« A 9 heures on marche encore, et puis, tout à coup, j'entends un grincement de chaînes : on jette l'ancre ! Que nous allons danser ! Je m'étends sur le pont et j'y dors assez bien, pendant que l'équipage se livre au plaisir de la pêche. A minuit, nous sommes encore à l'ancre ; idem, à 6 heures du matin. Tout le monde dort. A 7 heures, réveil ; tranquillement, on se met à cuire du riz ; tout aussi tranquillement, on le mange. Nous, nous nous contentons d'assister au spectacle, car on ne nous invite pas à partager la calebasse.

« Mon enfant commence à sentir la faim. Je le console, en lui disant que nous arriverons à 9 heures. Le vent tombe. Nouvel ancrage, cette fois au milieu des palétuviers et d'insupportables petites mouches. Impatienté, je demande : « A quand l'arrivée ? » — « Il faut attendre la marée, me répond le capitaine. » Donc cinq heures, au moins, à griller en plein soleil, avec la faim au ventre et la soif dans la gorge. Enfin, il faut faire, contre fortune, bon cœur. Je m'assois et me mets à prier pour passer le temps : le missionnaire, le religieux, le bon chrétien n'ont jamais raison de s'ennuyer, puisqu'ils ont toujours la prière pour s'occuper.....

« Pendant ce temps, les hommes du bord causent, rient et semblent se trouver heureux. On recommence à faire cuire le riz. A 10 heures, on se met en marche,

poussés par le flot montant, c'est-à-dire à vitesse de tortue... Serai-je à terre, à midi, pour dire la messe ? Je ne le sais, mais je dis au bon Dieu que c'est à Lui de se débrouiller, que c'est à Lui de nous faire arriver à temps, s'il veut que je lui offre le sacrifice de son Divin Fils... Nous n'étions plus loin de Dubréka, c'est vrai, mais inutile de penser à descendre : les rives du fleuve sont de boue et j'y enfoncerais jusqu'au cou. Subitement, le capitaine fait assaut d'amabilités ; à 11 h. 1/2, il me propose son petit canot, avec deux hommes. Je prends le gouvernail et je manœuvre si mal que je risque, par deux fois, de nous envoyer aux caimans.

« Nous marchons depuis une heure. Dieu ne veut point que je célèbre la sainte messe : que son Nom soit béni ! »

« Lundi 17 février 1908. — Depuis déjà six jours, je suis à Dubréka et le P. Reeb, que j'étais venu remplacer, est toujours avec moi. Depuis huit jours, on lui promet un bateau pour Bramayah. Le bateau n'est pas venu. Aussi, mon confrère fatigué d'attendre, va, ce soir, au clair de lune, entreprendre son voyage. Au lever du jour, demain, il aura, de la sorte, exécuté, sans trop de fatigues, ses trente-cinq kilomètres. Hier, c'était le dimanche de la Septuagésime. A Dubréka, c'était une grande fête. Pense donc : deux Pères ! C'est moi qui ai chanté la messe. Ça été certainement mieux réussi que ce ne le sera, dimanche prochain. »

« Dimanche 23. — Seul, j'ai, en effet, voulu chanter la messe. L'assistance était nombreuse, même très nombreuse. J'avais bien quatre chantres, mais aucun n'était capable de mener les autres, et moi, je devais être à l'autel. Je me disais : « A la grâce de Dieu ! C'est pour sa plus grande gloire et le plus grand bien des âmes. Il ne peut pas ne pas nous aider. »

« Le *kyrie* remplaça l'*introït*. Cela fut bien chanté, et surtout fortement chanté. J'entonnai le *Gloria*. puis, après une petite allocution, le *Credo*. C'est alors que la brouille avec les notes a commencé. Chacun de mes quatre chantres y met du sien et passe successivement par tous les tons. Après avoir récité les prières, plus ou moins troublé par cette cacophonie, je viens m'asseoir au fauteuil et je fais comme tout le monde : je donne de la voix pour arriver au bout. Quel soupir de soulagement au *Vitam æternam* ! Mais où j'ai failli rire, c'est lorsque j'ai entendu mes artistes entonner le *Sanctus*, au moment où je faisais l'oblation de l'Hostie. C'est peut-être, ce qui a été le mieux réussi dans la cérémonie. Ne leur en voulons donc pas : ils avaient oublié la liturgie, et le bon Dieu, en fin de compte, a été, comme moi, très content.

« Dans deux jours je repars à Konakry. Pâques approche. Il faut s'occuper des catéchumènes. Pour ma part, j'en ai une dizaine qui sont susceptibles de recevoir le saint baptême. Je te les recommande plus instamment que jamais. »

Les fêtes pascales passées, le frère écrit encore, à la date du 23 avril : « Ma chère Jeanne, véritablement, je rougis, presque, en commençant cette lettre, quand je songe au long silence que je t'ai fait subir. Y a-t-il eu de ma faute ? Non, je le dis franchement. Depuis deux mois, nous sommes dans la période préparatoire aux baptêmes, premières communions et confirmations. Enfin ! le Samedi saint est passé ! Pâques également ! On est heureux durant ces jours, mais, en réalité, on ne jouit pas de son bonheur. Ah ! où sont donc les beaux jours de fête de Chevilly, où tout était paisible, tranquille, calme, où, en un mot, on pouvait jouir de son bonheur. Désormais, ce n'est plus cela ; désormais, il faut passer ces fêtes au milieu de mille va-et-vient, au milieu de mille tracasseries, de

mille soucis, et pourquoi ne pas le dire, au milieu de mille impatiences. Mon grand travail intérieur, en ces jours de grand émoi, c'est de lutter, sans cesse, contre moi, pour faire bonne figure à tout et à tous et pour dire aussi au bon Dieu que c'est pour son Amour seul, que je veux vivre, agir, travailler et souffrir. On ne jouit pas de son bonheur et, cependant, on est heureux. Impossible de te dire l'impression que cela m'a fait quand, toutes les fêtes finies, nos retraitants ont quitté la Mission. Le travail, les tracas étaient donc finis, et pourtant, quand je me suis senti seul, j'ai été pris d'une tristesse indicible.

« Nous avons eu de bien belles fêtes, entre autres, celle de la bénédiction du Chemin de la Croix, le soir du Vendredi saint. Jamais je n'avais vu autant de monde. Et toute cette assistance répondait aux prières et chantait avec un entrain sans égal. Que le bon Dieu soit loué.

« Ce Chemin de la Croix est superbe et il fera d'autant mieux dans notre église que nous venons de la repeindre. En mission, il faut s'attendre à tout. Tu aurais bien ri, si tu m'avais vu, quinze jours avant Pâques, revêtu d'une grande blouse, le pot de peinture et le pinceau à la main.

En qualité de « jeune », c'est moi qui ai célébré la messe du Samedi saint et, par conséquent, administré le baptême solennel des adultes. Le jour de Pâques, j'ai prêché la Rénovation des vœux du baptême, commentant ces paroles de N.-S. : « Si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. »

« Ton pauvre frère continue à se bien porter ; il est vrai qu'il ne fait pas grand'chose sur la terre d'Afrique : c'est pourquoi le bon Dieu l'oublie. Ton pauvre frère n'a que le désir de faire du bien, mais, du désir à l'accomplissement, il y a loin. A toi de me

faire sortir de ma torpeur, de ma lâcheté, de ma tiédeur.

« Un de mes confrères, le P. Sage, a été malade, lui. Il commence à se relever, mais qu'il est faible ! C'est de son lit qu'il a assisté aux offices de la Semaine sainte et du dimanche de Pâques. C'est de son lit, aussi, et en esprit qu'il a pu prêcher, aux enfants de la Première Communion, la retraite dont il était chargé. Ses souffrances ont fait autant pour la gloire de Dieu et le bien des âmes que tout le travail qu'il aurait pu fournir en pareils jours.

« Ton tout pauvre frère qui voudrait devenir un peu missionnaire.

« A. MELL,

« prêtre, miss. apost. de la Guinée Française. »

Si le bon Dieu semblait « oublier » le P. Mell, comme il le disait, Il éprouva bien cruellement la Préfecture, cette année-là.

« Voici de bien tristes nouvelles selon le monde, écrit le Père, à la date du 11 juin 1908. Nous venons de voir nos rangs, si faibles, quant au nombre, décimés par la maladie et par la mort. Le 8 juin dernier, s'endormait paisiblement dans le Seigneur, un de nos vétérans et un de nos modèles en Guinée, le bon P. Sutter. Il est mort dans la soumission la plus complète à la divine Volonté. A un ami qui venait le voir, deux ou trois heures avant sa mort, et qui lui demandait s'il souffrait beaucoup : « Voyez-vous, lui » répondit le malade, avec calme et en lui serrant la » main, c'est notre métier à nous, de souffrir. »

« Peu après la mort du P. Sutter, nous arrivait une nouvelle alarmante de Boffa : un Père, pris par une fièvre bilieuse hémoglobunurique était à l'article de la mort. Actuellement, il fait route vers la France, après deux années et demie de mission. Il était à peine embarqué qu'une autre triste nouvelle arrivait encore

de Boffa. Le P. Ollivier, mon compagnon de Consécration à l'apostolat, venu en même temps que moi, était atteint de fièvre pernicieuse, due à une insolation. Il est mort au bout de cinq jours, lui, qu'on disait si fort et qui promettait de durer si longtemps. C'est ainsi que le bon Dieu veut faire son œuvre. Lui, c'est tout, l'homme n'est rien. Il n'a pas besoin d'hommes pour sauver, pour christianiser notre pauvre Afrique ; ce dont il a besoin, c'est de sacrifices. Et le P. Sutter et le P. Ollivier l'ont offert ce sacrifice de leur vie, pleinement et joyeusement, sur leur lit de mort. Eux ont reçu la récompense, et nous, nous restons pour les suivre sur les sentiers, même les sentiers de Konakry, pour parler la parole du bon Dieu, autant et jusqu'à ce qu'il lui plaira de nous montrer, à nous aussi, que nous sommes des hommes inutiles qui, tout en étant ses instruments, mettent bien souvent obstacle à son œuvre. Le nombre des Pères de Guinée n'est plus que de quatorze. Il faudra pourtant que le même travail se fasse. Si nous sommes fidèles, la grâce du bon Dieu n'en sera que plus grande.

« Ma journée est matériellement remplie de catéchismes. Oh ! qu'elle est bien vraie cette parole de notre Vénérable Père : Faites-vous noir avec les noirs, car il faut entendre, par là, cet état d'âme qui nous les fait prendre et aimer tels qu'ils sont, avec leur lenteur, parfois leur grossièreté d'esprit, et, c'est étonnant comme le climat énerve. Enfin, ma pauvre Jeanne, je t'assure que je souffre bien au moral, si je ne souffre pas au physique. Je souffre en voyant le peu de bien que je fais, alors qu'il y a tant de bien à faire. Et pourquoi fais-je si peu de bien ? sinon à cause de mon manque de sainteté, occasionné par mon amour-propre et surtout par mon impatience et ma lâcheté. Malgré tout, chaque matin, je me sens un nouveau courage. J'oublie, en quelque sorte, tout

le passé, pour mieux agir, demandant au bon Dieu qu'Il ne permette qu'aucune âme ne souffre à cause de mon contact. C'est le soir, après-midi surtout, que le démon s'empare de moi : le sommeil, la fatigue, l'ennui, le dégoût m'assaillent ; en un mot, c'est la vie des sens qui regimbe. Si la grâce de Dieu n'était excessive, vu les tentations et les dangers, ton pauvre frère serait capable de faire les cent coups.

« Depuis le départ du P. Sage, je suis chargé des enfants des Sœurs. Elles sont une soixantaine. Je voudrais leur faire du bien, mais je suis si pauvre ! On parle, on parle.... mais il faudrait être un curé d'Ars. Je l'avoue : c'est mon saint de prédilection, avec le Vénérable Père, sainte Marie-Madeleine, saint Augustin et sainte Thérèse.

Mais il faut finir. Je n'ai su rien te dire de bien intéressant. Je prie le bon Dieu qu'Il me remplace. Prie beaucoup pour ton pauvre frère, qui, très pauvre, très indigne instrument, voudrait sincèrement faire du bien. »

CHAPITRE XIII

Boffa. — Le Rio Pongo

Au bout d'une année passée au chef-lieu, le P. Mell fut envoyé au Rio Pongo, dans la vieille mission de Boffa.

Voici la lettre qui annonce à sa sœur, en même temps que l'émission de ses vœux perpétuels, sa nouvelle affectation.

F. Ch. S.

« 30 décembre 1908.

« Est-ce possible ? Quatre longs mois, sans écrire à celle qui, pour moi, sur la terre, tient lieu de père et de mère, à celle que j'aime le plus après le bon Dieu. Eh ! oui, c'est possible, puisque cela est. Je vois, de loin, tes soupirs, peut-être tes larmes, devant le bon Dieu, mais, en même temps, je crois entendre, dans ton cœur, un « fiat » de soumission. Je veux donc te faire connaître aujourd'hui quelques nouvelles qui vont t'aller droit au cœur. Première nouvelle. — J'ai eu le bonheur de faire ma retraite annuelle de huit jours. Je n'avais pas pu t'en prévenir, mais, je l'espère, tes prières m'ont aidé, quand même, à entendre la voix de Dieu, pendant ces jours.

« Ah ! ma chère sœur, une retraite en Afrique est tout autre chose qu'une retraite au doux nid de Chevilly. Ici, abandonné à soi-même, on est en proie aux

soucis, on pense aux âmes que l'on voudrait gagner et que, hélas ! on réussit à perdre, peut-être ! Durant ces huit jours, j'étais libre de tout ministère ; c'est horrible tout ce que j'ai souffert au moral. Enfin, le démon l'a voulu et le bon Dieu l'a permis. Quoiqu'il en soit, avec la très grande grâce du bon Dieu, je suis sorti de cette retraite, je crois, plus fort contre le découragement qui est mon grand mal, plus fortement résolu à faire simplement, partout, en tout et tous jours, la très sainte Volonté du bon Dieu. Il s'agit maintenant de travailler, d'être ferme dans sa résolution, et pour cela, je compte plus que jamais sur le grand secours de tes prières, sur le secours des prières que voudont bien faire toutes les personnes qui aiment encore le missionnaire. Sanctifions-nous, bien chère Jeanne, et sanctifions-nous beaucoup en faisant, jusque dans les plus petites choses, la très sainte Volonté du bon Dieu, et cela, toujours, avec le plus grand amour. Il n'y a pas d'autres moyens de sanctification.

« Deuxième nouvelle : Quoique très indigne, j'ai été appelé, par mes supérieurs, à émettre mes vœux perpétuels dans notre chère Congrégation, et je l'ai fait à la fin de ma retraite, le 6 décembre. Pour la sixième fois, je me suis donc donné solennellement à Dieu, pour les âmes. Si la donation pouvait suffire ! mais l'on tremble quand on songe qu'il faut répondre à tous les instants, que rien ne sert d'être religieux, prêtre, missionnaire, si l'on n'agit pas à tous les instants conformément à notre sainte Vocation. La grâce du bon Dieu est grande, et j'espère ! Je suis pauvre, je suis faible, je suis misérable, mais le bon Dieu m'a voulu et Il m'enrichira, Il me soutiendra, Il me sanctifiera par sa grâce. C'est lui seul qui doit, qui veut agir en son pauvre missionnaire. Le tout, pour moi, c'est de me laisser conduire facilement, de ne pas opposer ma pauvre volonté, de me faire disparaître

pour Le laisser paraître. Soyons fidèles à tout instant, et tout ira bien.

« Troisième nouvelle : La Volonté du bon Dieu est que je ne reste plus à Sainte-Marie-de-Konakry. Sa Volonté est que j'aille à Saint-Joseph-de-Boffa. Je pars mercredi prochain, 6 janvier, fête de l'Epiphanie, pour accomplir cette divine Volonté.

« Mon désir est donc accompli : je pars pour la brousse. La brousse ? ce n'est pas elle qui fait le missionnaire ; elle le suppose, au contraire. Ton pauvre frère devrait donc être missionnaire, et il ne l'est pas.

« Je pars heureux, quoique mon cœur saigne en quittant Sainte-Marie. On dit que l'homme aime le changement ; je crois que le missionnaire n'est point homme de ce côté. J'avais désiré la brousse, et, depuis que mes supérieurs m'ont dit : votre place est à Boffa, j'ai senti comme j'étais attaché à Konakry. C'est si fort que je pleure de le quitter. Quand on a passé un an dans un endroit, qu'on l'a parcouru en tous sens, quand on considère tout le bien qu'on y aurait pu faire, l'on souffre de s'en éloigner pour toujours, car je demande au bon Dieu de ne plus me faire quitter Boffa.

« Une autre raison pénible de ce départ : c'est la prévision d'une année qu'il faudra employer pour connaître les indigènes. Le noir, comme le paysan breton, est naturellement défiant. Il vous dira toujours « oui », mais il n'agira, il ne se laissera conduire que sous l'influence d'un Père qui a pris empire sur lui, par le temps et l'ancienneté. Mais, je crois m'apercevoir que dans toutes mes appréhensions, tous mes regrets de quitter Sainte-Marie, il y a beaucoup d'humain que je dois travailler à faire disparaître pour m'abandonner à la douce et paisible joie des enfants de Dieu, qui sont toujours contents et heureux. Ne crois pas que je ne sois pas content du choix que

le bon Dieu a voulu faire de moi, malgré mon indigénité. Oh ! si. Mon cœur prend le dessus, malgré ma sensibilité naturelle, et j'espère faire, à Boffa, la Volonté de Dieu, comme j'ai essayé de la faire, à Konakry. »

« 7 janvier 1909. — *Deo gratias !* me voici dans ma nouvelle mission. Parti hier, à 9 heures du matin, je suis arrivé ici vers les 5 heures du soir. Tu vois que le petit vapeur marche bien.

« J'ai reçu ta lettre, la veille de mon départ, et je l'ai lue, tout en faisant mes adieux aux enfants. Je puis te dire que j'ai pleuré en disant « au revoir » à ces enfants, à cette jeunesse qui, dans sa simplicité, s'attache sincèrement à ses Pères.

« Ma bien chère Jeanne, prie, fais beaucoup prier pour ton pauvre frère, qui voudrait faire beaucoup de bien, mais qui, pour cela, doit être un saint et un grand saint. Prie aussi et fais prier beaucoup pour ces chères âmes auxquelles j'ai voulu faire du bien, auxquelles je me suis attaché, il me semble, pour toujours. En m'appelant à Boffa, le bon Dieu m'a donné comme deux cœurs : l'un pour Sainte-Marie-de-Konakry, l'autre pour Saint-Joseph.

« Et voici que mon papier s'échappe avant de t'avoir souhaité une bonne année. Dans le monde, on cherche beaucoup de formules qui, au fond, ne disent rien. Les catholiques, dignes de ce nom, les Religieux ne savent se souhaiter qu'une seule chose : la sainteté, sur la terre, l'union au bon Dieu, par notre intelligence et notre volonté, au milieu de mille misères, de mille souffrances, de mille tentations, et je dirai même de mille péchés. — La sainteté au ciel, là où il n'y aura plus de misères, de souffrances, de tentations, de péchés, là où il n'y aura plus qu'à jouir, en voyant et en aimant Dieu, en voyant et en aimant tous ceux qui verront et aimeront le bon Dieu.

« Ton pauvre frère qui t'aime, qui t'embrasse, qui prie pour toi, surtout au saint autel, qui te bénit, mais qui, en même temps, dans sa faiblesse, te demande le secours de tes prières.

« A. MELL,

« prêtre, miss. apost. de la Guinée Française. »

.....

Le Rio Pongo, que les Anglais appellent « mer de vase » et que les vieux Portugais du xv^e siècle nommaient « Rio de Pongue », est, plutôt qu'une vraie rivière, un large bras de mer qui, à quelque 20 kilomètres, en amont, rencontre son principal affluent : la Fatalla. Tour à tour, encaissé dans un large lit de boue, ou débordant sur les terrains bas, couverts de palétuviers, le fleuve finit à Bakoro, après un cours de 50 kilomètres environ, dans un dédale de pierres gréseuses, curieusement découpées, à marée basse.

A 14 kilomètres de son embouchure, les gens du village royal de Thia avaient l'habitude de traverser, en face de Guéméyiré, à un endroit pierreux, couvert de brousse qui venait mourir jusqu'aux bords du Pongo et qui formait un « abri » naturel, fait de figes et de plantes grimpantes. Le passeur y attachait sa pirogue, et, sous cette ramure ombreuse, les indigènes attendaient patiemment qu'on voulût bien les transborder. De là, le nom de Boffo, encore ainsi prononcé par les gens du village et dont les Européens ont fait Boffa.

Le Rio Pongo, comme l'indique son nom, a été, depuis très longtemps, connu par les Portugais, et, probablement, avant eux, par les Normands.

Le nom de Dominghia, ou village de Domingo, dénonce clairement son origine ibérique. Les caravelles y venaient chercher l'or et les produits qui des-

cendaient du Djallon (1), par les pistes du Labé ou la vallée de la Fatalla.

Ayant succédé aux Mendenyi, les Sosos, suivant la grande loi de l'émigration des peuples, vers l'Ouest, avaient fondé, sur la rive droite du Bas-Pongo, une vaste organisation politique, connue sous le nom de Royaume de Thia, ou Royaume des Sosos. La couronne était héréditaire dans la famille des Katty, bien que les plus anciens possesseurs du sol, des autochtones, probablement, aient été et soient encore les Bango.

Le temps de la prospérité, pour ce pays, comme pour le Nunez, fut celui de la « traite d'ébène », nom tristement ironique, par lequel on désignait le commerce des esclaves. Les Lawrens, les Wilkinson, les Lightburn, pour ne citer que ces familles, venaient acheter, en ces parages, les nombreux travailleurs, qui devaient exploiter, sous les coups de chicotte, les vastes plantations de cannes à sucre, de l'autre côté de l'océan.

Pour cela, de grands voiliers, fréquemment, remontent le Rio Pongo, chargés d'étoffes, de fusils, de poudre, de canons, de cloches. Ils jettent l'ancre en face d'un gros village de négrier (2), au milieu de la rivière, pour ne pas être surpris. Du reste, le navire est armé. Alors les palabres commencent avec les chefs ; des centaines de malheureux sont entassés dans de vastes quadrilatères, comme celui de Farinthia, ou même accroupis sous des roches érodées en grottes, comme celle de Koubia, près Koréra, où trafiquaient les Faber.

Pour quelques brasses de tissus, pour quelques barils de poudre, moyennant la cession d'un canon,

(1) Massif central de la Guinée (700 à 1.400 mètres), appelé Diallondougou, par les vieux cartographes et qui, après l'invasion des Fowahs, deviendra le Fouta-Djallon.

(2) Celui qui faisait le commerce d'esclaves.

l'échange d'une cloche, voici dix, vingt, cent pauvres noirs, livrés par leur maître, pieds et mains liés. On les entasse dans la cale du bateau, comme un vil troupeau, et adieu !... vogue la galère, vers l'Amérique !... Jamais ces captifs ne reverront leur pays.

Cependant, tous ne partaient pas pour le Nouveau-Monde. Il fallait en garder assez, pour mettre en valeur un sol généralement fertile, entretenir les plantations de colatiers, planter les rizières, fortifier les villages.

Les nations d'Europe, ayant, — enfin ! — officiellement réprouvé la traite des esclaves (1), le fait social n'en continua pas moins d'exister à l'intérieur des terres. N'étant plus un article d'exportation, le nombre des serfs s'en accrut d'autant plus, si bien que, vers 1860, le Rio Pongo se trouva excessivement peuplé. Aux premiers Américains, d'autres négriers, du reste, étaient venus s'ajouter, pendant la première moitié du XIX^e siècle. Ils y avaient fait souche. C'est pourquoi, à côté du régime indigène, les « mulâtres », comme on les appelait, avaient formé nombre d'établissements. Ils avaient créé des villages qu'ils administraient à l'instar d'un petit royaume, dont le code unique était le bon... et le mauvais plaisir du prince.

Dans les premières années du XIX^e siècle, encore, les Blancs d'Amérique se rappellèrent qu'ils avaient une âme, et que les « métis » qu'ils avaient eus, en Afrique, d'une union passagère avec des indigènes, pouvaient en avoir une autre ! Des missionnaires protestants furent envoyés à la côte d'Afrique. En 1815, ils s'établirent à Kaporo, non loin du Konakry actuel. En l'espace de onze années, sept sur quinze y moururent; les survivants durent abandonner leur

(1) L'Angleterre l'abolit, en principe, dès 1835, sous le ministère de Lord Melbourne, — la Suède en 1846. La République Française de 1848 inscrivit, dans sa Constitution, l'interdiction de l'esclavage aux colonies.

tâche. Mais à la Barbade, le Bishop Parry et le principal du Collège Codrington, M. Rawle, vers 1851, amorcèrent la « West Indian Church Association », dont le but était de porter l'Évangile en Afrique Occidentale. Le Révérend H. J. Leacock fut le premier messager de cette société (1). Il mourut bientôt, laissant la réputation d'un intrépide apôtre. D'autres vinrent le remplacer, se fixèrent à Falinghia, à Farinthia, à Dominghia, y bâtirent de coquettes et solides chapelles, ouvrirent des écoles, baptisèrent, dimèrent, en un mot, se virent bientôt les chefs religieux du pays.

S'il faut leur savoir gré d'avoir conservé aux « mulâtres » un certain degré de civilisation, de dignité et de moralité extérieures, il faut cependant avouer que le résultat le plus notable de ces prédicants-écolâtres fut d'anglicaniser le pays. Au moment où la France prenait, par traité passé avec le roi Katty (qui signait : King Katty), possession de ces territoires, elle trouvait la « haute société » de céans, parlant anglais, singeant plus ou moins les manières anglaises, et, par le fait, peu enthousiaste (2) de voir flotter le drapeau français au-dessus de ses « tata » (3).

Malgré cette opposition, la France fit acte de suzerain, en élevant au petit village de Boffa, un poste militaire, longtemps occupé par un détachement de disciplinaires.

Or, peu d'années après la guerre de 1870, le roi Katty, sur l'instigation du chef de poste, avait envoyé ses trois fils à l'école de Gorée, tenue par les PP. du Saint-Esprit. Revenus dans leur pays d'origine, ces

(1) Il était accompagné de M. J. H. Dupont, catéchiste, d'origine africaine.

(2) « The people of the river were against this, preferring an English protectorate.... » (*Fifty years in Western Africa*, page 94).

(3) Village fortifié.

trois jeunes gens, comme il est facile de le concevoir, restèrent en relations épistolaires, avec leurs anciens maîtres. En 1876, ils écrivirent à l'Evêque du Sénégal, lui demandant des missionnaires qui viendraient, chez eux, « civiliser et christianiser » leur peuple.

Un an après, le P. Ildephonse Muller venait jeter les fondements de Saint-Joseph-de-Boffa. Cette station devenait, dès lors, en même temps qu'un centre actif de propagande française, le noyau de ce qui sera, plus tard, le Vicariat de la Guinée.

Boffa, donc, terre française, appartenait, au point de vue religieux, à Sierra-Leone, colonie anglaise. Ce fut, en effet, de Freetown que nous arriva, en 1878, un jeune Père qui, par sa bonté et sa popularité, exerça une influence immense pour la cause catholique et nationale : le P. Joseph-Martin Sutter.

Le nom de cet homme de Dieu est trop inséparable de celui de Boffa pour que nous n'en esquissons pas, ici, un rapide portrait. Ce portrait sera d'autant plus vite tracé qu'un seul mot suffirait pour définir le P. Sutter. Quand on aurait dit qu'il fut bon, essentiellement bon, on aurait presque tout dit. Cependant, il faudrait ajouter qu'une finesse native s'alliait à cette bonté. Sous une bonhomie apparente, vivait une intelligence aiguë, toujours en éveil, féconde en spirituelles réparties, ironique à ses heures, sans pourtant jamais dépasser les bornes de la charité. Au physique, c'était un tout petit homme, tout mince, presque chétif, n'ayant rien de remarquable, sinon, profondément enfouis sous l'arcade sourcilière, deux yeux brillants, éclairant un masque osseux, ravagé par la variole (1).

Autour du P. Sutter, des Frères, aussi habiles que dévoués, les FF. Etienne, Jacques, Médéric, Ludan, —

(1) Le P. Sutter mourut à Konakry, dans sa 22^e année de mission, le 8 juin 1908.

de saints collaborateurs, comme le P. Wira, avaient travaillé dans cette station, y avaient peiné, s'y étaient usés, la plupart y étaient morts.

Par ailleurs, Boffa pouvait se glorifier de bien belles pages. Un jour, dans la guerre des mulâtres, le P. Lutz s'était jeté au milieu des deux troupes qui échangeaient leurs premiers coups de fusils. Il avait enjoint aux guerriers de cesser le feu et avait été assez heureux pour apaiser l'un et l'autre camp.

Une autre fois, alors que le drapeau allemand flottait déjà au-dessus des cases de Théory, à Taboriah, la Mission catholique avait pesé dans la balance des nations. Son influence sur le pays avait été reconnue, et cette influence étant nettement française, la diplomatie avait conclu que ce pays devait demeurer à la France.

Tel était le beau passé de cette « Mission Apostolique du Rio Pongo », ainsi qu'elle est désignée, dans l'acte de fondation, dûment légalisé par le commandant de Cercle.

Le P. Mell y trouva une spacieuse maison d'habitation, bâtie au milieu d'une vaste concession plantée de colatiers et de cocotiers. De la galerie de cette résidence, on apercevait, à 200 mètres plus bas, le large ruban d'argent du fleuve, fréquemment sillonné par des voiliers, animé, sur l'autre rive, par le va-et-vient de deux importantes maisons de commerce.

Tout près de la maison, l'église, plus récente, bâtie avec plus de bonne volonté que d'art, en un pays où les pierres, la chaux et le ciment pourraient permettre aux néophytes de prier, un peu plus souvent, « sur le beau (1). »

Au point de vue spirituel, un nouvel arrivé pourrait se trouver désappointé, en constatant, par

(1) Allusion aux paroles de Pie X : Je veux que mes catholiques prient sur le beau.

exemple, l'assistance relativement restreinte à la messe dominicale. Boffa est, en effet, un petit village que l'administration n'a jamais pu gonfler en importante agglomération. Dominghia, Thia, sont les seules localités, assez rapprochées pour permettre aux habitants de répondre à l'appel de la cloche. La chrétienté est donc éparpillée sur un rayon de 80 à 100 kilomètres. Il y a peu de villages où le P. Mell, en tournée, trouvera un assez maigre élément pour le forcer à dire une messe basse, le dimanche. Cette dispersion explique pourquoi les voyages des missionnaires sont fréquents, suivis, réguliers et prolongés.

L'installation du P. Mell ne fut pas longue. La question du ministère le poursuivait. Il s'y adonna, de suite, on devine avec quelle ardeur !

Le 14 mars 1909, il commence une lettre destinée à Pont-l'Abbé :

« Ma bien chère Jeanne,

« Je ne veux pas te faire attendre longtemps, car tu as soif d'avoir des nouvelles de mon nouveau champ d'action. Par où commencer ? D'abord, le P. Supérieur, ayant peur pour mes jambes, et surtout, je crois, de mon inexpérience, me réserve le ministère peu éloigné : celui de Boffa et des villages environnants. J'ai actuellement 35 à 40 catéchumènes. C'est bien peu, mais bénissons le bon Dieu pour ce petit nombre, et prions-Le de le faire croître par sa toute-puissance. Dominghia, où je vais deux fois par semaine, est un centre surtout protestant, où il y a beaucoup de bien à faire. Il y a là deux familles bien établies, beaucoup de catholiques et beaucoup d'âmes à christianiser. Avec la grâce du bon Dieu et notre petit possible, on arrive à tout.

« Prie pour que je ne refuse pas ce « petit pos-

sible » au bon Dieu, qui ne peut refuser sa grâce, quand il s'agit de Lui gagner des âmes. »

« 14 avril. — Un mois, depuis le commencement de cette lettre !... *Alleluia* ! c'est Pâques ! Que la paix du Ressuscité soit avec toi !

« Que de choses se sont passées depuis un mois ! Je voudrais d'abord te dire un mot de notre fête patronale du 19 mars. Le R. P. Préfet apostolique nous est arrivé l'avant-veille, par le petit vapeur. Inutile de te dire que toute la Mission lui a fait fête, depuis les Pères jusqu'aux enfants. Il était accompagné de son assistant, ce qui a porté à sept le nombre des Pères. Dix-neuf personnes ont été confirmées en ce beau jour. La retraite préparatoire à la confirmation, hélas ! c'est ton pauvre frère qui l'a donnée : quel bien ai-je pu faire ? Dieu seul le sait. Ce que je pouvais dire en « soso », je le disais ; ce que je ne pouvais pas, un autre l'interprétait pour moi. Quoiqu'il en soit, tout le monde a été content, et le bon Dieu aussi, il faut l'espérer !

« Le R. P. Préfet nous a quittés le lendemain. Et depuis ce jour, le carême s'est écoulé.

« Le Samedi saint, treize catéchumènes ont reçu le saint baptême. J'ai eu le bonheur de faire cette belle cérémonie ; l'office a commencé à 6 heures, pour se terminer vers 9 h. 1/2.

« Le beau jour de Pâques est venu et n'a laissé rien à désirer. L'assistance était au comble, dans notre petite église. Mais, toute la journée, ton frère n'était pas là : il était au lit avec la fièvre. C'est ainsi que le bon Dieu nous attrape, juste pour les fêtes. Il faut te dire qu'ici, comme à Konakry, je suis chargé du culte, de l'entretien et de l'ornementation de la chapelle. Elle est bien pauvre : nappes d'autel, nappe de communion font pitié : elles tombent de vétusté. Ne parlons pas des fleurs du grand autel : c'est déplo-

nable. Je te dis cela pour que tu profites de toutes les occasions : tout sera toujours très bien reçu. »

« 18 mai. — Une troisième fois, je reprends ma lettre. Le P. Supérieur se prépare à partir demain, pour la France, après six années de séjour. Tu vois qu'on ne meurt pas du premier coup, mais seulement quand le bon Dieu le veut. Nous allons rester à trois, ici, et, par conséquent, le travail va augmenter. Je viens de faire le relevé de mes catéchumènes ; depuis deux mois, c'est monté à quatre-vingts. Avec la grâce de Dieu, on en gagnera d'autres. Prie, prie beaucoup, mais surtout, aime, aime beaucoup le bon Dieu pour ton pauvre frère et pour ces chères âmes que le bon Dieu aime et que j'aime aussi, j'ose le dire, mais pas encore assez.

« Demande, pour moi, la patience, la grande vertu du missionnaire : la patience pour supporter les petites misères, les petites contrariétés (tout agace en Afrique). Malgré toutes ces petites misères, on est heureux ici. Quand on est là où le bon Dieu veut, ça ne peut pas être autrement. Si nous constatons des défauts, en faisant l'œuvre du bon Dieu, ce sont là des moyens par lesquels Il veut nous faire comprendre combien l'instrument est misérable. Heureusement, l'Ouvrier est grand. Si nous avons bonne volonté, il faut tout espérer de sa bonté.

« Je dis la messe de très bonne heure. A cinq heures moins le quart, pour le moins, je suis à l'autel. Je ne t'y oublie pas. Unis-toi à moi. Quand, à l'élévation de l'Hostie, je présente, à Dieu le Père, Dieu le Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, je ne manque pas de lui dire dans mon cœur : « Pour votre plus grande gloire et le plus grand bien de toutes les âmes que vous aimez et que j'aime aussi. » Et alors, je pense à toutes ces âmes qui m'aiment, malgré ma très grande misère. Puis, à l'élévation du calice, j'adresse à Dieu

cette autre prière pour toi et pour moi : « Que nous ne fassions plus qu'une seule et même victime, et qu'ainsi perdus en votre divin Fils, ô mon Dieu, vous vouliez bien nous recevoir, malgré nos misères. »

« Le bon P. Le Bloch m'a écrit une lettre, ces jours derniers, pour me faire des reproches pleins d'affection. Je les méritais. J'ai fait mon examen de conscience, là-dessus. Je trouve que je n'écris pas suffisamment aux parents et aux amis. Le missionnaire, plus encore que le prêtre attaché à une paroisse, doit être l'homme s'efforçant de faire du bien, non seulement aux âmes vers lesquelles il est député, mais encore à toutes les âmes. Or, la prière ne suffit pas. Il faut prendre les autres moyens d'action : la parole, l'écriture. N'es-tu pas de mon avis ? Donne-moi donc, entre autres, l'adresse du bon M. Cogneau, mon directeur du séminaire. Je ne sais s'il est à Brest ou à Quimper.

« Allons, que la très grande Bénédiction du bon Dieu descende sur toi et sur tous ceux que tu aimes.

« Ton pauvre frère qui te confie aux Cœurs de Jésus et de Marie.

« A. MELL,

« prêtre, miss. apost. de la Guinée Française. »

14 mars, 14 avril, 18 mai ! voilà, certes, une lettre qui resta longtemps sur le chantier. Elle est pour nous une révélatrice du travail ardu, continu, incessant, qui s'accomplissait autour de la Mission. Le Père était tout juste à la Communauté pour les exercices de règle et le temps des repas. Le reste du temps se passait au ministère. Là, où l'on avait répété qu'il n'y avait rien à faire, le missionnaire avait trouvé, lui, cent trente catéchumènes, pas un de plus, pas un de moins. Il se faisait aider pour ce travail d'évangélisation, par deux élèves catéchistes ; lui-même contrôlait, interrogeait, encourageait, bien rarement

réprimandait. Les bonnes vieilles de l'endroit, voyant passer leur « Foté-Mori » (1), toujours alerte, toujours souriant, se disaient entre elles : Si ça continue, il chantera bientôt la messe dans la chapelle des protestants de D.... !

Mais les forces de l'homme ont une limite. Si l'on avait dit au P. Mell qu'il en abusait, il aurait répondu, au milieu de son bon rire si franc, son inévitable « Pensez-vous ? »et il aurait continué.

On ne résiste pas longtemps au climat de Boffa, car, si la viande est absente de son marché trois cent trente-cinq jours, par an, en revanche, les moustiques n'y manquent jamais.

Le diable devait particulièrement en vouloir à celui qui venait le troubler dans son royaume séculaire. Parpaillots et musulmans durent donc respirer, le jour où ils apprirent que le P. Mell était malade.

« 20 septembre. — Je viens de donner une fameuse alerte à mes confrères. Ils m'ont cru mort et ils m'ont extrémisé dans cet état. Ne t'inquiète pas : je suis encore parmi les vivants, assis à ma table, en convalescence. Je ne sais à qui ou à quoi je dois attribuer ma guérison : est-ce à l'extrême-onction ? est-ce au Vénérable Libermann, auquel on a eu recours ? En tous cas, il faut remercier le bon Dieu, car d'après le docteur et les Pères, c'était fini. Le mercredi soir, donc, étant fatigué, je me suis couché à 4 heures, puis je suis tombé dans un sommeil léthargique, dont il a été impossible de me rappeler avant le minuit du vendredi. J'ai eu 40° de fièvre, pendant longtemps ; maintenant, je n'ai plus que la fatigue. Que veux-tu ? c'est l'acclimatement en Guinée ! et puis, c'est aussi pour le bon Dieu et pour les âmes. Je n'avais encore rien eu de bien sérieux jusqu'ici. »

(1) Prêtre Blanc, nom soso donné aux missionnaires.

« 22 septembre. — Aujourd'hui, j'ai pu dire la sainte messe et je suis allé faire une petite tournée au village. Six de mes catéchumènes m'ont fait défec-tion : trois sont partis au loin ; les trois autres étaient fatigués d'apprendre, m'ont-ils dit. »

Pour achever de se remettre, le P. Mell fut envoyé, en changement d'air, sur les hauteurs de Kindia, où l'on venait d'établir une Mission.

« Je suis en exil, écrit le missionnaire, le 16 octobre 1909, en exil depuis le 29 du mois dernier. Mes bons supérieurs, par excès de bonté et de prudence, m'ont fait venir à Kindia.

« J'arrivais à Konakry, le jeudi matin, après onze heures de navigation. J'étais d'attaque ; je disais la sainte messe, heureux, en quelque sorte, de me retrouver dans mon ancien milieu. Hélas ! je n'y retrouvais pas le cher Frère Claudien ; le bon Dieu l'avait pris à ma place, pour le récompenser. Et puis, mon cœur a saigné encore, en apprenant que notre bon Frère Médéric, de Boffa, était obligé de rentrer en France. Pauvre Guinée ! pauvre Boffa !... mais ne cherchons pas à devancer l'heure de Dieu.

« Pour ma part, je suis envoyé par le R. P. Préfet, à Sainte-Croix-de-Kindia, « avec défense de le quitter, sauf rappel de qui de droit. » Il n'y avait qu'à obéir mais ce ne m'a pas été commode de le faire, d'autant plus que le démon me montrait tout, sous un jour bien sombre : d'abord, le personnel de ma station, réduit à deux, de cinq que nous étions ; ensuite, mes catéchumènes : que deviendront-ils, me disais-je ? Enfin, et je crois que ceci était ma plus grande misère, j'avais, sous les yeux, les dépenses occasionnées à cause de ma pauvre personne : 25 francs pour le voyage Boffa-Konakry ; autant pour y retourner, si le bon Dieu m'y veut de nouveau ; 20 francs pour monter à Kindia ; autant pour revenir ; total : 90 fr.

« Ne va pas croire que je suis malade, sur un lit.

Comme je te l'ai déjà dit : il me semble que quatre jours, après ma maladie, j'étais d'attaque. A Konakry, ça allait déjà bien ; ici ça va encore mieux.

« Mon supérieur, ici, à Kindia, est un missionnaire vaillant, expérimenté. Aussi, j'espère, avec son concours et la grâce de Dieu, me perfectionner un peu. Je le voudrais non seulement pour moi, mais pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de toutes les âmes. D'abord, mon cher Supérieur est un homme perfectionné dans la langue « soso ». Je suis un peu étonné du progrès que je fais avec lui. Puis, j'ai encore à profiter, près de mon Supérieur, en ce qu'il est un homme de règle et, en même temps, un homme d'action, qui ne sait pas perdre son temps et qui n'aime pas le voir perdre aux autres. J'apprends près de lui, comment on attire le monde. Il faut, à la fois être doux, patient, attrayant, mais aussi très sévère, savoir se faire respecter, s'imposer. J'apprends la manière de faire le catéchisme. Que Dieu soit donc béni ! qu'il est adorable dans ses desseins !

« L'autre jour, je suis allé au village de Kindia. J'ai été introduit, sans le savoir, chez le roi. Je trouve une véranda pleine de monde ; j'entre ; je m'assieds ; je salue comme je puis, et je dis l'objet de ma visite : « Le Foté-Mori ne connaît pas autre chose que la parole de Dieu.... » A ces mots, cent cinquante auditeurs ouvrent, tout grands, yeux, bouches, oreilles... Je continue : « Un seul Dieu.... Il a tout fait et il a tout fait pour l'homme, mais il a fait l'homme pour lui. Voilà pourquoi l'homme doit le connaître, afin de l'aimer et de le servir. L'homme a manqué envers son Dieu ; il a péché, et, par son péché, il a tout gâté, tout perdu : le plein bonheur, ici-bas, et le bonheur du ciel, après la mort... »

« En parlant ainsi, je faisais de grands gestes, afin de me faire mieux comprendre. Tout à coup, mes

yeux tombent sur une espèce de trône royal : dessus, un vieillard y était accroupi. C'était le roi qui tenait son « lit de justice », entouré de tous ses ministres et de tous les « kharamokhos (1). »

« J'étais chez le roi ! je prêchais devant la cour !!! et j'étais entré là, en plein débat, ce qu'il ne faut jamais faire ! et j'étais entré sans saluer le monarque : qu'allait-on penser de moi ? Ah ! tant pis, me dis-je, après tout, c'est le bon Dieu qui l'a permis.... Allons-y !... Et je continue comme de plus belle. « L'homme perdu a été racheté par un Sauveur promis. C'est Jésus, le fils de Dieu lui-même et pas seulement un prophète. Il est venu sur terre, avec une nature d'homme et il nous a réappris le moyen de connaître la Vérité oubliée. Celui qui veut aller au ciel, doit apprendre cette vérité et devenir un disciple de Jésus-Christ. »

« C'est là le thème de tous mes premiers catéchismes. Qu'il y a du travail ! qu'il y a des âmes qui attendent ! C'est de la matière brute que cet élément, sans doute, mais il faut lui donner une forme, la forme de Notre-Seigneur. Mais cette forme ne se donne généralement que par un moule. Ce moule, c'est nous, prêtres, c'est nous, missionnaires. Quelle vérité terrifiante, ma chère Jeanne ! Il faut que je sois un saint, dans ma manière de penser, un saint dans ma manière d'agir ; alors seulement, je pourrai marcher de l'avant.

« Je viens d'écrire au R. P. Préfet, pour obtenir de retourner à mon poste. Prie à cette fin. Vois quelle soumission ! J'ai peur d'être obligé de quitter mon cher Rio Pongo, que j'aime du fond de mon cœur et où j'espère encore, avec la grâce, faire la volonté du bon Dieu.

(1) Kharamokho : instituteur musulman qui interprète souvent le Coran dans les jugements prononcés par les chefs indigènes

« Fais prier pour le pauvre missionnaire, surtout ceux qui semblent petits, devant les hommes : les pauvres, les malades, les enfants. Notre-Seigneur aime tant cette prière-là. »

La villégiature de Kindia remit sur pied notre convalescent. Sa guérison fut encore hâtée, semble-t-il, par le désir ardent qu'il avait de retrouver son « cher Rio Pongo », comme il l'appelle.

« Je suis de nouveau dans ma chère maison de Saint-Joseph. Descendu de Kindia, j'ai dû aller voir le médecin, à Konakry : celui-ci m'a encore prescrit trois semaines de repos. Le 6 décembre, avec quelle joie ! je me suis embarqué pour Boffa, après avoir bien dit à mon R. P. Préfet que j'étais prêt à faire toute sa volonté et non pas la mienne ; que s'il jugeait bon de me changer de mission, j'acceptais de grand cœur ; que s'il me renvoyait ici, je ne lui demandais qu'à partir le plus tôt. Que le bon Dieu me pardonne cette impatience !

« Comme vœux de bonne année, — cette lettre est du 5 janvier 1910 — je te souhaiterai la charité. Sans elle, rien ne vaut. C'est saint Paul qui nous le dit : à supposer que vous ayez la foi assez forte pour transporter une montagne, à supposer que vous ayez procuré le salut à des millions et à des millions d'âmes, si vous n'avez pas la charité, cela ne vous servira de rien. Qu'est-ce, donc que la charité ? C'est l'union avec Dieu, par l'intelligence, par le cœur, par tout notre être. Si nous aimons bien quelqu'un, nous sommes toujours heureux de lui faire tout ce qui lui est agréable. Ainsi devons-nous faire avec le bon Dieu. »

L'Anglais appelle l'Afrique le tombeau des Blancs, « white men's grave ». Que d'hommes cette terre a dévorés, en effet, « mais ce ne sera pas en vain, écrit un jour le P. Mell, que tous ces héros sont tombés. Le sang des martyrs est une semence qui germera quand le bon Dieu le voudra ».

Pour reculer, le plus possible, cette inéluctable fin, les supérieurs sont obligés de faire rentrer les sujets fatigués. On ne peut lutter longtemps contre le climat. Il arrive que le pauvre corps humain, déraciné d'un milieu où il a poussé, étioilé, sans transition, sous un ciel inclément, obligé de s'habituer à une nourriture pour laquelle son estomac n'était point préparé, affaibli par les fièvres, exténué par les courses sans fin, par des nuits sans sommeil, par des privations continuelles, — il arrive que ce corps n'est plus qu'une loque. Il faut rentrer !

Le P. Mell connut, prématurément, cette peine que le missionnaire éprouve, chaque fois qu'il faut se séparer de ses chrétiens. Mais la décision avait été sans appel : le vaillant apôtre dut prendre le bateau.

« Tu viens de recevoir, il n'y a pas longtemps, écrit-il de Paris, le 15 juin 1910, une lettre qui a dû provoquer ton étonnement : Ton frère en France !

« Eh oui ! je suis en France et j'ose espérer que c'est le bon Dieu, tout seul, qui m'y conduit. Voilà pourquoi je me console, voilà pourquoi je me réjouis même dans ma peine d'avoir quitté la Guinée. Je l'ai laissée, le lundi 30 mai, au lendemain de la solennité de la Fête-Dieu que j'ai été heureux de passer à Konakry. Je n'ai pu dire la sainte messe à bord, n'ayant pas d'autel portatif, mais le bon Dieu m'a favorisé. Je suis arrivé à Dakar, le 2 juin, à Ténériffe, le 6 juin, toujours le matin, de telle façon que j'ai pu encore offrir le saint Sacrifice, sur cette pauvre, mais chère terre d'Afrique.

« Quand prendrai-je le chemin de la « douce Bretagne ? » Je ne sais. Cela dépendra de mes supérieurs et de la décision du médecin. Je ferai probablement ma retraite avec les Scolastiques. Prie pour que je profite bien des grandes grâces que le bon Dieu me prépare. Je sens qu'un séjour en France, au cœur de la Congrégation, va m'être bien utile, non seulement

à mon corps, mais surtout à mon pauvre cœur. Hélas ! en ce pauvre pays d'Afrique, il n'est pas nécessaire qu'il y ait des savants, mais il faut des saints, des saints détachés de toute créature, détachés surtout d'eux-mêmes.

« Je serai heureux de vous revoir tous puisque le bon Dieu semble le vouloir. »

Il dut néanmoins rester quelque temps, à la Maison mère, afin de suivre un régime que nécessitait son état de santé. Le 24 juin, il n'oublie pas la Saint-Jean-Baptiste et offre à sa sœur des vœux aussi affectueux que surnaturels. Il y est question, comme toujours, de sanctification personnelle, de soumission au Vouloir divin, toutes choses dont le P. Mell était rempli. Il n'a garde d'omettre le côté apostolique et il raconte à Sœur Cécile, une anecdote à ce sujet.

« Un de nos Pères, le P. Limbour, écrit-il, s'en alla, un jour, dans un grand couvent de religieux cloîtrés, et, ayant été invité à leur adresser la parole, il prit, pour texte, ces paroles : *Ego elegi vos et posui vos ut eatis et fructum afferatis et fructus vester maneat*. Voici que je vous ai choisis et que je vous ai placés pour que vous alliez, que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure. » Certes, le bon Père ne voulut point mettre le désarroi chez ces bons religieux, leur faire quitter le couvent et les envoyer en Afrique. Il voulait leur faire sentir que, bien que renfermés dans leurs murs, ils devaient, en se sanctifiant, travailler au salut des âmes. On dit que, malgré toutes ses explications, certains religieux, s'attachant au sens littéral, vinrent trouver le P. Limbour, pour lui demander s'il ne vaudrait pas mieux, pour eux, partir en Afrique. Le missionnaire se hâta de les calmer. Il en fut quitte pour une deuxième exhortation.

« Sache, toi aussi, que pour être missionnaire, pour sauver des âmes, il n'est pas nécessaire de courir en Afrique, d'être en contact immédiat avec ceux qu'on

veut convertir ; il faut, et il suffit de travailler, de grand cœur, à se sanctifier ; alors, seulement, on produit du fruit qui reste, qui dure jusqu'à la vie éternelle. »

Le séjour du P. Mell, en France, fut aussi court que possible. Sa sœur nous dit qu'il était si impatient de repartir pour ses missions qu'un jour, une personne se permit de lui demander si, « réellement, le sol du pays lui brûlait les pieds ». Les médecins pourtant, n'étaient pas de cet avis, mais les vrais soldats attendent-ils que la dernière de leurs blessures soit entièrement cicatrisée pour retourner au front !

Le front d'Afrique rappelait l'athlète de Jésus-Christ...

Il était d'autant plus pressé de reprendre sa place, parmi ses confrères, que la « pauvre Guinée » subissait un deuil, tel qu'elle n'en avait point encore connu de pareil. Son chef, le bon Père Ségala, obligé lui aussi, de quitter son troupeau, et de le quitter pour toujours, était rentré en France, au mois de septembre. Le 22 décembre 1910, il mourait saintement, ajoutant au sacrifice de sa vie, celui de mourir loin de son cher Konakry, loin de ses collaborateurs, loin de ses enfants dans la Foi.

La Guinée était donc sans pasteur, lorsque le P. Mell la revit. A genoux, devant le tabernacle de Celui qui le fortifiait chaque jour, il renouvela son acte d'offrande et se « redonna » pour les âmes.

Au Rio Pongo, le démon allait encore passer un bien vilain quart d'heure...

CHAPITRE XIV

Le Bagatae ⁽¹⁾

La côte de Guinée vient mollement mourir à l'Océan, sous la forme d'une bande de terres basses, qu'on n'ose appeler ni terrain d'alluvion, ni terrain d'inondation, parce que, probablement, elles sont l'un et l'autre. Les grands fleuves qui, depuis le Cogon jusqu'aux Scarcies, portent, à l'Atlantique, le tribut de leurs eaux, s'y perdent en une quantité de bouches. Ces embouchures communiquent les unes avec les autres, formant ainsi des bras secondaires qui sont, eux-mêmes, reliés entre eux, par des cours d'eau, appelés « criques » (de l'anglais : creek).

La plupart du temps, les flots, formés par ces criques, sont inhabitables et inhabités. Leur sol est constitué par une couche épaisse de vase, qui se durcit au soleil, pour redevenir boue liquide, avec le flot montant. Seul, le palétuvier y pousse ; sur ses plus hautes branches, l'aigle pêcheur y fait son aire, le pélican y ajuste grossièrement les brindilles de son nid et la belle aigrette blanche, avec toute la famille des hérons, y trouve le silence, la solitude, la liberté, le vivre et le couvert.

Cependant, au milieu de l'une ou l'autre de ces

îles mouvantes, une terre plus ferme apparaît ; sur cette petite taupinière, un eriodendron a poussé ; à son ombre, un petit village de pêcheurs ou de cultivateurs s'y est assis. Quand la mer est étale, la vague, chargée de détritits, y vient battre les seuils des cases, d'une malpropreté remarquable.

A marée descendante, la chaleur du jour fait suer, à ce sol détrempé, un air nauséabond, empesté, pernicieux à l'Européen. Le soleil n'est point disparu de l'horizon, que l'infenale musique des moustiques commence ; inutile de vouloir faire les cent pas autour des cases ; inutile de vouloir jouir de la fraîcheur du soir, de s'allonger sur un hamac pour continuer, dans la nuit, d'intéressantes palabres : il faut immédiatement s'enfermer sous sa moustiquaire, essayer de dormir au milieu de l'épaisse fumée de bois vert, qui martyrise les yeux, prend à la gorge et doit être capable d'asphyxier tous les diptères de la création !

Au milieu de tant d'eau, il n'y a point d'eau potable. Le matin, un ou deux hommes arment la pirogue et partent, au loin, remplir quelques vieux estagnons, à relent de pétrole, qui doivent suffire à la consommation quotidienne. C'est le soir, seulement, que la « corvée d'eau » revient. L'on conçoit aisément que le liquide surchauffé serait même refusé par la plus complaisante de nos Facultés.

Si l'îlot s'enfle et prend de larges proportions, le village s'agrandit d'autant, formant noyau d'une couronne de terres marécageuses, qui constituent la rizière. Noyée pendant la saison des pluies, qui est la saison de la croissance, cette rizière garde, en saison sèche, des flaques d'eau infecte, pourrie, véritable bouillon de culture pour tous les insectes dangereux. Pour aller d'un endroit à un autre et traverser ce vaste damier, constitué par des remblais d'argile, il faut zigzaguer des heures entières, pour effectuer une ridicule distance, heureux encore si, le pied vous

(1) Prononcez : Bagatai pluriel de Baga ta, village de Baga.

glissant, vous n'êtes point allé vous parfumer dans les mares d'eau stagnante.

Ajoutons à ce riant tableau, la perspective de voir chavirer l'indispensable pirogue et d'aller finir ses jours dans le ventre des crocodiles, si nombreux dans ces parages, et l'on aura une faible idée du Bagatae, ou pays des Baga.

On se demande vraiment comment des hommes peuvent vivre en pareil milieu, et comment ils aiment à y vivre. C'est que la bonne Providence les a tellement gâtés, par ailleurs ! Leurs rizières seraient capables de devenir le grenier d'abondance de toute la Guinée. Leurs palmeraies leur donnent, à profusion, l'huile rouge et ce délicieux vin de palme dont ils usent plus qu'à raison. Les salines fournissent le sel ; la forêt, le tronc de pirogue ; la mer, ses poissons. Que leur faudrait-il encore ? des habits ? depuis qu'ils s'en préoccupent, ils sont royalement servis d'étoffes par les nombreux petits traitants, établis dans chaque village.

On sait que le peuple Baga descendit, il y a peut-être deux siècles, des hauteurs de Pita et de Labé, qu'il dut se battre pour avoir le droit de vivre et qu'il ne se crut en sécurité que le jour où, campé dans ses fondrières, il n'eut plus à craindre les incursions des guerriers terriens.

Le Baga est fétichiste. Ses « esprits » sont censés habiter de grossiers fétiches, taillés dans une bille de bois tendre et qui, en certaines circonstances, sortent, entourés de leurs « initiés », au son des tambourins, à la lumière des torches et dans la poussière des danseurs.

Telle est la terre et tels sont les gens qui occupent la partie maritime de la Guinée, entre le Pongo et le Cogon ; telle est l'aire d'évangélisation où s'échelonnent une vingtaine de catéchistes indigènes, dépendant de la mission de Boffa, au Sud, de la mission de

Boké, au Nord. Tel fut le district assigné au P. Mell, à son retour de France.

Il en fit son fief, sa terre de prédilection ; il lui donna tout : son temps, sa force, son cœur, car il l'aima « jusqu'à la fin ».

Nous avons la bonne fortune de posséder le « journal de route » d'une des longues excursions qu'il y entreprit. Pour avoir l'entière vérité, il faudra, au récit personnel, ajouter bien des fatigues, bien des souffrances, bien des dangers auxquels le missionnaire se garde de faire allusion.

« Ma bien chère Jeanne,

« Que de temps écoulé depuis ma dernière lettre ! mais j'ai été un grand mois dans la brousse, et, à mon retour, j'ai trouvé ici plus de travail que je n'en ai pu faire. Nous avions, en effet, à préparer la fête de la Toussaint, qui devait être, en même temps, la solennité de la Première Communion. Tout s'est bien passé. Le pauvre missionnaire a été content et, il faut l'espérer, le bon Dieu aussi. Tu m'as souvent demandé de t'envoyer le compte rendu de mes voyages. Je te satisfais aujourd'hui. »

« 24 septembre. — Fête de N.-D. de la Merci. A midi, j'embarque pour le Bagatae. Le soleil est de feu ; aussi tu peux te représenter ton petit frère missionnaire, un mouchoir mouillé sous le casque, un autre par-dessus, et, par-dessus encore, le parasol. Le *Saint-Joseph* m'emporte vers la mer. Mais, deux ou trois heures après mon départ, nous obliquons à droite et rentrons dans les criques. A 5 heures du soir, première halte pour cuire et manger le riz. Nous sommes à Dissoldo, village assez grand, sauvage, teinté d'islamisme, surtout actuellement : c'est le

temps du Rhamadan (1), et les tièdes font quelques efforts pour devenir fervents. Pendant toute la journée, et autant que dure la lune du jeûne, les vrais musulmans ne doivent rien prendre, pas même une goutte d'eau. C'est même très comique de voir ces gens se lever, en pleine conversation, pour s'en aller cracher : avaler leur salive serait un péché très grave. Quand le soleil est couché, il faut voir comme ils se dédommagent : ils peuvent manger pendant toute la nuit et n'ont garde d'y manquer, quand ils ont de quoi le faire.

« Je suis très cordialement reçu chez le chef. La nuit est venue. A 7 heures du soir, je m'embarque de nouveau dans l'obscurité la plus complète. On avance comme on peut. Tout à coup, mes rameurs se mettent en grève. Pas moyen d'aller plus loin : le courant est trop fort ; les bonnes grâces du roi m'ont fait oublier la marée. On stoppe donc, et, la prière dite, on essaye de dormir, mais les moustiques sont là : à leur voracité, on dirait qu'ils ont fait le rhamadan, eux aussi. Impossible de fermer l'œil. Nous ne sommes pas très loin de Sakhobéli : les habitants y font un vacarme infernal. Ils ont vu la lune nouvelle ! c'est la fin du jeûne.

« A 1 heure du matin, nous levons l'ancre et, en avant ! On marche à la seule lueur des éclairs. Mais il y a une Providence, une Providence pour le missionnaire. A quelques kilomètres, l'orage bat son plein. Il nous épargne : *Deo gratias* !

« A 5 heures, nous arrivons à Dakhindé, chez le frère d'un de nos catéchistes. Nous sommes chez nous chez lui. Une demi-heure après, je célèbre la sainte messe au milieu de ce peuple qui, lui aussi, désire un catéchiste. A 7 heures, je m'embarque de nouveau ;

(1) Rhamadan, prière publique qui clôture le carême musulman.

à 9 heures, nous sommes à Tanéné. Nous y laissons le bateau. En route ! Le soleil est chaud ; la route est de sable ; nous avançons péniblement. A 10 h. 1/2, nous voici à Doprou, où nous comptons quelques catholiques ; j'y prépare un mariage.

« A 1 heure de l'après-midi, après m'être reposé et avoir dit mon bréviaire, on pousse plus loin. Nous apercevons les cases du village de Siboti, où nous avons un catéchiste. Ce poste a débuté assez drôlement aux yeux des hommes : un individu, non encore baptisé, s'y est constitué, de lui-même, catéchiste. Il a converti sa case en chapelle. Un autre, plus instruit, a continué le travail commencé, et aujourd'hui Siboti est peut-être le centre où l'action du missionnaire semble devoir produire le plus rapide effet. A peu près tous les gens, — une population de 500 âmes, — sont pour nous.

« Le soir, à 4 heures, je pars pour Sobaneh, où j'arrive juste au moment d'une tornade. Je suis hébergé chez un catholique. »

« 26 septembre. — Sobaneh est un grand centre où la Mission catholique a travaillé, il y a une dizaine d'années. On a repris ce poste depuis quatre ans et le bon Dieu bénit nos efforts, mais que nous y sommes mal installés ! La chapelle est chez un protestant qui nous donne, c'est vrai, tous ses enfants à baptiser. La petite école est installée chez un païen du pays. Nous logeons dans une autre maison. Le catéchiste, Nicolas, a beaucoup de goût et de savoir-faire. Une vingtaine d'enfants suivent la classe ; une cinquantaine de jeunes et de vieux viennent au catéchisme.

« Je dis ma messe à 5 heures. Peu de monde. C'est la saison du riz ; tout le monde part aux champs de très bonne heure. Dans l'après-midi, je réunis les enfants et constate, avec plaisir, les progrès ; puis, je fais la visite des cases. Il y a, dans ce centre, une

vingtaine de catholiques. Le soir, j'assiste à une de ces danses dont on ne peut avoir une idée en France, ni quant aux contorsions, ni quant à l'accoutrement. Le coryphée porte, comme habit, une ceinture d'herbes ; sur la tête et les épaules, il a une sorte de masque, appelé « banda ». Ce « banda » représente une tête de crocodile plus ou moins réel, avec des cornes de grande biche et des dents peintes en vermillon. La danse se continue jusqu'au matin. Je me garde bien d'en attendre la fin. »

« 27 septembre. — Le soir, catéchisme pour tout le monde. On repasse les prières. On chante des cantiques. En rentrant chez eux, sur la belle plage de sable fin, les néophytes reprennent les chants pieux de la réunion. Je sors moi-même, et, sur le bord de la mer, récitant mon chapelet, je crois apercevoir l'île Tudy et Bénodet. »

« 28 septembre. — Après la messe, je pars pour Coundindé. Une heure de marche. A mon arrivée, c'est le désert : tout le monde est aux rizières, même notre catéchiste. Vers les 3 heures de relevée, le village se repeuple, mais aussitôt la terrible danse commence. Elle sera cause que, parmi les catéchumènes, il y aura beaucoup d'absences, ce soir. En effet, les garçons sont à peu près venus, les filles ont fait défaut, sauf cinq, qui se sont cachées pour venir, me disent-elles.

Nous sommes provisoirement logés chez le chef de province, mais nous comptons acheter ici un terrain, si telle est la volonté de Dieu.

« Le village est très grand ; on y trouve de bonne eau ; les gens sont bien sauvages, mais ce sont les meilleurs. Il s'agit de les dégrossir et de les amener à la civilisation chrétienne. »

« 29 septembre. — Je dis la sainte messe dans une grande salle, servant de classe et de chapelle. Le catéchiste, André, l'orne de son mieux : lui, aussi, mérite des éloges.

« Après le déjeuner, je pars pour Foulayah. Une heure de marche. Je trouve un syrien maronite, dans ce centre, qui nous aime beaucoup. Un catéchiste, placé chez lui, ferait merveille. Il le demande, du reste. A 11 heures et demie, je pars, malgré la chaleur, visiter les villages d'alentour, espérant bien trouver, en route, quelque fond dealebasse de riz. Je reviens en arrière sur Coundindé où l'on m'attend pour la réunion du soir. A 7 heures, la petite cloche appelle mes fidèles : plus de 40 garçons et plus de 30 filles répondent à sa voix. Dieu soit loué ! »

« 30 septembre. — Après la messe, je continue mon recul et reviens à Sobaneh. Ici, les réunions sont très difficiles, à cause des rivalités ; chacun voudrait avoir le catéchiste chez lui. J'essaye d'ouvrir deux centres d'instruction aux deux extrémités du village : quel en sera le résultat ? »

« 1^{er} octobre. — Fête du Très-Saint-Rosaire. A 8 heures, je chante la messe : 50 personnes environ y assistent ; sept personnes s'approchent de la sainte Table, entre autres, une femme qui s'est réconciliée avec le bon Dieu, après un écart de dix ans. Je dois dire qu'il y a eu beaucoup d'absences, mais la perfection et le bonheur parfait n'existent pas sur cette pauvre terre. Après la messe, j'« érige » la cloche que j'avais reçue de France. Le clocher est un arbre dont les grains servent à fabriquer les chapelets de marabouts ; c'est bon signe. J'ai même béni cette cloche, je le dis tout bas, car mes pouvoirs n'allaient peut-être pas jusque-là.

« A 3 h. 1/2 du soir, réunion du Rosaire. Je confesse tous ceux qui n'ont pas encore fait leur Première Communion. »

« Lundi 2 octobre. — Aujourd'hui, mon sixième anniversaire de profession religieuse. J'espère que tu t'es unie à moi pour remercier le bon Dieu et lui demander pardon de mes infidélités.

« Mon mouvement d'arrière continue. Je reviens à Siboti. Le soir, assistance consolante au catéchisme ; il y a des petits enfants, des jeunes gens, des jeunes filles, des hommes et des femmes mariés selon la loi naturelle. Ici, la polygamie n'existe point. »

« 4 octobre. — A la messe de 5 h. 1/2, j'ai une vingtaine d'assistants, priant et chantant avec entrain. Dans la soirée, je vais jusqu'à Doprou, pour visiter mes néophytes et reviens par Yambroasa. Il est 7 heures quand je regagne mon gîte. Je mange le riz et je me mets à instruire deux pauvres lépreux que nous préparons à recevoir, l'un, le baptême, l'autre, la Première Communion. »

« 6 octobre. — Le matin, je baptise sous condition un enfant, dont le sacrement a été donné d'une manière douteuse. Puis, je reviens à Sobaneh. En route, incident. Un père a battu un enfant catéchumène, en lui disant que les catholiques « cassent » le travail. Je prends la défense du pauvre petit et réprimande sévèrement le vieux. Nous nous entendons à la fin : l'homme se dit convaincu : il laissera son enfant libre aux heures du catéchisme. »

« 7 octobre. — Le matin, messe à Sobaneh ; le soir, retour à Coundindé. Ces va-et-vient sont nécessaires, si l'on veut véritablement faire du bien ; ne

faire que de passer une fois, dans un village, ne sert à rien. »

« 8 octobre. — Confessions, le matin, avant la messe qui est chantée à 8 heures. C'est donc aujourd'hui que je vais aller explorer le pays des Bagatae. Difficulté de trouver des compagnons de voyage. Il y a loin, et puis on est en pleine saison de travail. Je réussis à trouver deux jeunes gens : l'un portera ma caisse-chapelle et l'autre ma valise.

« A 2 h. 1/2, départ. Passage à Foulayah où le syrien me donne 5 francs « pour me nourrir en route », me dit-il. Je passe. A 5 h. 1/2, j'arrive à Condéyiré où je suis reçu chez un catholique et restauré comme il faut. En route, le sol disparaissait sous des flaques d'eau ; j'ai barboté plus souvent que marché, mais bah ! de l'eau à traverser, ça rafraîchit. »

« 9 octobre. — Je dis la messe, je déjeune. L'on me prête une pirogue qui doit me conduire jusqu'à Kifinda, l'une des provinces du Bagatae. Un ancien élève de Boffa, devenu secrétaire du roi de céans, m'accompagne. En arrivant au village, grand vacarme : c'est une pauvre fille qui vient de mourir ; deuil national qui se traduit par des cris, des hurlements, des chants, des contorsions, des danses. C'est lugubre de voir toutes ces pleureuses, qui sont maquillées de boue pour être plus tristes.

« Il y a famine. Rien à manger. Le soir, vers 6 heures, le roi se montre. Il est enchanté de me voir, regrette seulement de n'avoir pas un grain de riz à me donner, mais, par contre, m'assure qu'il nous voudrait installés chez lui. Accepté. Ce sera fait sous peu. Soixante personnes viennent, à la veillée, m'écouter. Je leur parle de Dieu. Déjà, une trentaine d'enfants font, avec enthousiasme, le signe de la croix que je viens de leur apprendre. Prières, chant de

l'Ave, Maris Stella, et l'on va se reposer, pour oublier sa faim. »

« 10 octobre. — Je dis la sainte messe à laquelle assistent une trentaine de personnes, priant déjà, s'essayant à devenir une chrétienté. J'enregistre deux baptêmes de mourants, et je pars pour Tougnifili. Une heure de marche. Je suis reçu, bras ouverts, par un commerçant européen qui, bien que protestant, me fait fête. Bien restauré, je vais voir le roi du pays et j'amorce la question du catéchisme. Entendu.

« A 3 h. 1/2, je quitte l'Européen et me dirige sur Katongoro-Soso, où je suis plutôt mal reçu, cette fois. Aussi, je secoue la poussière de mes sandales, priant le bon Dieu d'avoir pitié de ces pauvres gens et je prends la direction de Bokaria, où un bateau doit venir me chercher, pour me passer à Bigori. Pas de bateau. Je vais coucher ici. »

« 11 octobre. — Après la sainte messe, je regarde si le bateau vient, mais je suis comme sœur Anne. Il faut pourtant que j'arrive à Bigori. Je pars. Le chemin est loin d'être agréable. J'ai de la vase jusqu'au-dessus du genou. Après deux pénibles heures de marche, me voici à Kolon, pas propre, certes ! A l'entrée du village, je fais quelque peu la toilette et me présente à un Européen qui est là. Il m'invite à déjeuner, mais ce que je désire surtout, c'est un bateau pour pouvoir continuer. Le bateau est obtenu. J'embarque, et bientôt après, je suis dans les rizières dépendant de Bigori. Quels chemins ! Allons, du courage ! en avant ! il faut rentrer dans l'eau, dans la vase qui, sous l'action du soleil, vous envoie des émanations fétides. On arrivera quand même, si le bon Dieu le veut. Du fait, nous y voici. Que d'enfants ! on en voit venir de toutes parts, sous la direction de leur catéchiste, Augustin. »

« 12 octobre. — Toute la journée, ça ne va pas ; la fièvre est là. On vit de quinine, et on fait... la planche. Entre temps, on dit son bréviaire, on va voir le roi, puis l'on se couche pour de bon ; bien roulé dans sa couverture, qui a eu le temps de sécher, on dort sous la garde de Dieu. »

« 13 octobre. — Après la messe, il faut repartir. Une heure de marche, à travers les rizières et la vase, puis, la pirogue. Nous arrivons ainsi à Yamponi, chez Michel, qui fait l'office de sous-catéchiste. J'aurais voulu m'y arrêter, y célébrer la messe, mais voici qu'une escorte de quinze grands jeunes gens arrive de Monchon, à ma rencontre. Je repars, heureux comme un roi, sous une pluie battante, pourtant. Je m'aperçois bientôt que mon escorte n'est pas du luxe. J'ai bien fait la moitié du chemin, perché sur les épaules de l'un ou de l'autre. Il faut, en effet, passer par des chemins indéfinissables. Nous avons de l'eau jusqu'aux épaules, à certains endroits.

« Enfin, nous arrivons à Monchon, trempés jusqu'aux os. Rien de sec, sinon ma couverture, précieusement remise dans ma cantine. Il fait nuit. J'allume un grand feu dans ma case, me roule dans ma couverture et récite ainsi mon bréviaire, en attendant le riz... c'est, du moins, ce que je pense. Hélas ! le riz ?... il ne faut pas l'attendre ici ; la famine est générale. On se couche tant bien que mal, après avoir récité, avec ferveur, dans la prière du soir, le *Donnez-nous notre pain quotidien*.

« Quelle nuit ! que de moustiques ! on est littéralement dévoré par ces insectes. Monchon est depuis bientôt huit mois, privé de son catéchiste. C'est un malheur ; c'est une épreuve du bon Dieu. Tout y allait très bien ; malheureusement, le catéchiste n'y a pas fait son devoir. Cependant le bon Dieu y a gardé

les bonnes volontés. Beaucoup de grands jeunes gens nous sont très attachés, et les sous-catéchistes, enfants du pays, font leur petit possible. »

« 14 octobre. — Je dis la sainte messe, à laquelle assistent vingt-deux solides gaillards. Ils disent le chapelet avec une force, une simplicité, une conviction dignes, je crois, des premiers âges. Après la messe, je m'apprête à partir plus loin, quand on vient me dire : un tel est tombé du haut d'un palmier. Je cours vite sur le lieu de l'accident. Je trouve mon individu, fortement contusionné, mais debout. Je l'interroge : « Oh ! père, il n'y avait pas grand danger, car je suis tombé de très haut (le stipe du palmier atteint quelquefois 15 mètres, et plus) ». — Comment ? de très haut ?? » — « Oui, parce que lorsqu'on tombe d'une petite hauteur, on n'a pas le temps de se reconnaître ; on tombe n'importe comment, sur le dos, sur le ventre, sur la tête : on se tue. Mais, si tu tombes de très haut, tu as le temps de savoir que tu tombes, et alors tu prends bonne manière pour tomber. » Je n'ai pas pu m'empêcher de rire en écoutant ce raisonnement. Il paraît que l'accident est arrivé à cause de moi ; mon catéchumène voulait m'offrir du vin de palme. J'en boirai tout même, car en voici un autre qui grimpe jusqu'aux feuilles et qui me rapporte la gourde de précieux liquide.

« Sur ces entrefaites, l'oncle du roi vient me faire sa visite : c'est le vieux Kamphori Youra, grand sorcier de son métier. Confidentiellement, tout seul avec lui, il m'introduit dans une case mystérieuse où sont exposés trente-huit crânes de Foulahs, tués à la guerre ; on y voit également une tête de cheval et une tête d'enfant. C'est le sanctuaire du lieu. Chaque année, à un jour fixé, les notables se réunissent près de cet autel : la cérémonie consiste à boire le vin de palme dans le crâne de ces ennemis.

« Réception d'un courrier de Boffa ; mon supérieur, qui craint pour ma santé, pense que mon retour à la Communauté doit s'effectuer le plus tôt possible.

« Dans la soirée donc, je me retrouve à Kondéyiré. Mon catholique a couru toutes les factoreries du pays. Menu : poisson à la tomate, saucisson, fromage, même du pain ! C'est le progrès. Qu'on dise encore que les missionnaires n'ont pas de chance. »

« 15 octobre. — J'ai marché une partie de la nuit afin d'être, le matin, à Sobaneh, pour y célébrer la sainte messe. »

« 16 octobre. — Je reviens sur mes pas et retourne dire un dernier bonjour et faire mes dernières recommandations aux gens de Coundindé et de Foulayah. Je couche à Coundindé. »

« 19 octobre. — Me voici à Siboti. Je fais faire la retraite à mes deux petits lépreux. Je puis dire que c'est par dévouement chrétien que ces deux enfants ont attrapé la maladie. Un malheureux vieillard était devenu si infirme, à cause de cette lèpre, qu'il ne pouvait plus faire un seul mouvement. Il avait été baptisé. Or, mes deux catéchumènes, après une exhortation faite sur la charité, s'étaient constitués les infirmiers volontaires de ce pauvre vieux. Ils lui faisaient cuire le riz, allaient lui chercher de l'eau, balayaient sa case ; c'est donc en accomplissant ces devoirs de Bon Samaritain que l'un et l'autre sont devenus lépreux à leur tour. Le bon Dieu les récompensera !

« Pendant la nuit, je suis assailli par un nouveau fléau ; les « magnans », ou fourmis carnassières, font irruption dans ma case et me mordent affreusement. Encore une triste nuit. »

« 21 octobre. — C'est jour de fête à Siboti. La chapelle, la galerie sont ornées de fleurs, de verdure, de lumières. La place est bien petite : je puis tout juste me tourner à l'autel : tout est comble. Mes deux élus sont là : Christophe, qui va faire sa Première Communion, et Moussa qui va être baptisé sous le nom de Damien. Mon néophyte ne peut déjà plus se tenir debout, ni s'agenouiller, mais le bon Dieu est content. On chante le cantique : « J'engageai ma promesse au baptême », puis la messe commençant, la messe royale de Dumont, pendant laquelle notre Christophe reçoit, pour la première fois, le Dieu-Hostie.

« A 1 heure du soir, nous nous retrouvons pour réciter le chapelet et chanter les litanies de la Sainte Vierge, puis, en route pour Saint-Joseph-de-Boffa... Deux bonnes heures de marche, et je suis à Lougamé, reçu dans une belle case indigène et bien soigné. »

« 22 octobre. — Sainte messe à 4 h. 1/2. A 5 h. 1/2, en route de nouveau avec trois enfants, dont une recrue pour la Mission. A 8 h. 1/2, je suis à Lakhata, où j'espère trouver un bateau. Vain espoir. Contre mauvaise fortune, bon cœur ; j'attends. Je lis mon bréviaire, je me repose, J'attends encore. A midi, je suis fatigué d'attendre, car je veux, à tout prix, rentrer aujourd'hui à Boffa. J'ai bien un chemin qui me dispenserait du bateau, mais c'est loin, beaucoup plus loin, et puis, c'est mon troisième bambin qui m'inquiète : il est fatigué. Finalement, je me décide : je laisserai l'enfant ici avec l'un de ses deux camarades ; avec l'autre, je continuerai ma route. Tout à coup un homme arrive avec des rames. Le bon Dieu a eu pitié de nous. Il y a une embarcation, celle du roi. Aller le voir, lui demander son bateau, c'est l'affaire d'un instant. Nous partons ; après une heure de traversée, nous sommes de l'autre côté. Le petit noir nous suit tant bien que mal. J'entre à Kissing, mais j'y laisse

l'enfant qui boite et n'en peut plus. Encore trois heures de marche ! Mon Dieu, que nous sommes fatigués ! Enfin, à 7 heures du soir, je suis de nouveau avec mes confrères, harassé, mais bien content.

« Il ne s'agit pas pourtant de se reposer ; il faut tout préparer pour le 1^{er} novembre.

« Dieu soit loué ! Le bien a été grand dans toute la Mission, malgré, il faut bien le dire, l'indignité de ses serviteurs. Voici le résultat : 11 baptêmes d'adultes, 93 premières communions, 98 confirmations, 2 mariages. Ajoutons plusieurs retours au bon Dieu, qui venaient de très loin. Le R. P. Lerouge, notre nouveau Préfet Apostolique, est resté avec nous depuis le 28 octobre jusqu'au 7 novembre. Il nous enlève notre supérieur, le P. Quillaud, qui devient vicaire général et supérieur de Sainte-Marie-de-Konakry.

« Je vais probablement repartir pour mon cher Bagatae, le 28 courant. Je n'y serai pas longtemps, Noël étant proche. Prie pour moi : que je me sanctifie afin de sanctifier les autres. Prie pour les catéchistes, chez qui on trouve souvent bien des résistances : que nous ayons beaucoup de ces bons auxiliaires ! Prie pour les catholiques, les catéchumènes, les musulmans et les païens. N'oublie personne. J'essaie de prier pour toi et pour tous ceux qui me sont chers.

« Allons, ma bien chère Jeanne, ton pauvre missionnaire t'embrasse et te bénit en les cœurs de Jésus et de Marie.

A. MELL,

« prêtre, miss. apost. de la Guinée Française. »

Comme il l'avait annoncé, l'infatigable évangéliste repartait le 28 novembre. Noël le rappelait à sa Communauté, mais dès les premiers jours de janvier, il arpentait de nouveau les routes boueuses du Bagatae. Il était évident, pour tout le monde, que le Père ne

tiendrait pas longtemps à ce genre de vie. On lui recommandait de se ménager : les recommandations de prudence, les conseils de modération étaient vite oubliés, en face d'un pécheur à convertir, d'un moribond à baptiser, d'un mariage à régulariser. Le P. Mell était un de ceux qui pensent que l'éternité est assez longue pour qu'on s'y repose suffisamment : que la terre est donc un lieu de pèlerinage où il faut s'user « jusqu'à la corde ».

De fait, si le missionnaire a commis, pendant sa vie, quelques petits actes de désobéissance, ç'a été, sans doute, de n'avoir prêté, sur le soin de sa santé, qu'une attention vague aux ordres de son supérieur et aux paternelles insistances du bon vieux Père Reeb.

C'était, par exemple, une scène, toujours amusante autant qu'édifiante, que celle du départ. La cantine semblait si légère au Supérieur, que celui-ci la faisant ouvrir, on trouvait régulièrement comme viatique..... la couverture de nuit et quelque soutane de rechange. C'est alors qu'intervenait la troisième personne de la mission, le P. Reeb, qui, beaucoup plus âgé que ses confrères, faisait souvent office de modérateur et eût pu tenir le rôle de grand-père.

Puisque le bon Dieu a voulu que le P. Mell et le P. Reeb, si unis dans la vie, reposent, côte à côte, dans le petit cimetière de Boffa, nous ne pouvons nous refuser le désir de faire revivre ici, quelques anecdotes qui montrent toute l'affection qu'on se donne réciproquement en mission et qui font expérimenter le bonheur du chantre biblique : *quam bonum habitare fratres in unum !*

Le P. Reeb aimait donc le P. Mell comme un fils, tout en l'estimant comme un saint. De son côté, le P. Mell affectionnait l'ancien au possible. Celui-ci était un homme de bon conseil, d'abord, et le jeune en tirait souvent profit. Cependant, au travers de cette profonde amitié fraternelle, il y avait une ombre

légère, si légère qu'elle en était gaie, et une petite pointe d'amour-propre blessé, si ténue qu'elle en était aimable.

Le P. Mell avait une voix superbe ; celle du P. Reeb était fausse comme un jeton. En revanche, elle était si forte que lorsque, jeune Père, il donna le salut du départ à la Maison-Mère, le Supérieur général lui prédit qu'il était capable de faire fuir les sauvages au fond des forêts. Or, comme tous ceux qui chantent mal, paraît-il, le P. Reeb était enragé pour se battre avec les notes.

Au jour de la distribution des charges, le P. Mell — naturellement — fut chargé de la classe de chant. En bon religieux, le P. Reeb encaissa, se tut, essuya ses lunettes, et, par mortification, accepta la concurrence.

Par malheur, la schola indigène n'était pas toujours à la hauteur de sa tâche. Une fois ou l'autre, il y avait tiraillements entre les artistes et l'harmonium poussif de la chapelle. Alors, de sa stalle, le P. Reeb rajustait son lorgnon, saisissait le gros « Reims-et-Cambrai » (1) et, pour sauver la situation, remplissait bientôt l'église d'une poussée de neumes, toujours en désaccord avec la notation de l'eucologe... Les chantres s'arrêtaient, l'orgue se taisait, l'assistance faisait silence. Triomphant, le P. Reeb renforçait sa voix de stentor ; aussi heureux que s'il avait lu, dans les journaux, la prise de Berlin par les Français. Le midi, la mélancolie n'existait pas à la table de Communauté. Point par point, le P. Reeb reprenait les fautes, les dis-séquait, les expliquait, les condamnait et pronostiquait que le P. Mell ne ferait jamais rien de bon, en fait de chant.

C'était la première vengeance du vieil Alsacien. La

(1) Manuel de chant dont on se servait alors.

seconde arrivait inévitablement à chaque retour du P. Mell.

En bas, on entendait les enfants crier leur joyeux : Bonjour, mon Père ! Après un mois d'absence, on était si heureux de se revoir.

Pouvant à peine lever les jambes, le voyageur montait bientôt l'escalier. En haut, le P. Supérieur sortait :

« — Eh bien Père ? » demandait-il.

« — Eh bien, nous voilà ! vous voyez : on n'est pas encore mort », répondait le bon Père avec un large sourire.

Mais... quel état et quel état !!... Souvent le missionnaire avait perdu ses chaussures, en route, ou plutôt les chaussures avaient perdu leurs semelles. On s'était nanti de quelque vieille paire d'espadrilles qui, elles-mêmes, demandaient grâce ; le casque n'avait plus de couleur et la pauvre soutane s'en allait en dentelles :

« — Mais, où avez-vous donc été ? » continuait le Supérieur.

« — Dame, vous connaissez bien les routes du Bagatae..... »

Et c'est alors que, sur le seuil de la seconde porte, apparaissait un personnage, une vénérable pipe à la bouche, un « Rohrbacher » (1) sous le bras gauche, la main droite serrant fiévreusement le lorgnon.

On sentait qu'il y aurait explosion.....

Avez-vous remarqué que la parole n'est pas toujours bonne conductrice de la pensée ? Tel érudit chargé d'idées fait, souvent, un aussi piètre orateur qu'un ennuyeux professeur. On dit même que les bègues sont bègues parce que le déclenchement de leurs pensées va trop vite.

Le P. Reeb, lui, quoique bouquiniste inconvertissable, ne prétendait pas à l'érudition ; d'un autre côté, il n'était ni diffus, ni bègue, mais il y avait comme

(1) Célèbre auteur d'une remarquable Histoire de l'Eglise.

un arrêt de déclic dans sa vieille cervelle chargée de français, d'allemand et de deux ou trois dialectes africains. Aussi avait-il pris l'habitude de remplacer le terme qui ne venait pas, par le mot « chose ». (Il prononçait : josse !)

Donc, il sortait, furibard par bonté d'âme, fourrait Rohrbacher sous l'aisselle, et..... « ça » commençait :

« — Père Mell, « chose » ! je vous ai dit « chose ». Vous vous tuerez « chose ». Vous ne faites pas attention « chose ». Il vous arrivera « chose ». Quand vous vous serez tué « chose », qui ira faire « chose » à votre place ?... Père Supérieur, « chose », ne laissez pas le P. Mell « chose », ou bien « chose », vous verrez d'ici peu « chose ».

« — Allez vous changer, concluait dignement le P. Supérieur. »

Dix minutes et la toilette était faite.

Bientôt, on entendait des pas réguliers sur le plancher de la galerie : le P. Mell psalmodiait son bréviaire. Le P. Supérieur connaissait son homme.

« — Mais, Père, avez-vous déjeuné ? »

« — Oh ! bien, non ; ce matin, je n'avais plus un grain de café. »

« — Et hier soir, avez-vous dîné ? »

« — Ne m'en parlez pas ! quel sale village ! on n'a même pas voulu me prêter une marmite... Il est vrai que notre riz était fini... »

« — Mais alors, vous allez rester comme cela ? »

« — Oh ! bien, je puis attendre midi ! »

« — Comment, malheureux ! il n'est que 9 h. 1/2 ! Vous avez fait quatre heures de marche et vous restez comme cela ? »

Du coup, Rohrbacher, le lorgnon, la pipe, l'*oculus torvus* surtout ! réapparaissaient sur le seuil de la seconde chambre ! On devinait que l'admiration allait tourner à l'orage :

« — Père Mell, « chose », vous vous suiciderez « chose ». Vous apprenez à vos chrétiens que c'est un « chose » de se tuer, et vous, « chose », vous vous tuez..... »

« — Allons ! descendons » disait dignement, comme la première fois, le P. Supérieur, qui montrait le chemin du réfectoire.

Il y avait bien, quelquefois, une bonne bouteille dont un Européen avait enrichi la maigre cave de Boffa. On l'avait conservée pour le retour. Les trois « frères » trinquaient.

« — Allons ! P. Mell, disait le bon P. Reeb, les yeux presque humides, car il était très sensible le vieux P. Reeb, amis, tout de même ! mais, vous savez « chose », ce que je vous ai dit « chose », il faut faire attention « chose »... Et puis « chose », vous êtes fatigué..... Père Supérieur, « chose », je ferai la classe de chant, « chose », cette semaine... »

O bonnes et douces scènes d'amitié ! ô réconfort de ceux qui peinent en Afrique ! ô sainte jouissance de l'union des cœurs ! *Cor unum et anima una !*

Comme le souvenir de ces jours d'union et de paix doit rester vivant dans la mémoire de celui qui — seul, aujourd'hui ! — parmi les trois acteurs de ce temps-là, déjà si loin et pourtant si proche, demeure à batailler sur terre ! Et comme cela doit lui faire du bien de les revivre, ces instants d'hier, quand il égrène son chapelet, près des tombes blanches, où ses deux compagnons de lutte reposent, dans la paix du Seigneur !

CHAPITRE XV.

Le Père Mell, supérieur. Boké et le Rio Nunez

Les lettres particulières, le journal de Communauté, les comptes rendus du ministère extérieur nous donnent, jour par jour, l'emploi du temps du P. Mell.

Quelle constance dans le zèle ! quelle continuité dans l'action !

Certes, il avait le droit d'ajouter, à sa signature, ce titre de « prêtre » qu'il estimait si grand, et cette profession de « missionnaire », vers laquelle tout convergeait dans sa vie.

Si, d'après lui, « peu de curés d'Ars » eussent suffi à convertir la « malheureuse Afrique », peu d'apôtres, comme le P. Mell, eussent été capables de « renouveler la face de la terre » la plus ingrate..... Que Dieu donne des saints à ses nouvelles églises !.....

En plus de son Bagatae, le P. Mell trouvait moyen d'entretenir le feu sacré autour de sa station et de visiter d'autres districts de la Mission. *Caritas urget me !* c'est comme cela, depuis saint Paul ! Se délassant d'un long et pénible voyage par un autre plus lointain et plus périlleux encore, il semblait être partout à la fois :

« Je pars demain, en tournée, dans le pays du Koba, écrit-il ; ce sera pour une quinzaine de jours. Il y a beaucoup de bien à faire dans cette région. On vou-

draît le faire, et, conséquence malheureuse de notre pauvre nature, on ne prend guère le seul véritable moyen pour cela. Ce moyen, c'est la souffrance continue, amoureuse, le renoncement de chaque jour, de chaque heure, de chaque instant, la sainteté. Ton pauvre frère voit tant d'horizons où son action doit s'étendre qu'il ne croit pas possible, malgré son indignité, de s'arrêter et de cesser d'agir près des âmes. » [Lettre à sa sœur, 10 janvier 1912.]

« ...Avant-hier, 4 juillet, je t'ai donné une filleule, J'ai baptisé une bien pauvre femme, couverte de plaies, mise au rebut et abandonnée de tous. Je la connaissais depuis longtemps et, bien qu'étant de cette catégorie de gens dont parle saint Paul, « ceux pour qui Dieu est le ventre⁽¹⁾ », elle avait appris quelques notions du christianisme. Mercredi dernier, je trouvai cette masse humaine, étendue sans mouvement depuis un mois sur la terre. Les deux jambes sont une horrible plaie où grouillent les vers. Je l'ai interrogée et après lui avoir bien expliqué ce qu'est Jésus-Christ : « Baptise-moi », me dit-elle. Je ne le fis, néanmoins, que le lendemain, et lui donnai le nom de Cécile, en souvenir de notre chère mère, et aussi en souvenir de toi.... »

« C'est dans un petit crochet autour de Boffa que j'ai gagné cette âme, car il ne faut pas oublier qu'ici et dans les environs, il y a plus de cent catéchumènes. Ton pauvre frère voudrait avoir le don de la bilocation. Mais on est si pauvre, si impuissant, si misérable par soi-même. » [Lettre à sa sœur.]

L'obéissance allait enlever le P. Mell au Rio Pongo...

A 100 kilomètres au nord de Boffa, se trouve la Mission de Boké. Elle manquait de personnel. Douloureusement penché sur la liste de ses prêtres, le Préfet Apostolique essayait des combinaisons, supposait des remaniements, méditait des plans de simplification... Inutile ! un seul homme lui restait, capable de diriger

(1) "quorum domus ventris est"

la jeune chrétienté du Nunez (1). Il lui fallut écrire au P. Mell et lui signifier qu'il en devenait le Supérieur.

Cette mission, relativement récente, avait été fondée par le R. P. Lorber, sur les instances de M. le Gouverneur Ballay.

« Dans le cours de son administration, dit une lettre de M. Milanini, alors commandant du cercle de Boké, le Gouverneur Ballay avait constaté d'une façon indiscutable que l'attachement des indigènes de Sierra-Leone au gouvernement anglais, était dû non à l'esprit libéral des lois anglaises, mais bien au dévouement de ses missionnaires (2). »

Et M. l'administrateur Milanini cite les paroles mêmes du grand Gouverneur :

« Il y a, écrit Ballay, à Sierra-Leone, soixante-dix temples desservis par un nombre égal de diacres, sous-diacres, etc... dont la mission est d'enseigner la loi du Seigneur et l'amour de la Patrie. Il est donc aisé de concevoir que ce nombreux personnel obtient des résultats auxquels nous ne saurions prétendre, sans nous inspirer de ce même principe (3). »

« Aussi voyons-nous, dans cette colonie, des milliers de mariages contractés tous les ans, selon la loi anglaise. Or, le mariage est la base constitutive de la famille, sans laquelle il n'y a pas de société, ni de conquête durable. C'est donc vers ce but qu'il faut orienter notre politique (4). »

Ce fut donc en vue de cette fin spéciale, qu'en mars 1897, le R. P. Lorber jetait les fondements de la

(1) Le Nunez, appelé « Kakandé » par les Bagas, « Tiguilinta » par les Foulahs, fut appelé de ce nom par les Portugais, au x^e siècle, en souvenir de la mort de Tristão Nunez, tué par les indigènes, à la barre du fleuve, en 1447.

(2) Lettre conservée aux archives du Vicariat.

(3) *Ibidem*.

(4) Archives du Vicariat.

Mission du Sacré-Cœur de Boké. A vrai dire, il eut préféré créer un centre d'évangélisation dans la riche région du Bramayah, et, dans la circonstance, il voyait plus juste que l'éminent Gouverneur. Mais l'autoritaire M. Ballay voulait faire de Boké la seconde capitale de la Guinée, et la jeune Préfecture devait trop au chef temporel de la colonie pour essayer de lui résister.

On s'installait donc au point terminus de la navigation fluviale. Une ville commerciale s'y bâtissait et ses factoreries allaient connaître une longue prospérité, dans le trafic du caoutchouc. C'était pourtant la fin d'un monde, les « marches » de trois ou quatre peuplades indigènes, mais il eut été impossible de songer à un autre emplacement.

Il y avait bien les Baga, campés sur les terres basses du Kakandé, du Katombé et du Kapatchez, mais, dans ce temps-là, les Baga n'étaient guère..... de bonne compagnie.

M. Milanini, qui passait, avec raison, pour ne point avoir froid aux yeux, l'avait expérimenté. Un jour, il s'avisa d'aller les visiter, pour leur demander l'impôt. Il arme une baleinière du poste, s'entoure de quelques gardes et, toutes cartouchières garnies, il débarque sa petite troupe sur un embryon de jetée, qui lui indiquait la proximité d'un village, celui de Taïdi. Il avait à peine mis pied à terre, sur le remblai vaseux, qu'il entend de grands cris : c'étaient toutes les femmes de l'endroit, armées, elles aussi, mais de leurs lourds pilons à riz. Elles venaient protester à leur manière, tandis que le sexe fort s'était caché dans la forêt. Le peu timide commandant crut prudent de faire demi-tour devant ces amazones. Il fit bien.

Les Nalous, tribu riveraine du même fleuve, n'étaient guère plus abordables. C'était, en plus des meurtres rituels perpétrés au fond des bois sacrés, l'habitat de guerres continues.

On racontait, — ce qui était vrai, — qu'un chef s'amusa à marée basse, à lier ses captifs sur un tronc de palétuvier, étendu sur la vase. Les malheureux avaient les pieds rivés à cette bille de bois, par un anneau de fer. Lorsque le flot commençait à monter, le roi, ses ministres, ses joueurs de balafon (1) venaient, près de la rive, assister à ce qu'ils appelaient la « fête du caïman ». En effet, l'eau avait bientôt recouvert ces malheureux esclaves. Subitement, on apercevait le corps qui se débattait ; une large tache de sang montait à la surface : les monstrueux crocodiles filaient avec leur proie... Le lendemain, les rivets vides attendaient d'autres victimes.

On n'a pas une idée, non plus, de ces guerres, sans merci, qui, pour une rivalité de chefs, une petite injure, un vol de femmes, mettaient continuellement le pays à feu et à sang.

Un récit de croisière, relatif à l'une de ces rencontres de roitelets, nous fait assister à l'horrible spectacle d'un champ de carnage, précisément à l'endroit dont nous venons de parler (2)

.....C'est après la bataille.

« O horreur, dit le témoin. Je vois, en me tournant, les hommes de Dinah, en train de torturer le blessé dont j'ai désespéré. Après lui avoir crevé les yeux, ils l'ont couché sur le ventre, et s'amusaient à dessiner, sur son dos, à la pointe du sabre, les plus bizarres arabesques... »

« O la triste, la lugubre, l'épouvantable besogne que ces gens-là accomplissent, une écume de plaisir aux lèvres. L'un d'eux, en ricanant, éventre une femme mourante et s'amuse à lui casser les dents sous ses talons... Un troisième va, de ci, de là, piétinant tous

(1) Instrument de musique se rapprochant du xilophone et très répandu en Afrique Occidentale.

(2) *Au pays des Fétiches*, par P. Vigné d'Octon.

les cadavres avec une indicible frénésie et plongeant le bout de sa zagaie dans tous les yeux où brille un dernier éclair d'agonie.....

« Celui-ci entortille de sanglants intestins sur le canon de son fusil, et son voisin s'acharne à scier avec la lame ébréchée de son sabre, les seins d'une vieille dont la maigre carcasse palpite.....

« Je vois une fillette de six à sept ans, dont le corps a été tranché en deux parties égales,.... à côté des tronçons, un enfantelet (le frère, sans doute) est couché, son petit crâne aplati comme un fromage.

Sans doute, ces horreurs ne se voient plus. La France est là !

Mais la vindicte du primitif froissé existe toujours, et, toujours, il faut qu'elle soit satisfaite : ce n'est plus les armes à la main qu'on opère : traîtreusement, mais sûrement, c'est par le poison qu'on agit.

Telles étaient les tribus, — auxquelles il faut ajouter celle de Landoumans (1), — qui constituaient la quasi-paroisse du nouveau Supérieur. Il en prenait possession le 8 avril 1915.

Certes, si l'adage latin est encore vrai au delà de l'Atlas : *Duces ex virtute sumunt* (2), le chef de Mission avait fait un heureux choix. Le P. Mell était bien digne, par son courage, sa valeur, de diriger, vers Dieu, ces populations que l'atavisme grossier, la facilité de vie, l'absence de besoins, l'incurie du lendemain rendaient pourtant si malaisées à remuer et à idéaliser.

Il ne retrouvait pas, à Boké, l'élément mulâtre qui, à Boffa, formait comme l'assise de la chrétienté. Les néoconvertis, perdus au milieu des païens, entourés de Foulahs et de Toubakae (3) musulmans, étaient de

(1) Landoumans, land's men, hommes de l'intérieur.

(2) C'est la valeur qui fait choisir les chefs.

(3) Colonie originaire de la ville de Touba, centre islamique.

foi novice, imparfaitement solide et plus endormie qu'agissante. Au Nunez, comme au Pongo, d'ailleurs, les Baga apportaient le principal contingent des races convertissables. Un autre P. Mell, aussi ardent, aussi opiniâtre pour le bien, le Père Firmin Montels (1), avait été effectivement leur premier apôtre. Il avait, chez eux, placé des catéchistes, construit des abris qui servaient d'écoles, élevé des cases-chapelles. Les baptêmes de moribonds y avaient été nombreux, et un grand nombre d'enfants et de jeunes gens avaient franchement abandonné les coutumes ancestrales pour venir s'instruire près du missionnaire.

Le Père Mell retrouvait donc les traces encore fraîches de ce devancier, et c'était les pas dans les pas qu'il allait parcourir ces régions, récoltant ce que l'autre avait semé, réveillant ce qui s'était assoupi, restaurant ce que le manque de personnel avait contraint d'abandonner.

Car, cet apostolat qui, à Boffa, était « toute sa vie », fut un « dérivatif », à Boké, si l'on peut ainsi parler. Nous ne voulons pas dire que le P. Mell fuyait devant le devoir, certes, mais le supérieurat lui répugnait. Il n'aimait pas les dernières responsabilités et le carcan du matériel lui pesait lourdement.

Peut-être se fût-il habitué aux longues colonnes du « doit » et de l'« avoir », si, comme on y avait pensé aux sombres jours où il avait dû quitter le Séminaire, il lui eût fallu s'acclimater avec les chiffres. Nous ne le voyons pas cependant tabellion ou argentier. Ce n'était ni dans ses aptitudes, ni dans ses goûts.

Depuis les premiers apôtres, le « ministère des tables » a toujours fait tort au ministère des âmes.

(1) Envoyé pour fonder la mission de Sainte-Rose-des-Coniaguais, il mourut le 1^{er} septembre 1912, quelques mois après son arrivée. S'étant offert comme victime pour le salut des Coniaguais, il s'endormit pieusement, en chantant l'*O salutaris Hostia*.

C'est pour ces dernières qu'on vient en Afrique : aussi ne plaint-on jamais assez ceux qui y doivent gérer les budgets et balancer les comptes.....

Hélas ! le P. Mell ne fut longtemps ni à ses Baga, ni à son coffre. L'affreuse guerre battait son plein depuis dix mois : en Guinée, quatorze missionnaires étaient partis dès le début, offrant à la France attaquée ce qu'ils lui avaient donné jusque dans la paix : leur dévouement, leurs forces, leur vie. En novembre 1914, on avait dit : c'est pour le printemps ! Et le printemps allait finir. On fit une nouvelle levée d'hommes en colonies. Les réformés passèrent une visite pour être déclarés aptes à servir ; les vieux territoriaux eux-mêmes durent remplacer les plus jeunes qui partaient au front. Le P. Mell fut déclaré « bon pour le service ». Il rallia Konakry pour y recevoir sa feuille de route et partir au Sénégal. Il arrivait, à Dakar, le 30 mai 1915.

Affecté dans un hôpital, il s'occupa des malades qui, bien souvent, comme il le dit, n'étaient pas des blessés de guerre. Il eut, avec les gardes, le travail de propreté générale et..... particulière, astiqua les parquets, nettoya les vitres, aéra les couvertures.....

Bientôt, une nouvelle décision, rapportant l'avant-dernière, parut le 6 juillet de la même année : le P. Mell fut « rendu à ses foyers ». Il avait à peine fait deux mois de caserne, néanmoins il en rapportait une infirmité. Un jour qu'il soulevait un brancard de malade, il fit un faux mouvement : une tumeur molle se forma dans la partie inguinale. Le pauvre Père « comprit, nous disait-il, en riant, qu'il en avait pour son compte ».

Il fallait que la Croix blessât partout sa victime !

Le bonheur de revenir « à ses chères âmes » parut lui faire oublier le reste. Il écrivait à sa sœur pour lui annoncer sa nouvelle libération.

« Dakar, 15 juillet 1915.

« Ma bien chère Jeanne,

« Le 24 du mois dernier, je t'ai souhaité une bonne fête devant le bon Dieu. Ce jour-là, tout spécialement, en mettant la petite goutte d'eau, dans le calice du Seigneur, j'ai eu l'intention de t'y mettre, afin que tu sois perdue en Lui.

« Tu as dû bien prier pour moi. Je suis libéré depuis le 6 de ce mois, et demain, 16 juillet, fête de N.-D. du Mont-Carmel, j'espère m'embarquer pour la Guinée. Dans mon cas, se trouve également le P. Caradec, mon supérieur de Boffa. Dieu soit loué !

« Avec moi, s'embarquent sur le même bateau, vingt-six Européens, parmi lesquels deux missionnaires de Guinée (1). Ils partent prêter main-forte à nos troupes du Cameroun. Je vais arriver en Guinée, en plein hivernage ; pendant les mois de juillet et d'août, l'eau tombe quelquefois des semaines entières, sans discontinuer.

« Où vais-je aller à mon retour ? Je ne le sais, mais le bon Dieu le sait, Lui, et cela suffit. Dans une lettre que m'envoyait il y a quinze jours, le P. Vicaire général, lui-même mobilisé, il me disait : « Ici à Konakry, on vous attend toujours. Vous le savez : le travail n'y manque pas ; le R. P. Préfet y est resté tout seul. Quatre autres missions sont réduites à un seul Père. Pas une de nos stations n'a été fermée et ne sera fermée. Après Dieu, il faut en remercier le Gouverneur général qui en a ainsi décidé, mais que ces postes sont réduits ! »

« Resterai-je à Konakry ? Retournerai-je à Boffa ?

(1) Le Père Le Lidec et le Frère Ignace Sauvaget. Le premier mourut à Duala (Cameroun) pendant les hostilités ; le second, étant retourné sur le front français, fut tué devant Verdun.

Irai-je à Boké ? Il est possible que je parte dans une mission qui se trouve à 500 kilomètres dans l'intérieur. Il s'y trouve un seul Père dont tu comprends l'isolement. Prie et fais prier pour moi afin que ton pauvre frère missionnaire fasse toujours son devoir. Quand tu m'éciras, adresse ta lettre à la mission Catholique de Konakry ; de là, on fera suivre. »

Arrivé dans cette dernière ville, le P. Mell s'y reposa en arpentant de nouveau les rues, toujours à l'affût d'une âme à sauver et à perfectionner, puis l'obéissance le renvoya au Nunez.

Pas plus que la première fois, il n'y prit de ménagements. On eut dit qu'il était heureux de ressembler davantage à son Maître, depuis l'accident de Dakar. S'il avouait cependant que « c'était gênant », il n'en diminuait point, pour cela, ses longues courses dans la brousse, ou plutôt, dans la vase du Bagatae, comme nous le prouve la lettre suivante :

« 16 novembre 1915.

« Je suis à quarante kilomètres de ma mission. Pour la première fois depuis longtemps, je me demandais comment occuper cette journée. J'ai pensé à t'écrire. Me voici donc en train de noircir mon papier, en plein air, au milieu des Noirs, qui me regardent.

« Depuis le mois d'août, c'est la première fois aussi que je t'écis. Ne m'en veux pas. J'ai eu tant d'ouvrage ! En août, j'ai eu mon unique confrère bien malade. En septembre, j'ai dû le faire partir pour Konakry, par mesure de prudence. Le 15 octobre, il revenait pour m'aider à préparer la fête de la Toussaint, qui était en même temps la solennité de notre Première Communion : 32 premiers communiant, 21 néobaptisés. Quelle belle journée ! Elle fut terminée par l'Office des Morts et la bénédiction d'une superbe croix plantée au milieu du cimetière de la ville. Dieu soit béni !

« Nous venons de perdre, en France, le P. Garin, ancien supérieur de Boké, mort victime de la guerre. Tu penseras à lui dans tes prières et dans ton chant. Tu me dis que tu as été désignée pour diriger le chant. Dieu fait bien ce qu'il fait ! le chant est une si belle prière ! »

« 22 décembre 1915. — Je suis de retour à Boké, après trente-deux jours d'absence. Dieu soit loué ! Je trouve mon confrère bien portant et chacun à son poste. J'ai fait, dans ma tournée, quelques trois cents kilomètres. Sur la demande du R. P. Préfet, je suis allé visiter une région de cette chère mission de Boffa, où j'ai laissé tout mon cœur. Figure-toi que j'y ai rencontré le P. Caradec. Si Noël n'eût été si rapproché, j'aurais poussé jusqu'à Saint-Joseph.

« J'ai été satisfait de ma visite en ce pays où le bon Dieu m'a voulu. J'ai bien dû, une fois ou l'autre, élever la voix, pour réprimander, mais, depuis saint Paul, c'est le métier !... A côté des misères, des faiblesses, j'ai constaté qu'un grand bien s'était accompli. J'ai ouvert trois nouveaux centres de catéchistes qui me donnent un bon nombre de catéchumènes. Il ne faut pourtant pas croire que, pendant ce temps-là, le diable reste tranquille. C'est ainsi qu'à l'occasion des fêtes de la Circoncision, il s'efforce de nous ravir plusieurs de nos enfants. Ceux-ci, influencés par leurs parents païens, qui vont jusqu'à les menacer d'empoisonnement, en cas de refus, nos enfants, dis-je, sans renoncer à leur baptême, croient pouvoir allier ces coutumes à leur christianisme. Prie et fais prier, pour que tout cela tourne à la plus grande gloire de Dieu et au bien de tous. »

« 29 décembre. — Noël est passé ! J'ai dit ma seconde messe, pour « notre » grande famille vivante, temporelle et spirituelle. Quelle belle journée encore

que celle-là ! Notre église aurait dû être trois fois plus grande. Toute la colonie européenne, Administration en tête, était avec nous, en ce jour. J'avais plus de cent-dix enfants à nourrir à la mission : ils étaient venus de 50, 60, 80 kilomètres même, pour assister à la fête. Nous avons eu un grand nombre de communions. J'ai remis les baptêmes que nous aurions pu faire, à Pâques. Je te les recommande d'ores et déjà, ainsi qu'une trentaine de premiers communants. Pourvu que le bon Dieu nous laisse à notre travail !... Quelle tristesse que cette guerre !! »

Si l'on voulait résumer le passage du P. Mell, à l'intérieur de sa communauté, il faudrait grouper les faits en trois chapitres : le développement des cultures, l'extériorisation du culte et la création d'une véritable œuvre de lépreux.

La nécessité de vivre et de soutenir les œuvres, plus encore que le bon exemple à donner à l'indigène, force les missionnaires à mettre leurs terrains en valeur. Boké, à cet égard, est favorisé, car si la maison, l'église et l'école se trouvent occuper un plateau latéritique, le domaine de la mission comprend une riantة vallée, arrosée par un ruisseau qui ne tarit jamais. C'est dans ces bas-fonds que se trouve le magnifique potager de la station : tous les légumes de France y poussent à merveille et les Européens de la ville et du fleuve savent les apprécier, comme les missionnaires savent en priser le revenu. De beaux arbres fruitiers, une bananneraie occupent le reste de cette poche de terre arable et la vente des fruits, la récolte des colas, surtout, aident à boucler le budget de chaque année.

Le P. Mell s'intéressa à ces cultures. Il les aimait d'autant plus que leur rapport, on vient de le dire, diminuait ses cauchemars d'économe frisant la banqueroute. Il agrandit la plantation de bananiers et, sur les pentes du fertile vallon, il multiplia des

caféiers, dont l'habitat naturel est le Nunez. Ne pouvant faire mieux sur l'aride plateau, il lui donna, tout au moins, un air de grande propreté, y essaya, à coups d'arrosage, des orangers et des citronniers ; il y multiplia de larges allées de manguiers et, face à la ville de Boké, il dressa une grande croix de bois, portée sur piedestal rustique, et à laquelle il donna, sur le « journal de Communauté », le nom un peu prétentieux de « Calvaire Breton ». C'était loin d'être cela !

Le P. Mell aimait les beaux offices. Comme ceux du Moyen Age, nos chrétiens d'Afrique ne s'ennuyaient pas à l'église. Ils furent bien servis. Leur pasteur n'était ni l'homme des messes basses, ni des fêtes de rite simple. Il voulait toujours faire beau ; il désirait toujours faire grand. Il commença par meubler la maison de Dieu, et si son mobilier, ses chapes et ses bannières, reçues par charité, furent loin d'être à l'abri des critiques, il confectionna et arbora tout cela, avec la plus pure et la plus surnaturelle des intentions. Il institua les processions, et, à celle de la Fête-Dieu, en particulier, il intéressa tellement le monde que tout le Boké européen, celui des papas et des mamans, surtout, fut très heureux de suivre le dais, devant lequel de petites fleuristes « blanches » jetaient, à profusion, les fleurs de la savane. Dès Boffa, il avait inauguré le chant des Vêpres et le vieux P. Reeb à qui, par pieuse politique, il avait réservé le rôle d'« intonateur », avait été obligé de subir ce supplément de cérémonie. A Boké, — maître chez lui, — les psaumes se chantèrent souvent. « On a pris les grands tons irréguliers, disait avec orgueil le P. Mell, tout comme à la Cathédrale de Quimper ! » L'âme simpliste et imaginative du noir y prit goût. Ces manifestations extérieures du culte montrèrent aux catholiques qu'eux aussi, ils avaient des « défilés » aussi beaux que ceux des musulmans, au jour du

Rhamadan (1), aussi solennels que la marche triomphale des païens autour de leur fétiche. Le bon ouvrier du Maître en constata même des résultats inattendus : les bateliers laissèrent parfois leur chant, plus ou moins pudique, pour rythmer le mouvement de leurs rames, sur l'air d'un cantique entraînant, et souvent aussi, le petit gardien de riz s'oublia jusqu'à effaroucher les moineaux pillards, par la répétition d'un Kyrie.....

Dans sa lettre de demande, pour aller en Mission, le Père Mell disait à son Supérieur Général : « Si j'avais un désir à exprimer, Monseigneur, je vous demanderais de me consacrer à l'apostolat des pauvres lépreux (2)... » C'était bien le *tantum pro tanto* (3) dont nous avons parlé dans un des premiers chapitres. Il en trouva quatre ou cinq à Boké. Il se réserva, comme une faveur, de leur faire, lui-même, le catéchisme, afin de les préparer au baptême. Il eut, pour eux, des attentions particulières et, cela fut si loin que, sur les réclamations d'Européens pratiquants, par mesure d'hygiène aussi, le Préfet Apostolique fut obligé de se gendарmer pour faire donner, à ces malheureux, une place dans la galerie extérieure de la chapelle. Ce fut dur à obtenir, dur aussi pour fixer la confirmation de ces pauvres ladres, à la messe de six heures, qui était la messe de leur première Communion. Personne n'est susceptible comme un lépreux, paraît-il ; le Père des pauvres concevait la peine qu'ils éprouveraient de cet ostracisme, et puis, il se souvenait, sans nul doute, du petit communiant de Quimper et des années sombres de la rue Denvel !

Il y a, à ce sujet, un trait, dans la vie du P. Mell, qui pourrait être mis en parallèle, avec le baiser du

(1) Le dernier jour du jeûne du Rhamadan, les musulmans ont l'habitude de faire de grandes manifestations.

(2) Lettre du 30 juin 1907.

(3) « Autant pour autant. »

lépreux, raconté dans la vie du généreux François d'Assise. Le matin de la Première Communion de cette année-là, le Préfet Apostolique fut témoin d'une scène qui l'émut jusqu'aux larmes.

Dans le parloir de la Mission, il surprit le bon Père en train d'habiller un pauvre diable dont on pouvait à peine supporter la vue. Ses plaies purulentes donnaient un véritable dégoût ; les pieds et les mains n'existaient plus qu'à l'état de moignons ; un trou sanguinolent remplaçait le nez ; les pauvres lèvres avaient été mangées par le terrible mal, et, laissant voir, toute déchaussée, la double rangée de dents, leur absence donnait, à la figure de l'infirme, un masque lugubre de mort ambulant. Les vêtements collaient aux membres écorchés, au fur et à mesure que le nouveau Père Damien essayait de les fixer, sur cette ruine de corps. Le ladre riait de tout son rictus de décharné, laissant voir, sur ses joues qui tombaient par plaques, un pli de douleur, chaque fois que le frottement de l'étoffe réveillait sa chair sensible, heureux cependant de se voir en tel habit qu'il n'en avait jamais porté d'aussi beau.

Une mère n'est ni plus attentive, ni plus délicate, ni plus affectueuse, pour « parer » son enfant, au matin du grand jour, que ne l'était le P. Mell. Seulement, des pas étouffés, dans l'escalier, se firent entendre. Il se sentit surpris dans son héroïque action, et, devenant tout rouge, il ne put que bredouiller une excuse d'avoir été pris en flagrant délit de divine charité.

Cependant la blessure du P. Mell le faisait de plus en plus souffrir. Il fut décidé qu'il rentrerait en France, afin de s'y faire opérer. Au mois de septembre 1916, il quitta Boké, promettant bien de le revoir avant trois mois.

« Tu vas être étonnée, écrit-il à sa sœur, mais malgré toutes les répugnances de la nature, je suis obligé

de revoir la mère patrie. C'est la volonté de mes supérieurs ; c'est donc la Volonté de Dieu. *Fiat !* Je m'embarquerai probablement le 22 du mois et serai à Bordeaux, dans les premiers jours d'octobre. Me fera-t-on l'opération, dès mon arrivée à Paris ? je ne le sais, mais prie toujours pour moi.

« J'ai là-bas, à Boké, laissé un seul Père, pour toute la Mission. Dieu l'aidera davantage et, je l'espère, tout ira pour le mieux. Cependant, ça m'a été triste de partir. »

Le P. Mell était, de fait, à Bordeaux, le 9 octobre.

« Deux mots seulement, pour te dire bonjour, écrit-il à sa sœur. Embarqué à Konakry, le 28 septembre, je suis arrivé ici par le paquebot *Afrique*. Je n'ai pas eu le bonheur de dire la messe pendant toute la traversée, faute d'autel. Me voici donc, encore une fois, exilé de ma pauvre, mais si chère Guinée où j'ai laissé toute mon âme. Prie le bon Dieu que ce soit à sa plus grande gloire. Je pars à Paris et, si l'on ne s'y oppose, je m'y fais opérer le plus tôt possible. J'ai hâte de retourner et je prie le bon Dieu que Noël me retrouve parmi mes Noirs.

Cependant, sa Très Sainte Volonté avant tout ! Une fois ingambe, je partirai te dire bonjour. Impossible de te décrire mon plaisir de te revoir ! »

L'opération eut lieu, comme il l'avait désiré, et Dieu merci, elle réussit assez bien.

« Merci d'avoir prié et fait prier pour moi, écrit-il, le 3 novembre. Grâce à Dieu, me voici presque un vaillant. Je me suis levé hier. Aujourd'hui, sans trop de fatigue, me voici à une petite table d'hôpital, en train de te donner de mes nouvelles. Hier soir, j'ai pu descendre doucement jusqu'à la petite chapelle, pour assister à la récitation du chapelet et au salut du T. S. Sacrement. Ce matin, j'ai encore reçu la sainte communion dans mon lit, mais, demain, j'espère bien aller assister à la messe, et dimanche, la

elles. Le Drapeau du Sacre Cœur
me verra adresse pleurant.

Je te recommande trois de
nos Pères atteints de la maladie du
sommeil : deux sont de mon ho-
viciat, le 3. De la Consécration
à l'Apôtre. Que c'est triste de
se voir ainsi, si jeunes, humain-
nement condamnés à la mort
à la mort à petit feu !

Merci ! de tes bons et saints
souhaits pour l'année 1912, merci
pour moi, merci au nom de mes
Compagnons à qui je les transmettrai.
Sois assuré que dans mon cœur
j'en forme de semblables à ton
égard et à l'égard de toute ta
chère Communauté - De quoi sera

dire. Ma première messe sera une messe d'actions de grâces à Dieu et un remerciement à tous ceux et celles qui, physiquement et moralement, sont venus à mon secours. Ma deuxième sera pour les blessés de cet hôpital, où il y a tant de souffrances !

« Ma marche est encore pénible, surtout avec cette ceinture qui me gêne horriblement, mais ce serait trop beau si je n'avais pas à souffrir. Je pense continuellement à mon Afrique, à ma Guinée, à mon Boké, et à mon Boffa. Prie beaucoup le bon Dieu ! »

On avait recommandé, au convalescent, l'air de la campagne, « pour le remettre de ses émotions ». On devine que ces quelques jours de repos furent passés, en majeure partie, dans le parloir des Dames Hospitalières de Pont-l'Abbé. On devine aussi quel fut le genre de ces entretiens. Si les lettres du frère et de la sœur constituent de véritables « Ecrits spirituels », ce n'est point exagéré d'établir une ressemblance entre leurs conversations et les colloques du bienheureux Benoît avec sainte Scolastique. Seulement, il n'y eut point ici de miraculeux orage pour retenir le missionnaire, loin de ses frères (1). Il partit, comme il l'avait décidé. A Noël, il était au Nunez.

Il y fut ce qu'il y avait été.

Voulant nous édifier jusqu'au bout, nous nous sommes adressés, pour cueillir quelques traits, à celui qui pouvait en avoir été le témoin, mais, nous dit le P. Feuillet, « le P. Mell n'était pas homme à se vanter de ses prouesses ». « Le peu que l'on sache de lui nous est révélé par les enfants qui l'accompagnaient dans ses longues courses apostoliques, et souvent, l'ordre leur était donné, catégorique, et sous peine de punition, de ne jamais rien raconter de ce qui était arrivé en route. »

Voici cependant un épisode qui réédite, en quelque

(1) Vie de Sainte Scolastique.

sorte, celui de Boffa : « Je m'étais occupé, dit le P. Feuillet, d'une vieille femme que, à mon départ pour la France, j'avais laissée inconvertisse. Le cher Père Mell tint à me rendre compte de la fin chrétienne de cette infirme. Etant allé, un soir, du côté où elle habitait, il eut l'idée d'entrer dans la case. La pauvresse y gisait, couverte de plaies infectes, abandonnée de tous, même de son mari, un catéchumène qui ne devint jamais chrétien, nommé Yangoba. A la vue du visiteur, la malade ne s'émotionne pas. Elle attendait la mort et n'en demandait pas davantage. L'infection du corps n'était pas pour rebuter le Père qui, avant tout, cherchait à sauver l'âme. La vieille restait dans l'insouciance, hébétée, stupide. Le temps passait et la nuit était venue : aucun signe d'assentiment au baptême n'était donné ; elle allait mourir païenne. Alors le P. Mell prit un autre moyen. Il commença, avec toute la ferveur qu'il savait y mettre, la récitation de son chapelet. Sa prière achevée, il se penche, de nouveau, vers la moribonde. D'elle-même, celle-ci fait un petit geste pour se redresser ; elle ouvre la bouche, et la première parole que le Père entend est celle-ci : Donne-moi le baptême ! je veux mourir chrétienne. Avant le jour qui suivit, une âme de plus était au ciel, grâce à Marie, grâce aussi à l'esprit surnaturel du missionnaire. Cette conversion, qu'il attribuait à l'efficacité du chapelet, n'est pas, sans doute, la seule dont il ait été l'instrument.

« Il faudrait aussi parler de son dévouement auprès des Européens, continue le même confrère. Tous l'estimaient. Il était, du reste, très gai, en compagnie et, dans un but surnaturel, se montrait très sociable. Dès qu'il apprenait l'indisposition de l'un ou de l'autre, vite, il accourait à la demeure du malade. En 1919, il donna, grâce à de bonnes relations d'amitié, les secours de la religion à un colon qui ne franchissait pas souvent le seuil de l'église. En 1920, un protestant, ori-

ginaire de Suisse, se mourait à Boké. Ce jeune homme s'était déclaré, à plusieurs fois, ennemi du catholicisme. Apprenant la maladie, le P. Mell court à la factorerie et pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, reste au chevet du moribond, lui prodiguant les soins les plus tendres, lui parlant toujours de repentir et lui suggérant des actes d'amour de Dieu.

« Les enfants d'ici qui ont voyagé avec lui, ont remarqué sa grande modestie et son esprit de mortification. Il n'usait pas de bas dans ses tournées et quand, en hivernage, il rencontrait un cours d'eau, il le traversait en relevant sa soutane et sans permettre qu'on le fasse passer sur les épaules. Il n'emportait jamais de lit de camp. Une fois, en revenant de Konakry, il arriva dans un endroit où il fut mal reçu. Au caravansérail, rien pour coucher. Le Père prend la porte et s'étend dessus. Une autre nuit, en pleine saison de pluies, il resta sans abri ; n'ayant rien mangé depuis le midi, il dut grelotter au pied d'un arbre, en attendant le lever du soleil. »

Pendant les dernières années de sa vie, ce rude tâcheron ne dormait presque plus. Lorsque la prière du soir avait été pieusement récitée, au dortoir des enfants, le Père se promenait dans les grandes allées, le chapelet à la main. Vers neuf heures, il faisait une nouvelle visite à l'Hôte du Tabernacle, fermait la porte de l'église et montait à sa chambre. C'est alors qu'il commençait souvent son travail de bureau. Ses rapports finis, son livre de *statu animarum* mis à jour, ses lettres écrites, ses comptes bouclés, il passait sous la véranda, s'étendait sur une chaise longue et là, dans le beau silence de la nuit, il reprenait son rosaire. Vers minuit, une heure, deux heures du matin, ceux qui n'avaient pas le sommeil trop dur entendaient un retentissant bâillement : le corps du P. Mell demandait grâce. Alors, il s'étendait, tel quel,

sur sa couverture. Au matin, dès cinq heures moins le quart, il était de nouveau sur son prie-Dieu.

Puisque nous sommes à rechercher des faits saillants dans cette vie si uniformément unie à Dieu, nous ne pouvons taire le suivant. Il prouvera deux choses : que l'enfance est terrible, en Afrique, comme ailleurs, et que la sollicitude des missionnaires a quelquefois l'ingratitude comme récompense. Une nuit, donc, que le P. Mell priait, comme d'habitude, sur sa chaise longue, il entendit les pas d'une foule, sur les graviers de la cour : on eut dit une caravane de porteurs, arrivant à l'improviste.

C'étaient..... tous les internes de la Mission, une cinquantaine, — chacun portant sa petite malle sur la tête. Ils avaient trouvé le règlement trop serré, dans la journée et, poussant jusqu'à l'illogisme leur politesse (!) envers le missionnaire, ils venaient (au lieu de décamper à la cloche de bois, comme c'est l'habitude) lui dire : au revoir et lui annoncer..... qu'ils portaient.

Quelle atroce nuit le veilleur d'âmes passa ! qu'allaient devenir ces enfants, néobaptisés ou catéchumènes, se replongeant, par mutinerie et avec leur faiblesse native, en pleine ambiance de paganisme ? Le P. Mell ne dormit point, mais le lendemain matin, plus tôt encore que de coutume, le bon Berger était aux pieds du Saint-Sacrement. On devine aisément quel fut le sujet de sa méditation et pour qui fut son « memento » des vivants.

Enfin, vers les dix heures du matin, le catéchiste Louis fut envoyé en parlementaire. Etabli tout près de la mission, il avait eu, la veille, la bonne idée d'arrêter les coureurs de clair de lune. La nuit avait porté conseil ; les enfants prodiges reprirent leur place en classe et au réfectoire.

Malheureux celui qui ne viendrait, en Afrique, que pour y récolter la fidélité ! le P. Mell, comme tout le

monde, connu, plusieurs fois, ce qu'est la rébellion des âmes : le Christ, abandonné des siens et renié par ses apôtres, se continue chez le missionnaire moderne.

Il est vrai qu'il y eût de douces et nombreuses compensations à ces « coups de tête », provenant plutôt de l'irréflexion que de la méchanceté. Le Père pouvait compter, nous l'avons dit, sur un cercle très étendu de précieuses sympathies. Cependant, aucune ne fut aussi grande, ni aussi dévouée que celle qu'il recevait de MM. Duménil et Marcel Gallois. Gros commerçants résidant à Boké, ces messieurs, ainsi que leurs dames, pratiquaient ouvertement la religion et le catholicisme n'avait pas, dans la région, de meilleurs défenseurs. Leur attachement aux Pères et à la cause que ceux-ci représentaient, se traduisait de toutes les façons : visites fréquentes, larges aumônes, collaboration personnelle aux embellissements et aux décorations de l'église, etc., rien ne leur était étranger. La délicatesse de ces dames allait jusqu'à compléter d'une manière quasi-quotidienne, le maigre menu de la table de communauté. Que dire lorsqu'un missionnaire tombait malade ? Rien ne coûtait trop cher ; rien ne semblait trop onéreux.

Dieu récompensa, dès ici-bas, ceux qui s'étaient établis la Providence de la Mission. Leurs affaires prospérèrent ; ils purent quitter la colonie au bout de quelques années, mais leur nom restera inscrit sur le livre des Bienfaiteurs insignes de la Station. Du haut du ciel (il faut espérer qu'il y vit près de Dieu), le P. Mell doit spécialement intercéder pour ces deux familles et bénir les enfants qui en sont issus.

CHAPITRE XVI

Le P. Mell prend la direction de la Mission de Boffa

Dans les régions intertropicales, l'année se divise en grande et petite saisons des pluies, en grande et petite saisons sèches. La grande saison des pluies correspond à la marche solaire du sud vers le nord de l'équateur. C'est le moment où l'apport de la vapeur d'eau de l'alizé sud est très important. Mais, plus on se rapproche des tropiques, plus la petite saison sèche est courte. Sur les limites de la zone, elle disparaît complètement. C'est le cas de la Guinée Française. Comprise entre les 9° et 11° latitude nord, la période pluvieuse commence, d'ordinaire, au mois de mai pour se terminer fin octobre. Le haut massif du Fouta-Djallon modifie, sans doute, dans l'hinterland, cette loi générale, mais, sur la côte, où rien n'arrête le « cloud-ring » (1), les pluies sont d'une telle abondance que l'observatoire de Konakry accuse facilement six mètres d'eau (quelquefois plus) à la fin de l'hivernage.

(1) On appelle « cloud-ring » (anneau de nuage) une bande nuageuse due à la rencontre des vents alizés N.-E. dans l'hémisphère nord et S.-E. dans l'hémisphère sud. Cette rencontre a lieu un peu au nord de l'équateur. La nappe de nuages du cloud-ring est due à l'immense évaporation qui se produit au niveau de l'équateur et à toutes

C'est dire que les voyages en cette saison sont extrêmement dangereux, hélas ! nous le verrons bientôt.

Mais allez donc arrêter les élans d'un apôtre, enfiévré de l'amour des âmes ? Allez lui faire comprendre que, pendant quatre longs mois, les brebis éparses doivent rester sans pasteur, les catéchistes doivent être abandonnés à eux-mêmes, les chrétiens doivent se passer du prêtre, de ses conseils, de ses encouragements, de son ministère ? Le Père Mell ne pouvait accepter les raisons de prudence humaine. *In manu sua, vita et mors !* La vie et la mort sont dans la main de Dieu ; la vie et la mort des âmes ne sont-elles pas aussi dans la main du missionnaire ?

La veille, au soir, le P. Mell disait à son confrère : « Je pars demain... »

« — Mais !... et la pluie ? et les rivières qui sont débordées ? et la plaine qui n'est qu'un vaste lac ? »

« — Que voulez-vous ?... on ne peut tout de même pas, à cause de la pluie, laisser nos chrétiens sans messe et sans confessions. »

Et c'était dit si catégoriquement qu'il n'y avait aucune place à la réplique.

Il partait !

Voici une lettre, écrite du Bagatae, à l'époque où ce territoire semble noyé sous les eaux.

F. Ch. S.

« août 1920,

« Ma chère Jeanne,

« C'est de Saint-Jean-de-Kataco, poste principal de catéchiste, que je t'écris. Merci de tes prières, merci

les vapeurs amassées par les alizés dans leur long parcours à la surface des océans. Le cloud-ring délimite la zone des grandes pluies, et les marins français ont trouvé, pour le désigner, une expression très pittoresque : ils l'appellent le « pot-au-noir ».

Docteur MAURICE, miss. ap. C. S. Sp.
Sous les tropiques.

de tes vœux. Eh ! oui, bien chère sœur, on se fait vieux ! Quarante ans sonnés ! Si, du moins, on avait fait quelque chose dans sa vie ! Mais que de misères à déplorer pour ma part. Et encore, je ne les connais pas toutes. J'ai besoin de secours pour réparer et pour mieux faire. Aide-moi et fais-moi aider, je t'en prie. Je tremble quand je me vois si pauvre, si faible. Pourquoi faut-il vivre avec ce corps de mort ? Je subis, beaucoup par ma faute, depuis quelque temps, une grande peine morale qui me domine et qui, je le sens, nuit beaucoup à mon apostolat. Demande au bon Dieu, par l'intercession de la Sainte Vierge, que j'en sois délivré, si c'est la Très Sainte Volonté, car ma faiblesse est si grande, que cela me conduirait loin.

« J'attends Monseigneur avec impatience. J'espère qu'il voudra bien céder à mes désirs et m'enlever cette charge de supérieur, qui me pèse depuis cinq années.

« Il y a plus d'un mois que j'ai quitté Boké. J'ai déjà visité les deux tiers du pays et je me proposais de continuer, mais j'ai dû y renoncer, à cause des chemins impraticables. Nous sommes, en effet, en plein hivernage, et les sentiers sont devenus des rivières.

« Depuis ma dernière lettre, nous avons eu une belle fête à Boké, celle du Sacré-Cœur, titulaire de notre église. J'avais fait coïncider avec cette solennité, notre Première Communion et la procession du Saint-Sacrement. Le Père Administrateur du Vicariat (1) présidait la cérémonie. Nous n'avons eu que douze premiers communians, mais prie pour que la qualité remplace la quantité et qu'ils deviennent douze véritables apôtres. Les enfants de la Mission avaient travaillé de grand cœur pour rendre convenable le parcours de la procession. Différents arcs de triomphe et deux reposoirs ont été dressés. Sur les chemins, ce

(1) La Préfecture apostolique de Guinée française fut érigée en Vicariat, à la date du 18 avril 1920.

fut une suite de dessins qui donnaient l'illusion d'un long tapis. A 4 heures, donc, nous eûmes Vêpres solennelles devant le Saint-Sacrement exposé : les grands tons, tout comme dans les Pardons de Basse-Bretagne !! puis, la procession s'est déroulée : temps splendide, bien que la saison des pluies fût déjà commencée. Le bon Dieu ne nous devait-il pas le soleil, à cause de son triomphe ? C'est la cinquième année que nous faisons cette procession : toujours, nous avons été ainsi favorisés.

« Je termine. Je t'écirai plus longuement une autre fois. On m'appelle dans le bas de la rivière pour l'inhumation d'une pauvre européenne qui est morte, sans avoir vu le prêtre. Quelle rencontre avec Dieu que celle d'une âme, qui vivait, depuis plusieurs années, avec une foi bien latente ! Il faudrait que le missionnaire pût être partout à la fois.

« Union de prières, en les cœurs de Jésus et de Marie, en lesquels je t'embrasse et te bénis fraternellement.

« A. MELL,
prêtre, miss. ap. de Guinée Française. »

Cependant, une fois de plus, le bon Père allait être, entre les mains de ses Supérieurs, le *paratus ad omnia*.

Une lettre lui arriva, vers la fin d'octobre, non pour le décharger de ce qu'il nommait la lourde charge du supérieurat, mais pour lui demander d'aller faire un intérim à Boffa.

Le « serviteur fidèle et prudent » de l'évangile répondit qu'il ne pouvait refuser. Une phrase rappelait, en passant, que le « pauvre homme choisi ne valait rien et ne pourrait rien faire de bon ». Ce fut la seule objection. Le Vicaire Apostolique savait quelle en était la valeur.

Le P. Mell ficela son maigre bagage. Le 7 novembre, il partait pour son nouveau poste.

« Ma bien chère Jeanne, écrit-il, le 27 novembre, par l'en-tête de cette lettre, tu vois mon changement de résidence. Monseigneur a jugé bon de me faire revenir à Boffa. J'y dois faire l'intérim du P. Caradec qui, après dix ans de séjour au Rio Pongo, a besoin de rentrer. J'espère que ce confrère ira te voir en mon nom.

« Que te dirai-je de mon changement ? Je te dirai franchement que la nature, en moi, a bien souffert. Je ne croyais pas aimer Boké de la sorte. Après cinq ans de Nunez, je connaissais mon milieu et l'affectionnais en Dieu. Je reviens ici où, en cinq ans, bien des changements, aussi, ont eu lieu. Enfin, dans le fond de mon être, je bénis le bon Dieu de ce qui s'est fait et Le prie de me donner la force d'accomplir tout mon devoir, en face de mes nouvelles obligations. Aide-moi.

« Je suis arrivé depuis quinze jours. J'attends Monseigneur et un nouveau Père qui doit me rester comme confrère. Retournerai-je à Boké, au retour du P. Supérieur ? Je ne le sais. Demande une seule chose au bon Dieu : c'est que, n'importe où, malgré les désirs ou répugnances de la nature, j'aie le courage de faire tout mon devoir, de procurer ainsi sa plus grande gloire et le plus grand bien de mon âme et des âmes confiées à mes soins.

« L'autre jour, en la fête de sainte Cécile, j'ai prié pour toi, spécialement, au Saint-Autel, demandant à Dieu de t'accorder, par l'intermédiaire de ta sainte Patronne, cet Amour joyeux qui gagne tous les cœurs pour les orienter vers Celui qui, seul, est digne de les posséder.

« Un nouveau deuil est encore survenu dans cette pauvre, mais d'autant plus chère Mission de Boffa. Le bon P. Reeb, venu, avec moi, à Boffa, en 1909, vient d'y mourir, emporté par une maladie bizarre, qu'on dit être la léthargie encéphalique. Il se réjouissait

d'aller revoir son Alsace délivrée. Le bon Dieu ne l'a pas voulu. Fiat ! Il repose ici, parmi plusieurs autres victimes. Puisse-t-il, du ciel, travailler beaucoup à aider ceux qu'il a laissés sur terre !

« Union de prières, d'amour et de sacrifices en les divins cœurs de Jésus et de Marie. »

Ce que le P. Mell se garda bien d'écrire, ce fut la joie qui remplit la chrétienté du Pongo, à la nouvelle que « son » missionnaire lui était rendu, car les gens de Boffa l'avaient vu partir à contre-cœur et ne le considéraient que comme « prêté » à Boké. La chambre qu'il avait occupée jadis, était toujours restée la « chambre du P. Mell » ; le district, qu'il avait évangélisé autrefois, était et demeurait encore le « district du P. Mell ».

Les populations que la sainteté et le dévouement du prêtre laissent indifférentes sont des populations blâsées, à foi presque morte. Grâce à Dieu, nos néo-chrétiens ne connaissent point cette insouciance : elles aiment, de toute la force de leur âme, celui qui s'est donné à elles et elles aspirent à se voir régir par celui qui est un vivant modèle de ce qu'il enseigne.

A peine arrivé, le P. Mell prouva qu'il n'entendait pas être Supérieur *ad honorem*. Il se remit au travail, et les randonnées succédèrent aux randonnées.

A la Mission, il vit, avec peine, le dénuement de l'église. Il refit, en partie, l'autel-majeur, l'orna et le compléta avec tout ce qu'il put tirer de la main-d'œuvre indigène.

Au mois de février 1921, il recevait son Vicaire Apostolique et le Père voulut faire la première réception, selon le cérémonial..... romano-soso. A la résidence royale de Thia, toute une musique locale était dissimulée derrière les épais colatiers ; des drapeaux étaient sortis on ne sait d'où ; un superbe hamac avait été préparé ; les dernières cartouches du cuisinier

épiscopal devaient servir à faire, en route, l'indispensable bruit de toute réjouissance noire. Ce fut un vrai délire chez ces gens, avides de tam-tam et de joyeux vacarme. En chemin, le cortège se grossissait, et, sur le coup des deux heures, le Commandant de Cercle dût se demander quelle était cette manifestation insolite. Les cloches de Saint-Joseph se mirent, elles aussi, de la fête. Chapé d'or, le P. Mell, devant ses ouailles enthousiasmées, eut, pour son chef, des paroles de soumission et de sincérité qui émurent tout le monde, depuis celui qui les écoutait pour lui-même, jusqu'à celui qui les faisait sortir de son cœur si bon et si dévoué.

Que le missionnaire était heureux en ces circonstances !

A son instigation aussi, une collecte avait été faite chez les chrétiens, à l'effet de venir en aide au premier Evêque et de lui aider à payer son « attirail ». Après la réception de l'Eglise, il y eut donc une nouvelle réunion au parloir. Un notable y fut d'un discours où le pathétique était abondamment servi, — comme c'est l'usage aux pays du soleil ! — par des mots sonores et précieusement triés. Le bouquet de la fête fut la remise d'une enveloppe qui révélait la générosité des chers catholiques du Rio Pongo.

Le premier dimanche de juillet, l'Evêque se retrouvait près de son vaillant collaborateur. Il revenait à Boffa, pour administrer le sacrement de Confirmation. C'était aussi jour de premières communions. On peut dire que ce fut la dernière fête que le P. Mell passa dans l'Eglise de la terre.

Il y eut grand'messe pontificale, et le Saint-Esprit descendit dans l'âme d'une trentaine d'élus.

Ce matin-là, le Pasteur monta, trois fois, sur le palier de l'autel. Et il était véritablement beau cet infatigable Prêtre, dispensant, sans compter — *semini-*

verbius (1), à la façon de saint Paul ! — la bonne parole de vérité et d'amour !

Superbe et inoubliable chant du cygne, puisse-t-il toujours guider ceux qui l'ont entendu !

-(1) Semeur de paroles.

CHAPITRE XVII

Dernière randonnée. Maladie

Août était revenu, avec ses pluies diluviennes, incessantes, faisant pénétrer jusque dans les habitations les plus confortables, une humidité malsaine, accompagnatrice d'accès de fièvre et de malaise général.

Alors, les rizières sont noyées sous les eaux ; le Pongo roule ses flots noirs sous un ciel bas et maussade ; les sentiers sont changés en ruisseaux ; de hautes graminées envahissent les pistes administratives ; les rivières, démesurément gonflées ont emporté les ponts de bois.

En ce moment de l'année, la Basse-Guinée ressemble à une terre morte ; on se croirait revenu à cette époque de formation géologique où les éléments, le ciel, l'air, l'eau, la terre sont à peine séparés. Audessus des villages, à travers les toits coniques, suinte une fumée blanchâtre, cotonneuse, lourde, s'éternisant aux ramures saturées de pluie : c'est le seul indice de vie humaine dans ce tableau figé.

C'est le moment propice où le missionnaire, prudemment, prépare sa prochaine campagne apostolique, s'adonne plus spécialement à l'étude des langues indigènes.

On fait aussi le nettoyage complet à l'intérieur des bâtiments ; on remet à jour bien des choses arriérées,

nature souffre, mais le cœur dit toujours à Dieu : merci !

« Nous venons d'avoir, le 3 juillet, une belle fête à Boffa. Notre Vicaire Apostolique a présidé la cérémonie et administré le sacrement de Confirmation. Pour la première fois, nous eûmes Messe et Vêpres pontificales. Notre chrétienté était ravie, et nous, missionnaires, aussi. Prie pour ces jeunes chrétiens. Qu'ils marchent toujours droit devant Dieu... Ah ! tu devines sans doute, les difficultés contre lesquelles il faut lutter !... C'est la vie de chaque jour... Eh bien ! qu'avec la grande grâce du bon Dieu, nous soyons maîtres du démon ! qu'il ne l'emporte pas sur nous ! »

Sous le même pli, un autre petit billet partait pour Pont-l'Abbé. Comme toujours, le souci des âmes, sa pauvreté spirituelle, des demandes de prières et de sacrifices en constituaient l'unique thème. A la fin, il y glissait l'aveu d'une nouvelle hernie, qu'il avait encore contractée il ne savait où, « ce qui ne l'empêchait pas, ajoute sa sœur, de projeter une tournée au Bagatae ».

Funeste tournée, selon nos vues humaines, que celle qui devait nous ravir cet inlassable ouvrier ! Mais, pourquoi nous en lamenter « comme ceux qui n'ont pas d'espérance » ? Le P. Mell ne nous condamnerait-il point et ne blâmerait-il point nos inutiles larmes, lui qui vient d'écrire : « Il faut bénir la main de Dieu, et quand Elle donne et quand Elle frappe, parce que, toujours, c'est la main d'un Dieu, qui ne veut que notre bien ? »

Oui, vraiment, « que la Foi est une grande chose ! »

Répétons ces paroles qu'il semble avoir écrites pour nous consoler nous-mêmes. « C'est le baume à toutes nos souffrances », à toutes nos peines, à tous nos deuils, à tous nos regrets..... La nature souffre, mais l'âme remercie.....

Il partit, le 16 août, pour son cher Bagatae, après avoir, en la fête de Notre-Dame, distribué la sainte Communion à ses fidèles de Boffa.

Laissons la parole au Père Bondallaz, qui a recueilli, sur les traces même de l'apôtre du Rio Pongo, les renseignements suivants :

« Il pleut à torrents, et, suivant son habitude, le Père se déchausse. Il marche pieds nus jusqu'au retour. A Kossensi, le soir du premier jour, le traitant Thomas le reçoit. Celui-ci a gardé une profonde vénération pour le missionnaire catholique et toute sa famille n'en parle qu'avec émotion. Très souvent, le P. Mell a passé dans cette maison ; presque chaque fois, il y disait la messe et sa piété a fait une telle impression chez ces Sierra-Leonais protestants que ceux-ci reçoivent maintenant les Pères de Boffa, avec des attentions touchantes et les regardent comme leurs véritables et seuls patrons.

« C'est sous la pluie encore que le P. Mell repart le lendemain. Le soir, il est à Tognifili, à 55 kilomètres de Boffa. Nos chrétiens de l'endroit le voient arriver, trempé jusqu'aux os, mais riant de son bon et large rire. Comme il les voit pleurer de compassion, il leur dit : « Mes enfants, pourquoi pleurez-vous ? Le travail pour Dieu est le meilleur de tous, et mon Maître est encore celui qui paie le mieux. »

« Il reste un jour à Tognifili, pour voir les chrétiens, puis reprend le chemin de Monchon. Quand il arrive à Kifinda, la pluie est si forte qu'il doit s'y arrêter quelques heures. Le chef du village le conjure de ne point continuer sa route, sous une telle averse. Mais il est attendu à Monchon : il part quand même. Le chemin est affreux ; l'eau et cette boue gluante du Bagatae, qui semble céder toujours plus profond, sous les pieds, lui montent jusqu'aux genoux, parfois jusqu'à la ceinture. Il arrive, harassé, à Monchon, dont les pauvres chrétiens, mal dégrossis encore,

enlisés dans leur grossière sensualité, plus encore que dans la boue de leurs marais, ne sont pas faits pour le consoler beaucoup.

« Le lendemain, il part pour Bigori, par Tomboni, Matensé. Il doit voir des chrétiens sur la route.

« Les Baga sont à leurs rizières. Ils regardent passer l'étrange voyageur, « ce Blanc, disent-ils, qui, pour Dieu, n'a jamais peur ni de la pluie, ni de la boue ». Lui, sa soutane claquant à chaque pas, tant elle est mouillée, sombrant à tout instant dans les fondrières, poursuit sa route, son chapelet à la main...

« Le chemin devient plus mauvais encore ; près de Matensé, il faut littéralement nager pour avancer. A Kissombo, après le passage de la rivière, la pirogue ne peut s'approcher de la berge. C'est marée basse. Les noirs jettent, de loin, une longue liane au Père, qui est ainsi remorqué, à plat ventre, dans la boue liquide, jusqu'à la terre ferme.

« Mais que lui importe ! Il arrive à Bigori, et Bigori compte une centaine de chrétiens et catéchumènes. Les catéchiser, visiter les malades, baptiser les moribonds, n'est-ce pas là, pour lui, la consolation la plus douce, après les fatigues de la route ?

« Il revient alors sur ses pas, prenant la direction de Tougnifili, par Kolon, Kakala, Katongoro. Il ne se contente pas de suivre la piste battue : il va à droite, à gauche, bien loin, ne fût-ce que pour voir un seul chrétien et célébrer le saint sacrifice pour lui. C'est ainsi que, de Katongoro, il se rend à Somaya. Les jeunes gens qui l'accompagnent, veulent le retenir : le chemin n'est pas viable. Mais le Père a su qu'un ancien enfant de la Mission, Jean-Pierre, oublie trop ses obligations chrétiennes. Forcé par ses parents, poussé par la passion, il s'est uni illégitimement à une infidèle. Il va, il arrive au village et ne trouve point celui qu'il cherchait !

« Inutile imprudence, dira-t-on ! Non, Jean-Pierre

a su, depuis, la peine qu'il a coûté au bon P. Mell. Il a compris. Il instruit maintenant sa femme païenne, il a fait baptiser son enfant ; son union va se régulariser prochainement, et ainsi les souffrances du missionnaire ont produit leur effet désiré.

« Il pleut toujours ; les chemins ne sont plus que des ruisseaux ; les fragiles ponceaux sont emportés, presque partout, par la crue des eaux. Le P. Mell va toujours ; et les Noirs se disent, en le voyant (et ils le répètent encore aujourd'hui) : « C'est l'homme de Dieu ; c'est celui qui châtie son corps pour Dieu.... » Les chrétiens ajoutent : «et pour nos péchés. » Païens, musulmans parlent encore de lui en ces termes : « L'homme de Dieu ne connaissant et ne voulant faire que le travail de Dieu.... » C'est la réflexion qui leur vient spontanément aux lèvres à son souvenir. Et encore celle-ci : « Lui, il ne prenait jamais de fusil. (Les Pères prennent d'ordinaire un fusil, pour se procurer un peu de gibier, en route.) Il ne connaissait que le travail de Dieu ! »

« *Venator animarum !* Chasseur d'âmes !

« Cependant, ses forces minées par tant de voyages semblables à cette dernière tournée apostolique, s'épuisent. A Koundindé, à Sobaneh, après d'interminables séances de catéchisme aux catéchumènes, il est pris de longs frissons et d'un tremblement presque continu. La fatigue a été trop forte. Il a déjà fait plus de 200 kilomètres. Les nuits ont été harassantes, presque sans sommeil, tant les moustiques sont nombreux.

« Le Père repart quand même, et, aux enfants qui l'accompagnent et lui disent de se ménager, il répond toujours : « Mon devoir ! mon devoir ! On n'est heureux qu'en faisant son devoir, mes enfants. » « Il priait tout le temps, constatent les indigènes ; il n'était jamais fatigué de tenir son chapelet. »

« Dans le petit coin de terre de Soumbouya-Siboti, il

reste trois jours, se faisant tout à ses chrétiens, malgré son état de faiblesse, heureux de sentir des intelligences et des cœurs qui s'ouvrent à la Vérité, réconforté par la bonne simplicité de ces primitifs qui viennent tous, vieux, vieilles, hommes, femmes, enfants, assister à sa messe, écouter ses instructions, l'appeler auprès des malades, mendier surtout, sans jamais se lasser et sans parvenir à le lasser lui-même.

« Ces derniers villages ont gardé, plus que tous les autres peut-être, son souvenir. C'est sur eux qu'il a laissé le plus son empreinte, et c'est là aussi où le christianisme est devenu le plus familial. Le bon grain qu'il y a jeté, à pleines mains, lève visiblement et, fécondé par ses prières, ses sueurs et ses peines, mûrit maintenant la moisson prochaine. Le P. Mell, au Paradis, doit bénir le bon Dieu.

« De Siboti, il accélère son retour sur Boffa. La pluie l'accompagne fidèlement et, pieds nus dans l'eau qui ruisselle partout, son chapelet toujours à la main, la soutane collant à ses jambes et entravant sa marche, le bon Père entonne des cantiques et marque le pas, pour encourager et entraîner les enfants qui portent son petit bagage et qui sont eux-mêmes exténués.

« Il repasse à Kossensi, où le traitant Thomas veut, à toute force, le garder quelques jours, pour le soigner, tant il paraît à bout de forces. Mais lui ne semble pas en avoir conscience et puis, d'ailleurs, « son devoir » (toujours son devoir !) l'appelle maintenant à sa Mission. Il n'écoute pas les charitables sollicitations. Le prêtre-apôtre achève, jusqu'au bout, son Chemin de Croix. »

Enfin, il est à son cher Saint-Joseph-de-Boffa. C'était le samedi 3 septembre, jour octave du Très Saint Cœur de Marie.

« Il était un peu plus de 9 heures, raconte, à son tour, le P. Cousart. Le travail manuel des enfants

était fini et j'étais remonté dans ma chambre, pour préparer la leçon de catéchisme.

« Tout à coup, j'entends crier : Le Père ! Le Père ! Il me semblait que je sortais d'un rêve : « Quel Père, dis-je donc à un enfant ? »

« Quatre semaines presque, s'étaient écoulées depuis le départ du P. Mell. L'arrivée d'un confrère était donc pour moi un événement. Sous cette heureuse impression, je descendis l'escalier de la maison. A peine en bas, j'aperçus le P. Supérieur. Du premier regard, je compris qu'il était à bout.

« J'ai soif, me dit-il », et ce fut sa seule parole. Dominant, je crois, ma première impression, m'efforçant de la chasser, je m'empressai autour du Père, le restaurant, l'égayant de mon mieux, le rassurant aussi : « Tout va bien » lui répétais-je plusieurs fois. Et lui de me répondre, tout réjoui : « Allah tantu ! Remercions-en Dieu ! »

« Le Père monta à sa chambre et se reposa jusqu'à onze heures et demie, heure du repas qu'il voulut, bien malgré moi, prendre en commun.

« Lui faisant face, ma première impression revint, malgré mes efforts pour l'éloigner. Quelle tristesse envahissait mon cœur, alors qu'extérieurement, j'essayais d'être joyeux !

« Il ne mangea presque point ; les tremblements le secouaient continuellement.

« Dans l'après-midi, je prévins secrètement l'aide-médecin et l'invitai à venir, sous prétexte de le saluer, se rendre compte de l'état du Père. L'examen du professionnel consciencieux me rassura.

« Le soir, vers les 6 heures, je prévins le Père qu'il n'avait à s'occuper de rien pour le lendemain et qu'il devait se reposer.

« Père, reprit-il, je ne pourrais vraiment pas chanter la messe, mais je dirai un mot sur ma tournée.

« Le Père avait, en effet, la bonne habitude de résu-

mer ses impressions, de raconter ses joies et ses épreuves, de dire les efforts faits par les néophytes de la brousse, d'exposer l'état des petits îlots chrétiens, chaque fois qu'il revenait de visite.

« Quand saint Paul donnait à ses fidèles des nouvelles des « frères » lointains, ne faisait-il pas ainsi ? Et une sainte émulation ne naissait-elle pas naturellement de ses lettres si paternelles, si remplies « de la sollicitude des églises ? »

« — Mais non, essaya de lui dire le P. Cousart. Songez à vous reposer d'abord. Dimanche prochain, vous raconterez votre voyage. »

« Le « devoir » dictait sa conduite au P. Mell. Il parla, s'appuyant péniblement à la table de communion. Sa belle voix sentait la fatigue ; les traits tirés disaient en même temps, sa souffrance et son endurance. Seuls, ses yeux, qui s'illuminaient d'un éclat quasi-surhumain, chaque fois qu'il abordait les « choses de Dieu » révélaient la joie intime du bon Moissonneur, conscient du bon travail qu'il avait fait dans le champ des âmes. Ce sermon fut un vrai compte rendu.

« De ces renseignements, dit encore son confrère, je me souviens très bien qu'il loua ces jeunes chrétiens de Sobaneh, de Siboti et de Bigori. Regrettant que, comme au temps de Paul, l'un ou l'autre catholique se mêlât trop aux coutumes païennes, il fit l'éloge de ces néophytes, très attachés à la Religion et qui aimaient profondément le missionnaire. De cet attachement à l'église, il en augurait bien pour l'avenir : « C'est une base solide, disait-il ; pour qu'elle devienne plus solide encore, plus solide partout, soyez attachés à la Croix, l'étendard et le signe du salut. Et alors, la Religion Catholique sera vraiment inébranlable. »

Tels ces vieux confesseurs de la foi qui, sentant l'approche de la mort, se faisaient porter au milieu

de leurs disciples, ou se soulevaient à moitié, sur leur lit de cendres, pour instruire et pour remplir leur tâche jusqu'à la fin, tel le Père Mell, aux portes de son éternité, épuise son reste de vie, pour parfaire et pour continuer, jusqu'au bout, jusqu'à l'extrême limite, son « Devoir », le grand et l'unique « Devoir » de l'Apôtre, celui pour lequel il a été envoyé.

CHAPITRE XVIII

La mort. — Les funérailles

En mission, le dimanche n'est pas seulement le jour où les chrétiens dispersés se rassemblent à l'église, pour « garder le jour du Seigneur ». Au milieu de son peuple, le missionnaire est le père, le confidant, le conciliateur, et c'est le dimanche aussi, après l'office, que les galeries de la résidence se remplissent de monde, attendant son tour d'audience. Ce rôle patriarcal que ne connaît plus guère, hélas ! le prêtre de France est un des moments les plus doux de la vie apostolique. Mais ce « moment », qui dure parfois toute la journée, ne se passe pas sans fatigue. Le P. Mell se garda bien d'échapper à cette tâche ; il reçut ses chrétiens, distribua médailles, scapulaires, conseils, encouragements, et le reste.

« Je suis fatigué, dit-il à son socius après la séance. Je monte me reposer. » La fièvre l'avait repris, plus forte et plus tenace que jamais. A midi, il resta couché et ne se leva que le soir, vers 5 ou 6 heures. Le repas fut encore plus triste que celui de la veille. « Dans la nuit, raconte son confrère, le cher Père vint me réveiller vers 10 heures. Je restai alors une bonne heure avec lui, essayant de faire tomber la température. A la fin, il s'endormit. Je me retirai doucement, laissant deux enfants à son chevet, avec ordre de venir m'appeler à la première alerte.

Le lundi matin, il dut garder le lit, et, à son grand regret, ne put célébrer la sainte messe. Il me disait, cent fois par jour : « Que je suis fatigué ! que je me sens fatigué ! » Il était si énervé qu'il ne pouvait rester en place. A peine étais-je sorti, qu'il se levait et même, plusieurs fois, essayait de venir prendre l'air sur la véranda. Le médecin indigène, Pierre Goa, l'a soigné avec un dévouement et un savoir-faire peu ordinaires, passant les nuits avec moi, faisant tout ce que la science humaine pouvait tenter pour remonter l'état du malade, car la fièvre était tombée depuis longtemps, et les pulsations devenaient de plus en plus rares.

Le 8 septembre, la faiblesse était si grande, que le Père n'eut plus ni la force de parler, ni celle d'ouvrir les yeux. Il reçut les sacrements de l'Eglise et la Bénédiction apostolique en pleine connaissance cependant et avec des sentiments de foi qui ne surprirent personne.

Le 9, à 3 h. 1/4 du matin, il rendait sa belle âme à Dieu. L'église de Guinée célébrait, ce jour-là, la fête de saint Pierre Claver, patron secondaire du Vicariat. Les prêtres avaient récité dans les leçons du bréviaire : « Après les travaux de la journée, il passait en prières la plus grande partie de ses nuits... Doux pour les autres, sévère pour lui-même, riche en mérites, il s'envola vers les cieux. »

Ces paroles s'appliquaient, à la lettre, à celui qui venait de quitter la terre.

La nouvelle de la mort du P. Mell se répandit comme une traînée de poudre.

Revêtu des ornements sacerdotaux, le « Prêtre de Jésus-Christ » gardait, sur sa figure refroidie, un air de Paix complète, de cette Paix dont il avait tant parlé, pendant sa vie.

Cependant, les chrétiens arrivaient en foule. Tous pleuraient avant d'entrer dans la salle mortuaire, mais

en présence de ce calme cadavre, les pleurs dégénéraient en sanglots ; des exclamations de douleur remplissaient les abords de la Mission. Les pauvres Noirs faisaient pitié.

En Afrique, on ne peut jouir longtemps de la dernière consolation qui consiste à garder un mort bien-aimé et dont on a peine à se séparer.

Les funérailles eurent lieu le soir, à 5 h. 1/2.

Toute la colonie européenne était là : l'Administrateur en grande tenue, ses adjoints, les commerçants de la rivière. Quant aux indigènes, tous avaient voulu, par leur présence, témoigner leur estime pour le Père : catholiques, protestants, musulmans étaient accourus. L'église se trouvant trop étroite, les trois quarts de cette multitude, durent rester dehors, inconscients d'une pluie battante, qui ne cessait de tomber.

« Après l'absoute, ajoute le P. Cousart, je ne pus m'empêcher de dire un mot à cette foule éplorée. Après avoir remercié le Commandant de Cercle et la colonie européenne, je montrai aux Noirs, ses enfants, que le P. Mell avait toujours été comme Paul de Tarse, le fidèle imitateur de Jésus-Christ : homme de la souffrance, homme de la croix ; qu'il n'avait rien épargné pour souffrir et dompter sa nature et qu'il s'était offert en Hostie comme le Seigneur Jésus... Et tout cela, dis-je, toutes ces souffrances, toutes ces fatigues, toutes ces courses, c'était pour vous ; souvenez-vous en : Il est votre rançon près de Dieu. Il est mort pour vous, pour votre race, pour votre pays.

« Les sanglots de l'assistance coupaient mes paroles. Je voyais couler des larmes jusque sur les joues des Européens. Je ne pus moi-même, maîtriser mon émotion. »

Porté par les chrétiens, le cercueil se dirigea vers le petit cimetière qui se trouve à deux pas de l'église.

Le bon Père Mell y repose, à droite du P. Reeb, en attendant le grand jour que le Maître de la vie et de la mort s'est réservé, pour la glorification de ses bons et loyaux serviteurs...

EPILOGUE

Il sera court.....

.....La mort n'est pas une fin, c'est un commencement,..... le commencement d'une vie plus belle et plus intense, où les saints désirs et affections d'ici-bas, restent et se continuent, mais éclairés par la Lumière de Dieu, vu et possédé, élargis à la mesure de Dieu, fortifiés par la puissance de Dieu, et — partant, — plus ardents, plus réels et plus efficaces.....

C'est la consolation, la seule, l'unique, la suffisante aussi, pour ceux qui restent et qui croient à la Communion des Saints..... Et c'est une constatation que, devant la tombe fraîchement remuée du bon soldat de Dieu et du fidèle Hérault de l'Evangile, nous avons déjà expérimentée....

« Sensiblement », le Père « Arsène Mell, prêtre, missionnaire apostolique de la Guinée Française », comme il aimait à signer tout au long, continue son ministère parmi nous.

.....Plusieurs âmes, ici ou en France, dans sa famille de la terre, dans celle de son apostolat, lui doivent déjà leur orientation.

Sur les sentiers qu'il a parcourus tant de fois, dans les villages qu'il a visités si souvent, les missionnaires s'en vont, répétant : le P. Mell est passé par là ! le P. Mell agit encore ici !

Les infidèles en parlent avec un religieux respect, et c'est déjà une première grâce de salut.

Les néophytes pleurent, quand on rappelle « son »

souvenir, et cela les maintient ou les remet sur le bon chemin !

Aujourd'hui, comme hier et comme demain, « Dieu est béni dans ses saints », parce qu'il n'y a que les vrais Saints à lui donner des âmes.....

Sur le tombeau de celui qui nous a tant édifiés, — fidèle disciple du Vénéré Poullart des Places, — vivante image du Vénérable Libermann, — frère d'apostolat d'un Père Laval (1) ou d'un Bessieux (2), — le Moyen Age aurait déjà fait surgir des miracles, et le nom du P. Mell n'aurait point déparé parmi les acclamations aux Corentin et aux Guénolé, dont les fraîches légendes avaient bercé sa malheureuse enfance.....

(1) Un des premiers disciples du V. Libermann, apôtre de Maurice, dont la Cause est introduite.

(2) Sur Mgr Bessieux, premier vicaire apostolique, voir page 45.

TABLE

CHAPITRE PREMIER. — Famille et Naissance	9
CHAPITRE II. — L'enfance	13
CHAPITRE III. — La Première Communion. — Epreuves	22
CHAPITRE IV. — Le Petit Séminaire	27
CHAPITRE V. — Le Grand Séminaire	36
CHAPITRE VI. — L'Appel Divin	42
CHAPITRE VII. — La Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur-de-Marie. — Le Noviciat	47
CHAPITRE VIII. — La Profession religieuse. — Le grand Scolasticat	54
CHAPITRE IX. — Le Sacerdoce. — La Consécra- tion à l'Apostolat	65
CHAPITRE X. — En avant ! — La traversée	78
CHAPITRE XI. — Konakry. — La Guinée	91
CHAPITRE XII. — Les débuts du ministère	102
CHAPITRE XIII. — Boffa. — Le Rio Pongo	116
CHAPITRE XIV. — Le Bagatae	138
CHAPITRE XV. — Le Père Mell, supérieur. — Boké et le Rio Nunez	159
CHAPITRE XVI. — Le Père Mell prend la direction de la Mission de Boffa	181
CHAPITRE XVII. — Dernière randonnée. — Maladie.	189
CHAPITRE XVIII. — La mort. — Les funérailles	200
EPILOGUE	204